Nos 85-86 JANVIER-JUIN 1958

1507

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

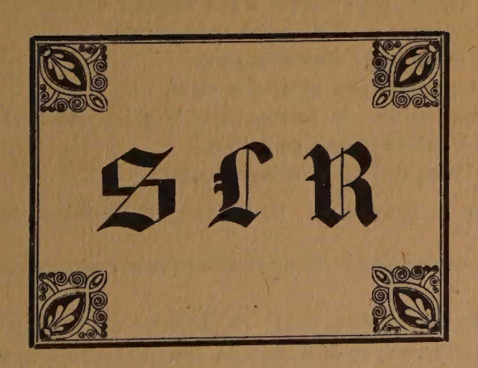
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Razze latine non esistono : ..... esiste *la latinità.*

TOME XXII



MCMLVIII

SOMMAIRE

Pages

J. ORR, Ancien français *C'est del meins* 1-21
C. CAMPROUX, Phonétique et Répartition lexicale 22-31
M. SALA, Autour de l'Atlas Linguistique Roumain, nouvelle série.... 32-46
P. NAUTON, Diaclectologie et Toponymie, disciplines connexes (à propos d'un ouvrage et d'un article récents) 47-75
O. DUCHÁČEK, L'évolution de l'A accentué libre en français........ 76-80
M. BORODINE, Sur le développement du françoprovençal............ 81-91
J. FOX, L'affaiblissement de R devant consonne dans la syllabe protonique en moyen français 92-97
A. PRATI, Nomi composti con verbi 98-119

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE :

E. LOZOVAN, La Lexicologie Roumaine 120-140
K. BALDINGER et B. POTTIER, Bibliographie des Études lexicales, III. 141-150
P. GARDETTE, M. PARENT, G. STRAKA. Livres reçus, Publications récentes 151-159

CHRONIQUE : Nécrologies, Hommage à Edmont, Congrès, Rapport annuel du Secrétaire-Trésorier, Liste des Sociétaires............. 160-168

Les prochains fascicules contiendront :

G. MASSIGNON, Aspects linguistiques d'une enquête ethnographique en Corse.
W. MAŃCZAK, Fr. *rouvre* est-il d'origine méridionale?
E. LOZOVAN, La Lexicologie roumaine (fin).
V. MALKIEL, Les post-verbaux espagnols en *-e*.
K. BALDINGER, La position du gascon entre le gallo-roman et l'ibéro-roman.
P. AEBISCHER, Le suffixe *-igiano* en italien.
F. TUAILLON, L'Atlas de l'Est franco-provençal.

Et des articles de F. SCHÜRR, H. E. KELLER, B. POTTIER, M. MELILLO.

Voir les indications concernant la Société de Linguistique Romane (adhésions, cotisations) et la Revue de Linguistique Romane (rédaction, abonnements, commandes), p. 3 de la couverture, à la fin de ce numéro

ANCIEN FRANÇAIS *C'EST DEL MEINS*

SÉMANTIQUE ET SYNTAXE

A suivre la carrière sémantique de locutions figées on rencontre souvent des transformations et des dégradations de sens remarquables : un *sans doute* qui devient un ' avec doute ', un *tout à l'heure* (' à l'instant même ') qui signifie ' bientôt ', un *tout de même* (' pareillement ') qui dégénère en simple exclamation d'indignation — « Mais, tout de même ! » [1]. Cependant, on trouverait difficilement des cas où le point d'arrivée soit aussi éloigné du point de départ qu'il le paraît dans celui du médiéval *C'est del meins*. Que l'on veuille bien comparer ces deux citations, prises toutes les deux chez un même auteur, Jean de Condé :

(1) Ahiers fu par bras et par mains.
Des paumées, *ce fu dou mains*,
De poing et de bastons le batent
Et souvent a tiere l'abatent.
Dits et Contes, éd. Scheler, p. 359.

(2) Il sont trois estat, *c'est du mains*,
Seigneurs, de çou soyés certains :
Chevalerie et prestrage
Et puis ordre de mariage.
Ibid., p. 50.

Il est clair que, conformément à la nature de ses composants, le *C'est del meins* [2] de la première citation comporte une comparaison : les *paumées*,

1. Cf. cette ' conversation ' rapportée (ou inventée) par Jules Renard dans son *Journal* (3 nov., 1895) :
— Enfin, tout de même, n'est-ce pas, tout de même.
— Oui, oui, tout de même.

2. C'est la forme-type que nous emploierons dans cette étude, quelles qu'en soient les diverses variantes.

les 'gifles', étant envisagées, non sans raison, comme moins pénibles à supporter que les coups de poing et les coups de bâton. Dans celui de la seconde, au contraire, toute notion de comparaison semble avoir disparu ; la locution — nous le verrons par d'autres exemples — est devenue une simple formule affirmative, renforcée ici par le *de çou soyés certains* du vers suivant. Aussi traduirions-nous le premier exemple par quelque chose comme '(Quant aux gifles), c'était là peu de chose [par comparaison]', alors qu'au second nous lui attribuerions à peu près la valeur de 'c'est sûr' ou 'assurément'.

Notre locution pose donc un problème sémantique intéressant, problème que Schultz-Gora, dans l'article qu'il a consacré à *C'est del meins* dans l'*Archiv*, CXXXVIII (1919), p. 232-3, est loin d'avoir résolu et qui mérite bien d'être étudié à nouveau. Nous essayons dans ce qui va suivre, par un examen assez détaillé des exemples de la locution que nous avons pu recueillir [1], d'établir un enchaînement, sinon logique, du moins associatif, entre les deux extrêmes. C'est, bien entendu, cette considération qui doit commander la présentation de nos exemples, laquelle, vu la simultanéité constatée plus haut, ne saurait nullement se faire par ordre chronologique. Mais, avant d'aborder l'étude des textes, il sera utile de dire un mot de la syntaxe et de l'origine de notre locution qui, elles aussi, sont loin d'être claires.

Il y a bien, dans la langue familière de nos jours, des expressions qui présentent une structure semblable, des tours comme *C'est du joli*, *C'est du chiqué*, *Il y a du vrai* et cætera. Mais il s'agit, là, de véritables adjectifs substantivés, *le joli*, *le chiqué*, *le vrai*, accompagnés de l'article partitif. Pour que *C'est del meins* pût figurer dans cette série il faudrait que celle-ci eût existé très anciennement dans la langue, à une époque où MINUS > *moins* était encore senti comme un adjectif, au même titre que MINOR > mendre. Or, rien, à notre connaissance, ne justifie une telle supposition. Il est vrai que l'on peut trouver assez anciennement le mot *pis* employé de façon analogue :

Et je sçay et voy touz les jours
Que tu fais du tout le rebours;

1. Nous devons nos exemples en partie à nos lectures personnelles, en partie à l'article de Schultz-Gora et au compte rendu de M. R. Lévy de notre édition du *Lai de l'Ombre*, dans *Modern Philology*, XLVII (1949), p. 65-6. L'exemple de *Courtois d'Arras* (nº 31) nous a été aimablement fourni par M. D. McMillan.

Et sainte eglise et Dieu despis
Qui est, je te dy bien, du pis.
Miracles de Nostre-Dame (S.A.T.F.), VI, p. 3,

mais quoique *pis* ait conservé plus longtemps que *moins* sa pleine valeur adjectivale, on trouverait difficilement des exemples de **C'est del pis* aux époques antérieures, alors que *C'est del meins*, d'un emploi courant au XIIIe siècle, est attesté déjà au XIIe. Il y a donc lieu de chercher ailleurs que dans le français constitué son origine et de se demander si, plutôt qu'une création française, notre locution ne serait pas un héritage du latin vulgaire.

Un fait qui nous invite, lui aussi, à interroger le latin, c'est l'existence, dans une langue plus archaïsante que le français, à savoir l'espagnol, d'une expression assez semblable à la nôtre, *ser lo de menos*, que ni Schultz-Gora, ni Tobler, qui a consacré à *C'est del meins* une brève note [1] — fort peu instructive d'ailleurs — n'a songé à rapprocher de ce dernier. En voici des exemples :

¡ Y es inglesa ! — ¡ Es decir, tendrá los pies grandes ! —
¡ Y esto es lo de menos ! ¡ Pero tener marido !... ¡ Cuerno !
Alarcón, *El final de Norma*, II, ii.

— ¿ Es natural criar conejos en un sombrero de copa ?
— Eso sería lo de menos. Para mí lo más sospechoso es lo otro...
A. Casona, *Los arboles mueren de pie*, I, viii.

Porque el arte es una lucha por el ideal y lo de menos
es ser bueno o mal en la vida,... si se hace una obra que valga.
P. Baroja, *Laura* (Buenos Aires, 1939), p. 323.

Il serait difficile, en effet, de ne pas reconnaître, dans les deux premiers de ces exemples, une similarité tout au moins sémantique avec notre premier exemple de Jean de Condé. Quant à celui de Baroja, où la notion comparative est moins apparente, il a son parallèle dans bien des exemples cités plus bas de *C'est del meins* employé ' absolument '.

Cette évidente similarité de fonction peut-elle s'expliquer par une identité d'origine ? Nous croyons qu'un fait de syntaxe latin suffit à rendre compte et de l'expression espagnole et de la française : c'est le génitif de prix ou de valeur que l'on trouve dans les tours comme PARVI SUNT

1. Voir dans son édition des *Proverbes au vilain*, la note du n° 88.

FORIS ARMA NISI EST CONSILIUM DOMI OU OMNIA MINORIS AESTIMARE, cités (de Cicéron) par les dictionnaires[1]. Il est permis de supposer qu'à côté de HOC MINORIS AESTIMO ou DUCO de la langue classique, la langue populaire n'hésitait pas à dire HOC MINORIS EST ou à employer un superlatif MINIMI EST, analogue au positif PARVI SUNT de Cicéron. Or, si la syntaxe de l'espagnol *Esto es lo de menos* n'est pas la réplique exacte de celle d'un ISTU MINORIS (OU MINIMI) EST, elle n'en diffère pas sensiblement, tandis que le français *C'est del meins* représente fidèlement aussi bien un vulgaire ECCEHOC EST MINORIS qu'un ECCEHOC EST MINIMI, comparatif et superlatif du latin étant compris, on le sait, sous une forme unique dans les langues romanes. On verra, en effet, que les textes qu'il nous reste maintenant à étudier, reflètent clairement cette double fonction que *C'est del meins* doit à son origine.

A dire vrai, depuis le XIIIe siècle, et sans doute plus tôt, il s'agit moins d'une seule locution *C'est del meins* que de deux expressions, semblables par la forme, mais dont l'une conserve — et conservera, tout en se dégradant, jusqu'au XVIe siècle — une valeur stable et claire, conforme à son étymologie et, pour ainsi dire, logique, tandis que l'autre, se prêtant à des emplois affectifs, porte des sens variés et parfois difficiles à déterminer avec précision — situation que l'on pourrait comparer à celle de *tout de même* dans la langue moderne : d'une part locution comparative (' pareillement '), de l'autre véhicule d'affectivité (Tout de même !). Il s'en faut, cependant, que cette dualité, qui se révèle à l'analyse, ressorte avec clarté des textes, ou que les auteurs en soient nettement conscients. Chez certains, nous le verrons, plutôt que de dualité, c'est d'ambiguïté qu'il faudrait parler. Et il n'y a rien là que de très humain. S'il est arrivé à un styliste de la taille de Valéry, dans un même développement, d'employer un même mot de deux façons diverses et comme contradictoires :

> Moi, devant *Adonis*, je *regrette* toutes les heures
> dépensées par La Fontaine à cette quantité de Contes...
> Et je *regrette* plus encore les quelques *Adonis* qu'il
> eût pu faire au lieu de ces Contes assommants ;
>
> *Variétés*, I, p. 85.

on ne s'étonnera pas que le trouvère médiéval, ne sentant aucune incompatibilité entre les deux emplois de *C'est del meins*, s'en serve à l'occasion

1. V. Lewis and Short, *A Latin Dictionary*, s. v. PARVUS.

comme d'une arme à deux tranchants, et lui prête simultanément ses deux valeurs [1].

Pour aller du clair au moins clair, nous présentons d'abord des textes où la notion comparative ou superlative est évidente, où *del meins* représente un MINORIS ou un MINIMI latin. Cet emploi, ne comportant aucune obscurité fonctionnelle, se maintient très longtemps dans la langue. Aussi nos exemples vont-ils du XIIe jusqu'au XVe siècle.

(3) Ainc ne veïstes si noir fer
Come ele ot le col et les mains;
Et s'estut ce encor del mains
A l'autre laidance qu'ele ot,
Que si oeil estoient dui clot
Petit ausi com' oeil de rat.

Chrétien de Troyes, *Perceval* (éd. W. Roach), v. 4620 ss.

On traduira : « Et c'était là encore peu de chose au regard de ce qui était sa laideur par ailleurs ». Ici, notre locution est bien intégrée dans la phrase, le second terme de la comparaison étant introduit au moyen de la préposition *à*. Ailleurs, comme dans ce texte anglo-normand, c'est *avers* ('envers') qui remplit cette fonction :

(4) S'ont trop beals piez et beles mains,
Mais tot ce fu encor del mains
Avers la faiture del cors.

Guillaume le Mareschal, 721 ss [2].

Ou encore, le second terme peut être introduit dans une coordonnée explicative :

(5) Esi avint al mareschal
Qu'a dreit en mena son cheval.
Cele ovre fu unquor del mains,
Que il prist le jor de ses meins
Dis chevaliers a torneer.

Ibid., 3365 ss.,

construction que l'on retrouve dans ce texte bien postérieur, où, cependant, le second terme reste imprécis :

(6) PREMIER SERGENT
Maistre, sanz vous de ceste place
Partir, cy vous despoulerez

1. V., plus bas, surtout les n°s 35, 36.
2. Ce texte, et le n° 5, m'ont été aimablement fournis par Miss Dominica Legge.

Et puis apres liez serez
Par piez et mains.

DEUXIÈME SERGENT

Tu diz voir, *ce sera du mains :*
Qu'apres ce que lié sera
Que nous sarons faire sara,
Voire a ses coux.

Miracles de Nostre-Dame, (S.A.T.F.), VII, p. 178.

(c'est-à-dire : ' cela sera peu de chose [par comparaison] car, une fois lié, il saura à ses dépens [coût] ce que nous saurons faire) [1]. Adam de la Halle, lui, emploie à cette fin une subordonnée à valeur conditionnelle ou temporelle. Après avoir, dans le *Jeu de la feuillée,* décliné tout au long les charmes de sa femme, il affirme :

(7) *Encore estoit tout chou dou mains*
Ki rewardoit ches blankes mains,

v. 132-3.

(« Tout cela était peu de chose, pour qui regarderait ses blanches mains » : autant dire « comparé à la blancheur de ses mains ».)

Dans les exemples qui suivent, au contraire, l'intégration syntaxique est moins complète, quoique la comparaison soit encore bien apparente :

(8) Tu paroles com forsenés.
Tu dis que dex est Jupiter,
Ki son pere mist en enfier
Et li loia et piés et mains ?
Mais *c'est encore tout del mains :*
Cil Jupiter dont tu vels dire,
Fu engenrés par avoutire.
Hé ! quel savoir ! mal ait ki dist
C'om d'un avoutre diu fesist !

Gui de Cambrai, *Balaham et Josaphas,* éd. Appel, 5996 ss.

(Nachor, philosophe chrétien, s'adressant à Madrans, défenseur des dieux antiques, nie la divinité de Jupiter, qui non seulement mit son père en

1. Cf., du même texte, v. 252 ss. : ...En brief, *car cecy c'est du mains,* Et comme incident litteral (c.-à-d. ' litoral ') A nostre propos principal. Traduisons : « ...Brièvement, car ceci est d'une importance mineure et comme incident et marginal à notre propos principal ». Cf. aussi la citation de *Perceforest* donnée par Littré (et mal interprétée) s. v. Moins.

enfer, « mais cela c'est encore peu de chose, ce Jupiter dont tu parles fut fruit d'un adultère » [1].)

(9) MALCUS

... je l'estraindray de si pres
Que le sang en sauldra apres
Par tous (*sic*) des joinctures des mains
Et des pongz.

ESTONNE

Cela *c'est du mains*;
Il ara bien d'aultres hurtures
Qui lui seront ung peu plus dures.

Greban, *Mystère de la Passion*, 18652 ss.

(« Cela c'est peu de chose, comparé aux chocs qu'il va recevoir »). Visiblement, dans ces exemples, *C'est del meins* est une structure parfaitement vivante [2] : la comparaison qui légitime le toûr est chaque fois exprimée, et le verbe peut varier selon les circonstances (*est*, *estut*, *estoit*, *sera*). Dans ceux qui suivent, au contraire, la comparaison, d'abord sous-entendue, finit par disparaître. On passe du relatif à l'absolu, du ' peu de chose par comparaison ' au ' peu de chose tout court '.

Soit cet extrait de l'*Escoufle* de Jehan Renart :

(10) « Aimi ! lasse, en cele [terre] dont j'ere
N'irai [ja]mais en mon eage,
Car la hautesce de mon lignage
Dont je sui i aroit grant honte ».

1. Je remercie M. Austin Gill de m'avoir procuré le contexte de cet exemple ainsi que celui des nos 16, 18, 25 et 32.

2. Vu la parfaite transparence du tour *C'est del meins* < MINORIS ou MINIMI EST, il est assez piquant de constater qu'un écrivain de la taille de Chrétien de Troyes a pu en faire un emploi abusif. Décrivant, dans *Yvain*, les soins prodigués au héros par la fille du seigneur du Château de Pesme Aventure, il dit :

Trestotes les armes li oste,
Et ce ne fut mie del mains,
Qu'ele meïsme de ses mains
Li leve le col et la face.

éd. Förster, 5413 ss.

L'intention de l'auteur est claire : le lavage du cou et du visage est représenté comme un service plus rare et plus apprécié que le simple enlèvement de l'armure. Mais, au lieu de dire « ce fut là peu de chose, car de ses propres mains elle lui lava cou et visage », ce malencontreux négatif lui fait dire exactement le contraire. *Et ce fut encore del mains* eût été d'une logique irréprochable.

En plorant dist : « A moi que monte ? [1]
De mon lignage *c'est du mains*
Quant il m'estuet a mes deus mains
Gaaigner dont je puisse vivre »,
Éd. Michelant et Meyer, (S.A.T.F.), 543055.

Comparable par la syntaxe à notre premier exemple de Jean de Condé, *Des paumées ce fu dou mains*, celui-ci en diffère par l'absence de toute comparaison, en dehors de celle, suggérée plutôt qu'exprimée, entre la situation ancienne de l'héroïne et son état présent. On traduira donc : « Peu importe mon lignage, quand je dois gagner ma vie du travail de mes mains. »

Dans l'exemple suivant, où la syntaxe est la même, tout semblant même de comparaison a disparu :

(11) Et le felon [faucon] tient on si bas
Qu'il ne porroit estre hautains.
De son esploit *est ce du mains*,
Qu'il n'en i a ne tant ne quant.
Lai du Conseil, éd. Fr. Michel, p. 103.

Aussi pourrait-on traduire, sans faire violence au contexte : « Quant à son ' rendement ' [du mauvais faucon], inutile d'en parler, car il est inexistant ».

Un excellent exemple de cet emploi ' absolu ' nous est fourni par un passage du *Jeu de Saint-Nicolas* (v. 729 ss) auquel s'est achoppé plus d'un éditeur de ce texte. Le voici :

(12) CLIKES
Boi, Rasoir ! Bien t'est avenu :
Encor n'avons nous plus venu ;
Au premier caup nous as ratains,

RASOIRS
Ha, certes, segneur, *c'est del mains* :
S'il en furent venu dis lot,
N'eskievasse jou vostre escot.
Sommes nous ore a racointier ?

(Rasoir qui, dès son entrée en scène, avait déclaré aux deux compères, Clikès et Pincedés : « Nous sommes compaignon tout troi », réaffirme ici sa solidarité avec eux, leur disant en substance : « Vraiment, Mes-

1. Nous ponctuons autrement que les éditeurs.

sieurs, la belle affaire ! On vous aurait déjà servi dix quartes que j'aurais payé ma part. Sommes-nous, à l'heure qu'il est, en train de faire connaissance ? »[1].

Dans les textes postérieurs, s'il est permis de supposer une comparaison sous-entendue dans celui-ci du *Couronnement Renart* (éd. Foulet, v. 2090 et suiv.).

(13)
A tant Ysengrins sour ses piés
S'est relevés, quand laissié l'ont.
Apriés tost entour lui se sont
Asamblé la menue mains [' les petites gens ']
Lors li disent : « *çou fu dou mains,*
Dant Ysengrin, grant tort avés
De çou que devant nos avés
Nostre roi isi aveillié...

où on peut comprendre : « ce fut peu de chose comparé à ce que vous aviez mérité », et même dans deux vers des *Lais* de François Villon (v. 256-7) :

(14)
Carmes chevauchent nos voisines,
Mais cela, *ce n'est que du mains* ! [2].

dont le second vers pourrait bien signifier : « Mais cela n'est que peu de chose, (comparé aux autres ' chevauchées' qu'ils font) », la valeur ' absolue ' est impossible à méconnaître dans ce passage du *Mistere du siège d'Orléans*, v., 2031 et suiv. :

(15)
Messeigneurs, *ce n'est que du mains* ;
Je vous pry, de ce ne vous chaille,
Quant, pour parvenir à vos fins
Vous rompez ung peu de muraille.

Ici, d'après le ton du contexte, *ce n'est que du mains*, équivaut, à peu près, à ' ce n'est là qu'une bien petite affaire ', presque à ' ce n'est là qu'une misère '.

Il faut reconnaître d'ailleurs à *du moins* la valeur absolue de ' peu important ', en dehors de son emploi dans la locution impersonnelle que

1. Le *r* de *racointier* doit signifier action réciproque plutôt qu'action renouvelée. C'est à tort que certains éditeurs (Monmerqué, Warne) ont vu dans ce verbe un composé de *conter* ' compter '.

2. Leçon de l'édition Thuasne. Longnon imprime celle des mss B, C : Mais cela ne m'est que du mains ; cf. le nº 18.

nous étudions. Non seulement on le voit figurer comme complément de *Tout ce* (n° 4), de *Cele ovre* (n° 5), *de ceste chose* :

(16) « Sire », ce dist li chambellans,
« *Iceste chose est do mains* ;
Il a tout fet, lessiez ester ;
De lui ne fet mes a parler,
Trubert, éd. Ulrich, 1663 ss.,

et même d'un substantif plus caractérisé :

(17) Lors fu lor force *si dou mains*
Que il n'i ot si corageus
Qui... Alast avant.,.
Vengeance Raguidel, 2976 [1]

mais aussi on le trouve employé comme le sont les mots *peu*, *gaires*, *petit*, etc., dans le tour bien connu et parfaitement ' libre ', *peu m'est de cela*, *petit m'est de cela*, « Je m'en soucie peu » ! C'est ainsi que, dans l'*Ipomedon* de Huon de Rotelande (éd. Kölbing et Koschwitz, v. 5808 et ss), nous lisons :

(18) Ipomedon guarde n'en prist,
Vers celui vient ki la se gist ;
K'il l'oüst mort pas ne quida ;
Quant il le sout, mut li pesa ;
Mais il l'out haï durement,
Del meins l'en fut, mun escient.

L'interprétation du dernier vers : « Es schlug ihm zum Schaden aus » donnée par Schultz-Gora (*loc. cit.*) est sûrement erronée. Le sens général nous paraît clair : « Il ne pensa pas qu'il l'eût tué. Quand il le sut, il en fut très mortifié ; mais il l'avait beaucoup haï ; je suis persuadé que cela lui importa peu. »

Mais, le plus souvent, c'est à un *C'est del meins* plus ou moins cristallisé qu'est dévolu le rôle d'exprimer le peu d'importance, l'insignifiance, ou relative, ou absolue, d'une chose. Ainsi, dans un passage du *Roman de la Manekine* (éd. Fr. Michel, v. 472 et ss.) où il s'agit des scrupules du roi de Hongrie au sujet du mariage incestueux qu'on lui propose, scrupules désormais disparus, nous lisons :

(19) Si que tout li met a noient
Le pensé qu'il avoit orains :
Ne l'en souvient, que *c'est du mains*.

1. Cit. Tobler, *Proverbes au vilain*, p. 142.

Ici, comme dans le passage de l'*Ipomedon*, on aurait pu avoir au dernier vers : *Ne l'en souvient ; du mains l'en est.* Mais, au lieu d'un 'cela *lui* importe peu', nous avons un 'cela importe peu', c'est-à-dire, un emploi pour ainsi dire autonome de *C'est del meins*, sans que ne ressorte du contexte aucun rapport de comparaison. C'est cet emploi autonome, cette libération syntaxique, qui lui permet de prendre des colorations affectives variées, de devenir même un « peu importe ! » exclamatif, et d'aboutir enfin, si étrange que cela puisse paraître, à un rôle de simple formule d'affirmation. Il reste à trouver des exemples qui illustrent et expliquent ce développement.

La notion d'insignifiance, de peu d'importance, inhérente de par son origine à *C'est del meins*, associée à la description d'un geste ou d'une action, peut se nuancer d'une idée d'inefficacité, d'inutilité, laquelle peut finir par devenir la dominante. C'est ce qui semble ressortir des textes que voici :

(20)

Si sont au luitier entraers...
Si fu la luite molt estoute ;
Mais sachiez que *ce fu du mains*,
Quant Perchevaus le tint as mains,
Qu'il puis eschaper li peüst.
Por rien que guenchir li seüst.

G. de Montreuil, *Perceval*, éd. M. Williams, (C.F.M.A.), 2303 ss.

Ici, notre locution, 'libre' encore et bien intégrée du point de vue syntaxique, sert à nier la subordonnée complétive qui la suit, (ce fu du mains qu'il puis eschaper li peüst), comme qui dirait, en employant, pour exprimer l'idée d'inefficacité, la locution familière *rien à faire* : « Il n'y avait rien à faire pour qu'il pût s'en échapper. » Dans le passage suivant, au contraire, du même auteur, *C'est del meins* s'isole en locution figée, sans lien syntaxique avec le reste, bien que, dans les deux morceaux, contexte et sens soient sensiblement pareils :

(21)

Et Tristans, qui tant preus estoit,
Toz les autres d'armes passoit :
Nus ne s'i prent, *c'est del mains*,
Fors sanz plus me sire Gavains.

Ibid. v. 3759 ss.,

de sorte que, en employant toujours la locution *rien à faire*, on rendrait

les deux derniers vers par : « Personne ne peut se comparer à lui [1] — rien à faire ! — sauf Messire Gauvain seulement. »

Il s'agit, dans ces deux derniers exemples, d'un échec ou d'une infériorité que *C'est del meins* sert à souligner. Or, il est constant que, dans une opération à deux participants, autant dire un tout à deux faces, tel terme qui logiquement et étymologiquement s'applique à l'un des participants peut devenir ambivalent et s'appliquer aussi bien à l'un qu'à l'autre: *apprendre* se dit du professeur et de l'élève, *louer* du propriétaire et du locataire. Étant donné donc qu'infériorité d'une part implique de nécessité supériorité de l'autre, il suffira que le sens étymologique de la locution *C'est del meins* se soit obscurci pour qu'elle aussi tende vers l'ambivalence et — la conjoncture décrite, opposition ou comparaison étant conçue comme un ensemble comportant deux aspects — pour qu'elle serve à souligner l'aspect ' supériorité ' et, de ce fait, qu'elle devienne un moyen d'affirmation plutôt que de négation, si, dans l'esprit d'un auteur ou d'un sujet parlant, c'est l'aspect ' supériorité ' qui passe au premier plan. Aussi, dans les deux exemples qu'on vient de lire, malgré la forte négation soulignée par *C'est del meins*, est-ce surtout une idée positive qui préoccupe l'auteur, celle de la supériorité de Perceval ou de Tristan, et qu'il s'agit d'affirmer. Les exemples qui suivent marquent nettement, croyons-nous, à la fois une déperdition du sens étymologique de *C'est del meins* et une progression vers son emploi comme moyen de renforcement d'une affirmation.

(22) Les narines avoit si lees
C'on i peüst ses poins lanchier,
N'onques encor fers ne achier
Ne fu plus noirs, *ce est du mains*.

Ibid., 5550 ss.

(23) A la pucele dist qu'ele aille
Laver ses mains a la plenté.
De tos les jors qu'ele a esté
Ne lava mais si beles mains
La fontenele, *c'est du mains*,
Ne en fist autre que je sace.

Escoufle, 4438 ss.

(24) Plus ot en aus deus [enfants], *c'est du mains*,
De bien qu'en tos ciaus de l'empere,

1. Pour le sens de *se prendre*, cf. *Erec*, 833-4 : Que a vos ne s'an prant nes une Ne qu'au soleil fet la lune.

Et li buens cuens et l'emperere
En font par maison lor jouiaus.

Ibid., 2076 ss.

Dans le premier de ces textes, qui comportent tous les trois une comparaison, il s'agit, comme dans ceux du *Perceval* cités plus haut (n[os] 20 et 21), de la négation d'une supériorité, dans le second, d'une égalité, négation bien affaiblie déjà, tandis que, dans le dernier, il est difficile de voir en *C'est del meins* autre chose qu'une formule à peu près vidée de toute son essence étymologique, qu'une locution-cliché jouant un rôle comparable à celui, par exemple, d'un *Il n'y a pas à dire!* de la langue familière moderne, celui en somme d'une simple exclamation servant d'appui à une affirmation. Aussi cet exemple serait-il tout à fait à sa place parmi ceux, rapportés plus bas, où *C'est del meins* signifie « assurément ».

Voici maintenant des textes d'où la valeur exclamative de *C'est del meins* ressort avec évidence et dans lesquels, étant utilisé à diverses fins affectives, il a pris un sens assez flottant et souvent bien éloigné de celui qu'il devait à son origine latine.

Dans un passage du roman *Octavien*, il nous est dit que la mère du roi, dont la femme avait mis au monde des jumeaux, voit dans ce fait la preuve de l'infidélité de la reine. Elle est décidée à faire détruire et la mère et les enfants :

(25) « Certes », ce dist la desloiaus,
« Je ferai toi et tes jumaus
Ardoir et en poudre venter ».
Les enfans vait a poins coitier,
Ja les estranglast a itant,
Quant les dames tot maintenant
Les li tolirent de ses mains.
« Par Dieu », dist ele, « *c'est del meins*,
Je les feroi tot trois morir. »

(éd. Vollmöller, v. 125 ss.)

Comment comprendre ici *C'est del meins*? Assurément pas comme l'a fait Schultz-Gora : « Das ist eine böse Geschichte. » N'est-il pas clair qu'un *Peu importe*! (ou, plus familièrement, *Ça ne fait rien*!), impliquant à la fois l'inutilité de ce qui a été ou qui sera fait pour protéger ses futures victimes et sa détermination à poursuivre son dessein, convient bien mieux au contexte et à l'esprit général du morceau?

De même, c'est encore un *Peu importe*! exclamatif, exprimant à la fois

défi et détermination, qui rend le mieux le *C'est del meins* du passage suivant, contexte et situation y étant comparables à ceux du passage d'*Octavien* :

(26)
« Certes, fait il, vous serez moie,
Ou vous morrez a mes deus mains »
« Par Deu, fait ele, *c'est du mains*,
Car ançois ne lairoie pendre
Que vous volsisse a mari prendre ».

Perceval, éd. Williams (C.F.M.A.), 7164 ss,

emploi que l'on peut comparer à celui de *c'est pur neent* dans ce passage de la *Vie de saint Gile*, cité par Godefroy, s. v. Enteimes :

E si ad tut tens deprié
Ke il gehisse sun pechié.
C'est pur neent, nel vult gehir,
N'enteimes pur crem de murrir.

L'idée fondamentale sous-jacente à cet emploi — *C'est del mains* préfaçant un défi ou un refus — c'est celle du *peu de cas* que fait le personnage de ce qui le menace ou qui s'oppose à lui. De même, c'est l'idée fondamentale d'insignifiance, de peu d'importance inhérente à la locution qui, plus ou moins latente, est à la base de son emploi lorsqu'il s'agit de chasser un souvenir, une pensée, une image jugée inutile, inapte à changer quelque chose à une situation donnée, état de fait ou attitude :

(27)
La longe nuit degasta toute
En penser et en recordant
Les paroles, le douç samblant
De la plus preus, de la plus france
Qui tant estoit et bele et blance
Et gente de bras et de mains.
« E ! las, » fait il, « *ce est del mains*,
Que ja mais acoles n'en iere... »

Escoufle, 3175 ss.

Il n'est plus question ici de défi, mais de résignation, et c'est faute d'avoir connu ou tenu compte de cet emploi comme formule de résignation que Schultz-Gora s'est complètement égaré dans l'interprétation de bon nombre de passages : dans celui-ci, par exemple, de *Dolopathos* :

(28)
Lor poinz detordent et lor mains
Et dient : Seigneur, *c'est del mains*,

Ocions nos ci demanois,
Qu'aussi nos ocira li rois.

(éd. Brunet et Montaiglon., 2590 ss.)

Les messagers du roi croyant que son fils, qu'ils étaient chargés de ramener, était devenu muet, déclarent ici, en substance, non pas comme le veut Schultz-Gora, « Das ist ein Jammer, ein Unglück für uns », mais bien « Seigneurs, rien à faire, tuons-nous tout de suite, car aussi bien le roi nous tuera ». De même, dans le passage suivant :

(29) A son ostel est reperiez.
Sa feme li ovri la porte;
Cil i entre, ki riens n'aporte;
La dame li regarde as mains :
« Douce suer », fet il, « *c'est del mains*;
Certes hui ne poi proie prendre »,

(*Ibid.*, 5059 ss.),

où le personnage, parti en quête de quelque gibier, est revenu bredouille, il ne s'agit pas d'un renseignement, « Das ist eine schlimme Sache », donné à sa femme, mais bien plutôt d'une interjection de résignation, l'équivalent d'un moderne *Rien à faire* ! (ou, plus vulgairement, *Pas mèche* !) qu'il profère.

Formule de résignation, formule aussi, par conséquent, d'acceptation d'une situation, d'un état de fait reconnu comme impossible à changer, c'est là la clef pour la compréhension d'un exemple du même texte qui nous rapproche de fort près du terme de notre recherche :

(30) Et, quant je fui loins del joiant...
Il me dist : « Amis, *c'est del mains*,
Fait as trop bele licherie.
Maus seroit et grans vilonie
S'aucun bel don de moi n'avoies...

(*Ibid.*, 8514 ss.)

Le personnage, prisonnier du géant, était parvenu par ruse à aveugler celui-ci en lui infligeant d'affreuses souffrances (v. plus bas au n° 36). Le géant essaie de l'amadouer dans l'espoir de s'en emparer de nouveau. Il lui dit donc, en substance : « Ami, c'est égal (ou, 'il n'y a pas à dire !') tu as fait là une belle astuce (ou, pour donner à *licherie* toute sa saveur, 'un joli tour de cochon'), ce serait mal et tout à fait honteux si tu ne recevais pas de moi quelque beau cadeau. » Il faut avouer que, sans l'ap-

pui de la série d'exemples que l'on vient de lire, nous n'aurions pas songé à voir dans celui-ci autre chose que la simple formule affirmative, vidée de tout son sens étymologique originel.

Une autre série, également instructive, et qui montre une déperdition sémantique semblable, est celle qui a comme point de départ l'emploi de *C'est del meins* lorsqu'il s'agit, comme dans l'exemple de l'*Escoufle* cité plus haut (n° 10), de chasser un souvenir ou une pensée dont le ' peu d'importance ' réside simplement dans son inapplicabilité à une situation de fait donnée ou dans sa complète discordance avec celle-ci. C'est une variante ou une extension de cet emploi que nous trouvons dans cet exemple de *Courtois d'Arras* où, après s'être lamenté sur son triste sort, Courtois, fils prodigue, déclare :

(31) A mon pere, *çou est del mains*,
N'oseroie je repairier,
Aillors me convient aairier...
(éd. Faral, C.F.M.A., 536 ss.)

Il s'agit dans ce cas d'une pensée que l'on récuse comme inadmissible — en l'espèce, celle d'un recours au père. Aussi l'incise *çou est del mains* possède-t-elle ici à peu près la même valeur qu'aurait dans un texte moderne : « il n'en est pas question ». Cette même valeur nous la retrouvons dans un passage du roman *Giglois*, dans lequel *C'est del meins* figure dans une véritable anacoluthe. Aux dix écuyers envoyés par Giglois à la recherche de logis pour tout son monde, un bourgeois de la ville répond :

(32) Que de toutes pars del castel
N'a un si trespetit bordel
Qui ne soit de chevauls tot plains,
Et mes osteus *ce est del mains*,
Que ja tant ne vous peneres
Que nul hostel i trouverés.
(éd. C. H. Livingston, 2099 ss.)

Une syntaxe plus soignée eût exigé *De mon ostel ce est del meins* : « Quant à ma maison à moi, il ne peut en être question. »

Il suffit ensuite d'un décroissement de plus du sens étymologique pour que notre locution serve uniquement à indiquer qu'un personnage considère tel épisode comme clos. Ainsi, dans le *Lai de l'Ombre* (v. 603), l'héroïne termine son long commentaire sur la conduite désinvolte du chevalier par un « ce est or du mains » que nous ne saurions mieux

rendre que par un « Ne parlons plus de cela » de résignation et de dépit [1]. Emploi semblable, dans un passage du même auteur, Jean Renart :

(33) Gontars fu tes cousins germains
Qui vers son cul tendi ses mains
Quant il les deüst a Dieu tendre.
Il est alez. *C'est or del mains.*
Il ne fut onques puis bien sains,
C'uns maus le prist c'on claime 'pendre' !
De Renart et de Piaudoue, (éd. R. Lejeune-Dehousse [2])

où *C'est del meins* sert également à marquer une fin et représente l'équivalent de ce que serait pour un locuteur moderne « Il n'en est plus question » ou bien « N'en parlons plus » !

Enfin, dernière ramification de cette branche sémantique, le voici employé simplement comme formule « pour conclure » :

(34) Par example dist cis fabliaus
Que fols est qui ne s'abandone ;
Cil a le bien cui Dieus le done,
Non cil qui le muce et enfuet ;
Nis hon mouteploier ne puet
Sanz grant eür, *c'est or del mains.*
Par grant eür ot li vilains
Deus vaches, et li prestres nule.
Tels cuide avancier qui recule.
De la Vache au Prestre, éd. Johnston et Owen, 64 ss.

Ici, encore une fois, sans les indications fournies par nos exemples antérieurs, nous aurions vu, comme aux n°s 24 et 30, un exemple de la formule affirmative employée par Jean de Condé (n° 2), et il n'est pas sûr que, pour l'auteur, notre locution ne joue pas un rôle double, formule à la fois de conclusion et d'affirmation, car les deux emplois conviennent également bien au contexte. Ce qui est sûr c'est que deux emplois au moins se confondent dans l'esprit de l'auteur du *Dolopathos*, ainsi qu'il apparaît clairement des deux passages suivants que nous ajoutons à ceux que ce texte nous a déjà fournis. Dans le premier (description d'un repas) :

(35) Ne sai por qoi me detriasse,
Ne porqoi tout vos devisasse ;

1. La ponctuation de ce passage et la note y afférente dans notre édition du *Lai* sont par conséquent à changer.

2. Dans *L'Œuvre de Jehan Renart*, p. 415-6.

Autretant vaut uns moz com vint.
Qant au lever des tables vint,
Tant orent mengié et beü
Que richement furent pëü.
Bien furent servi ; *c'est del mains.*
Apres mengier levent lor mains.

(2363 ss),

c'est del meins sert bien à couper court, à marquer une fin ; mais comment rendre le sens du vers où il figure ? Par quelque chose comme « Pour tout dire, ils furent bien servis », ou bien par « Ils furent bien servis, cela, c'est sûr » ?

Dans le second, où il s'agit des souffrances infligées au géant rappelées au n° 30, l'ambiguïté est encore plus évidente, quoique d'une autre espèce :

(36)

Et ki l'oïst crier et braire
Il cuidast ke ce fussent tor.
Ne vossisse, por un mui d'or,
Q'adonc me tenist a ses mains,
Et saichiez bien, ke *c'est del mains,*
Ne sai por coi jel vos devis,
Q'antor son col, n'antor son vis,
Ne remest an nule maniere
Ne char sainne ne pel antiere...

(8354 ss.)

Ici, les mots *Et saichiez bien,* qui rappellent le *Seigneurs, de çou soyés certains* du passage de Jean de Condé (n° 2), nous préparent à un *C'est del meins* affirmatif, alors que, brusquement, le vers suivant nous fait comprendre qu'il s'agit, au contraire, d'un *C'est del meins* comparatif et ' d'insignifiance ', pour marquer que le fait qui vient d'être raconté n'est rien en comparaison de ce qui va suivre. Rien mieux que ce passage ne saurait montrer la possibilité de la présence simultanément dans l'esprit des différentes valeurs d'un signe, concomitance qui peut engendrer une sémantique bâtarde, analogue aux formes hybrides lexicales nées du contact de deux synonymes également disponibles au sujet parlant.

Trois voies de développement sémantique aboutissent ainsi à des emplois de *C'est del meins* (v. les n[os] 24, 30 et 34) qu'il eût été difficile, en se fondant sur le contexte seul, de différencier du dernier qu'il nous reste à considérer, celui où, comme dans l'exemple de Jean de Condé (n° 2), il sert de simple formule affirmative, l'équivalent d'un « certaine-

ment » ou d'un « assurément » de la langue moderne. En voici d'autres exemples :

(37)
Chascuns qui ce dire li ot
La face a tost tainte et palie...
Grant peor out, *c'est or dou mains.*
Chascuns plorant estent ses mains
Envers le fiertre Nostre Dame.

G. de Coincy, *Miracles*, éd. Langfors [1], p. 99.

(38)
Cil bien curez tot estre doit,
Et si est il, *c'est or dou mains*,
Qui chiet entre ses blanches mains [2].

(*Ibid.*, p. 176.)

Ailleurs, pourtant, c'est un « bien entendu », plutôt qu'un « assurément » qui convient au contexte; comme dans cet extrait du *Lai de l'Ombre* (942 ss.) :

(39)
Molt se sont andui envoisié
Sor le puis de tant comme il peurent.
Des besiers dont ils s'entrepeurent
Va chascun la douçor au cuer.
Lor bel oel n'en gietent pas puer
Lor partie, *cë est du mains* !

(C'est-à-dire : « Leurs beaux yeux, bien entendu, ne se font pas faute d'y participer »)[3] .

Et c'est encore un « bien entendu » qui, semble-t-il, rend le mieux le *C'est del meins* de cet extrait du *Cléomadès* d'Adenet le roi :

(40)
Les femmes qui le gardoient
Grant peine en li garder metoient.
Car bien lor ot fait commander
De li soigneusement garder
Li rois ; ne pas ne l'oubliassent.
Et chascune nuit veillassent
Devant li trois ou quatre eu mains.
Ainsi le firent, *c'est dou mains*,
Puis que li rois l'ot commandé ;

1. Dans *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B. XXXIV, Helsinki, 1937.

2. V. aussi, p. 83, et 185, *ibid.* Le savant éditeur, au Glossaire, traduit l'expression par « c'est certain ».

3. Jehan Renart, nous l'avons vu (cf. le nº 33), emploie d'une manière plus logique la variante avec *or*, pour écarter une chose *désormais* sans importance.

Car il sera guerredoné
Chascune d'eles largement :
Ce leur a il bien au couvent.

(éd. van Hasselt, 7771 ss.) [1].

*
* *

Grâce à cette dernière nuance, nous sommes en mesure désormais d'établir l'enchaînement associatif plausible que nous avons cherché entre les deux extrêmes, entre un *C'est del meins*, MINORIS ou MINIMI EST et un *C'est del meins* « assurément ». Pour jalonner cette évolution il suffit de citer de façon schématique les principales valeurs révélées par nos exemples :

Cela est d'une importance moindre ou minime, Cela importe peu > « Peu importe ! »

Cela est insignifiant, négligeable, inefficace > « Ça ne fait rien ! »

Cela est inutile (1) à faire > « Pas moyen ! », « Pas mèche ! »
(2) à dire > « N'en parlons plus ! », « Cela va sans dire », « Ça va de soi », « Bien sûr ! », « Bien entendu », « Assurément ».

Nous avons là, nous semble-t-il, un exemple intéressant d'une évolution qui n'est rien moins qu'insolite, celle d'un moyen de description objective qui devient d'abord un véhicule d'affectivité, pour se neutraliser enfin en simple instrument de rhétorique. Tout en suivant cette évolution, nous avons pu observer certains autres faits linguistiques qui valent d'être rappelés : l'existence simultanée dans l'esprit de plusieurs valeurs d'un même signe, concomitance qui peut produire, dans la signification des mots, des phénomènes analogues à ce que représente, dans la forme, le croisement de synonymes ; une déperdition sémantique due à l'affectivité et à l'inévitable affaiblissement de celle-ci, déperdition que l'on peut comparer à l'érosion phonétique subie par des mots tombés au rang de purs réflexes linguistiques (un *n'est-ce pas* qui devient [spa] ou [pa], un *monsieur* qui se réduit à [msjø]) ; enfin, la plus grande vitalité d'un signe demeuré analysable au regard d'un signe devenu obscur — en l'espèce, la survivance jusqu'au XV[e] siècle de la valeur pleine et étymologique du *C'est del meins* comparatif, au regard de la disparition précoce de la locution affirmative.

1. Cf. aussi, du même texte, les vers 7930-39.

La disparition, à son tour, du premier, pourtant clair, utile et, apparemment, vigoureux au XVe, pose un autre problème. Fut-elle due à la concurrence d'un autre *du moins*, celui qui existe encore aujourd'hui, ou celui qui fut au XVe et au XVIe siècle le rival d'*au moins* ? Cela est en effet possible ; mais les données nécessaires pour l'affirmer nous manquent.

Édimbourg. John ORR.

PHONÉTIQUE ET RÉPARTITION LEXICALE

Il est généralement admis que la répartition des termes lexicaux n'a rien à voir avec la répartition des aires phonétiques. Albert Dauzat lui-même a écrit [1] : « On n'observe, semble-t-il, aucun rapport entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques. »

Or c'est à une conclusion opposée que je suis arrivé dans la partie lexicologique de mes études de géographie linguistique du Gévaudan. Il fallait, sans doute, pour arriver à ce résultat, pouvoir comparer un certain nombre de lignes d'isoglosses phonétiques et de lignes d'isoglosses lexicologiques, afin que les arbres ne pussent plus empêcher de voir la forêt. Il fallait, sans doute, aussi expérimenter en un domaine à la fois un et divers, présentant des zones dialectales relativement nettes, dans un domaine également assez bien conservé et peu troublé par les grands mouvements modernes des parlers locaux, un domaine tel précisément que s'est révélé le Gévaudan, à l'expérience. Quoi qu'il en soit, j'ai été amené à conclure ainsi l'étude générale des faits lexicologiques que j'ai relevés en Gévaudan : « En gros, tout confirme les résultats de la morphologie et de la phonétique (en ce qui concerne la répartition et le groupement en zones des faits de géographie linguistique) : quatre mouvements périphériques Sud-Est, Sud-Ouest, Nord-Est, Nord-Ouest généraux, entrecoupés et renforcés par une double tendance Est-Ouest (provençale-languedocienne) et Nord-Sud (auvergnate-méridionale). Le tout venant se heurter à une zone centrale.... » et : « En conclusion d'ensemble de cette étude de nos cartes générales et lexicologiques, nous pouvons affirmer nettement qu'il existe des rapports certains entre les faits lexicologiques et les faits phonétiques ou morphologiques. »

A la vérité, de telles constatations, résultat de l'expérimentation, ne devraient point du tout paraître le moins du monde révolutionnaires. Pour notre part, la connaissance pratique que nous avions de divers par-

1. Cf. Introduction, p. IX des *Essais de géographie linguistique*. I. Noms d'animaux. Paris, E. Champion, 1921.

lers populaires, — ailleurs qu'en Gévaudan, par exemple en pays provençal, en terre languedocienne, dans les Pyrénées luchonnaises, — nous faisait penser qu'en bien des cas, aires lexicologiques et aires phonétiques ou morphologiques devaient offrir une certaine correspondance. Dans les villages où la 1e p. sg. de l'Indic. prés. du verbe *être* était *siey*, non loin du Rhône rive droite, la *jeune fille* s'y disait *drolo* ou *filyo* ; *tɛato* commençait avec *sieu*. Mais de telles remarques de détail ne nous permettaient pas de mettre en doute la doctrine généralement reçue.

Il y avait cependant des faits bien connus, fort bien étudiés qui auraient pu, et dû, nous faire réfléchir avant d'affirmer qu'il n'y a sans doute aucun rapport entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques, affirmation qui a probablement détourné bien des chercheurs d'un sujet d'étude qui s'est révélé fort intéressant à l'expérience. Je veux parler des études de thérapeutique verbale si lumineusement exposée par Gilliéron et des faits de télescopage si bien remis en lumière par Albert Dauzat, quand il s'est agi de problèmes étymologiques. S'il n'en a rien été, c'est sans doute, que l'on ne disposait pas d'un réseau assez serré de faits observés pour y confronter faits lexicologiques et faits phonétiques. La chose était, d'ailleurs, naturelle, aussi longtemps que l'on n'avait que des préoccupations étymologiques, l'étude étymologique partant du fait individuel et non de la masse de faisceaux d'isoglosses.

Je ne puis, dans le cadre de cet article, reproduire l'étude des faits qui m'ont amené à conclure à la concordance générale des aires lexicologiques et des aires phonétiques. Je désire simplement par deux exemples fort simples montrer comment, en fait, les résultats auxquels nous sommes arrivé, étaient déjà implicitement inclus dans les travaux de nos maîtres.

J'utiliserai pour cela une méthode qui cherche, non point à rendre compte de l'étymologie d'une forme, mais à expliquer la distribution de formes ou de types différents à l'intérieur de notre domaine, domaine dont, par ailleurs, la géographie phonétique a été minutieusement établie, commune par commune, et, quand il était nécessaire, hameau par hameau.

Nos parlers offrent pour désigner le *joug* deux types : un type *djun/dẓun* et un type *dju/djuk*, c'est-à-dire un type tiré analogiquement de l'infinitif *djunye/dẓunye* (< JUNGĔRE) et un type qui continue JUGUM latin. Le premier type occupe exactement une zone dialectale bien caractérisée, limitée par un faisceau très dense de lignes d'isoglosses phoné-

tiques qui forme ce que j'ai appelé un « mur » de lignes d'isoglosses (Carte I).



Carte I.

Quelle est donc la raison de cette distribution des deux types ? Elle ne peut être que phonétique. On sait que normalement JUGUM aboutit à *dju* et cette forme se rencontre en effet généralement dans le domaine gévaudanais. Mais *dju* est une forme dont le corps phonétique est faible.

Nos parlers ont essayé de remédier à cette faiblesse en étoffant le mot par l'adjonction d'une occlusive finale : *k* ou *t*, *k* surtout dans le Sud et sporadiquement au Nord-Ouest, *t* dans deux petites zones à l'Est qui ont régulièrement la dentale au lieu de la vélaire, par suite de l'analogie de formes du pluriel en *tɛ* (< *k* + *s*) réduites phonétiquement en *t*. Il importe peu ici de savoir si l'adjonction de cette occlusive est due ou non à la confusion des deux types JUGUM latin et JOK francique.

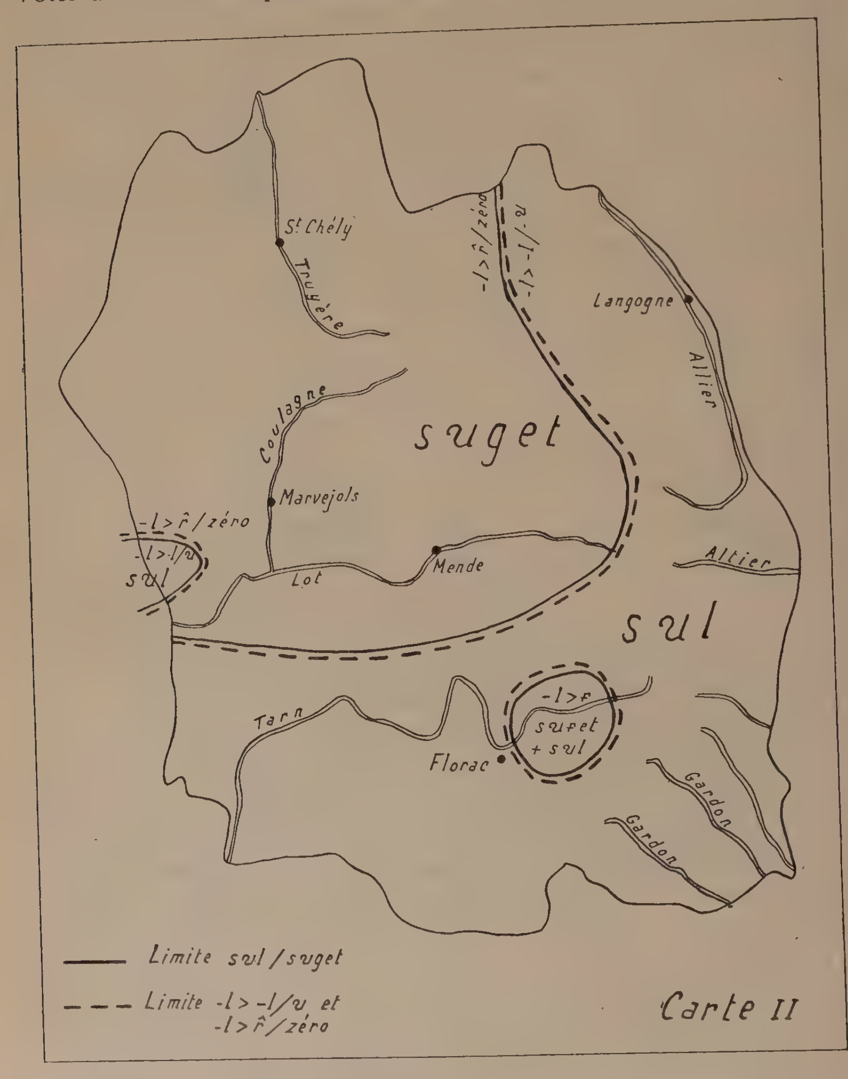
Ce qui nous intéresse, c'est de noter que le type *djun* se trouve dans une zone Nord-Est où la chute des occlusives finales est de règle. De toute évidence, cette zone n'a pu même essayer d'étoffer le mot à l'aide de l'adjonction d'une occlusive quelconque. La thérapeutique utilisée a dès lors été différente : le mot a été refait à partir du radical du verbe *djunye*, soit *djun* avec perte normale de la mouillure en syllabe finale.

Mais alors comment se fait-il que la zone Nord-Ouest qui est, elle aussi, une zone où la chute des occlusives finales est de règle, ne présente pas une telle réfection ? C'est que la zone Nord-Ouest, si elle offre un certain nombre de lignes d'isoglosses communes avec la zone Nord-Est (mouvement auvergnat), offre un plus grand nombre de lignes d'isoglosses qui la distinguent de la zone Nord-Est. Parmi celles-ci, une très importante est celle qui nous donne l'explication. Si la zone Nord-Est, comme tout le reste du Gévaudan, offre le traitement particulier *-ng-* intervocalique aboutissant à *-ny-* (JŬNGERE > *junye*), la zone Nord-Ouest offre le traitement particulier *-ng-* > *-njy-/-nj-*. Or un infinitif *djunjye/djunje* n'offrait point la même facilité que *djunye* à dégager un radical pouvant aider à refaire un type nouveau. La zone Nord-Ouest a donc gardé le type *dju*; de plus, ne trouvant pas de meilleur remède, elle a, malgré la règle de la chute des occlusives finales, adopté sporadiquement la forme *djuk* par emprunt direct aux parlers du Sud ou plutôt aux parlers voisins de l'Aubrac, à l'Ouest, zone de conservation de l'occlusive finale qui continue, par un mouvement tournant en direction Nord-Ouest, la même zone Sud générale.

De toute évidence donc, la distribution des deux types *djun* et *dju/djuk* a, pour point de départ, une cause d'origine phonétique. D'une façon tout à fait normale, la limite des deux types emprunte une limite phonétique : l'aire lexicologique est ainsi exactement adaptée à l'aire phonétique. A noter que la plus grande fréquence des formes à occlusives finales se rencontre dans la zone Sud, zone phonétiquement la plus solide du Gévaudan à cet égard, et dans la partie ouest de la zone Nord-Ouest,

au contact de la région de l'Aubrac cantalien, zone où les occlusives finales sont bien conservées.

Voici un autre exemple non moins net. Pour *seul* nos parlers offrent



deux types. L'un continue le latin sōlu, l'autre offre le dérivé à l'aide du suffixe à valeur diminutive : *suget*. Une simple comparaison de ces deux aires lexicologiques avec les aires phonétiques du traitement de *-l* final

dans nos parlers, suffit à nous convaincre que la raison de cette distribution des deux types est due à la phonétique. Le type *sul* est le type des zones où *-l* final est demeuré intact ou s'est vocalisé en *u*; le type *suget* recouvre exactement toute les zones où *-l* final s'altère en *-r̂* (qui vaut à peu près la « jota » castillane) ou bien s'amuit complètement. La superposition des deux aires, lexicologique et phonétique, est ici absolue, commune par commune. Il s'agit ici encore d'un fait de thérapeutique verbale. Nous avons affaire au résultat d'une action conservatrice. Dans l'extrême sud du domaine, aucun problème ne se posait, le *-l* final demeurant intact. Dans le reste de la zone où nous avons *sul*, la langue a réagi contre la vocalisation normale du *-l* final, l'élément vélaire final semi-consonantique se confondant dans la voyelle vélaire *u* précédente. Cette réaction n'était possible que là où l'altération de *l* était minimale. Au contraire, dans la partie Nord-Ouest, l'altération atteignait son maximum et la réaction salvatrice n'était plus possible. La langue a alors remédié au mal en remplaçant des formes théoriques *su*, *sur̂*, par le type *suget*. Au Sud-Est du domaine, une petite zone isolée, (constituée par les hauteurs du Lozère), offre le traitement *-l* final > *-r* apical. Cette petite zone offre *suret*, le *r* apical étant phonologiquement satisfaisant, ce qui n'est pas le cas du *r̂* dans la conscience des sujets parlants. L'adoption du type diminutif est, ici aussi, d'origine thérapeutique : un type *sur* offrant une fâcheuse homonymie avec *sur* du latin SURDUM. Toutefois le type *suret*, thérapeutiquement valable, tend à être supplanté par le type *sul* qui l'environne (Carte II).

Dans le cas de *seul*, la superposition des aires lexicale et phonétique est pour ainsi dire absolue. On peut légitimement conclure que la distribution lexicale est ici exactement dépendante de la distribution phonétique. L'exemple suivant nous montrera l'importance des aires phonétiques sur la distribution des aires lexicales dans un cas assez net d'envahissement d'un type mieux constitué qu'un autre. Pour *poussin*, nos parlers connaissent deux types [1]. L'un remonte à un type latin *PŬLLICĪNUM,

1. On pourrait objecter à ce qui suit le fait que beaucoup de parlers connaissent à la fois le nom *poussin* et le mot *poulet*. L'objection n'est point ici à retenir. Il faut poser le problème en droite méthode. Cette méthode veut que l'on parte de la notion à exprimer. Ici, il s'agit exactement du *poussin* et non du *poulet*, c'est-à-dire du petit animal qui sort de l'œuf dépourvu de plumes. Cette notion se distingue très nettement de celle de l'animal non adulte mais pourvu de plumes. La zone, qui, pour exprimer la première notion, utilise le type *PŬLLICĪNUM, a recours, pour exprimer la seconde, à une périphrase :

l'autre représente un dérivé de PŬLLA, à l'aide du suffixe à valeur diminutive *-et* (Carte III). Le type *pulet* appartient incontestablement à la zone générale Sud-Est définie par un nombre imposant de lignes d'isoglosses qui forment autour d'elle un faisceau constituant un mur phonétique. Ce type déborde cette zone largement vers l'ouest et vers le nord. Incontestablement nous sommes en présence d'un envahissement du domaine par une forme partie du Sud-Est. Cet envahissement, on en comprend facilement la raison quand on a observé que le type *PŬLLICĪNUM est atteint d'une maladie dangereuse : la multiplicité des formes auxquelles il aboutit par suite d'une constitution phonétique peu nette. *PŬLLICĪNUM donne, en effet, à travers notre domaine, sans que l'on puisse établir des zones très nettes pour chaque forme, les formes suivantes : *pulzi*, *puldzi*, *puldji*, *pulji*, *puaji* (trissyllabique), *pulaji*, *puaji*, *puřaji*, *pudzi*, *puzi*. De plus, ces formes présentent l'inconvénient de rompre les liens familiaux avec *pulo* venant de PŬLLA. Dès lors, si se présente un moyen thérapeutique, il sera adopté : or ce moyen se présente dans les régions où le type *PŬLLICĪNUM est au contact du type *pulet*. Le type *pulet* va donc devenir envahissant. Mais il ne devient envahissant que sur ses limites ouest et nord, non point dans la partie centrale de cette limite. Quelle en est la raison ? C'est qu'à l'ouest comme au nord, le type *pulet* peut facilement être adopté parce que nous nous trouvons toujours dans une zone phonétique où *-l-* intervocalique est conservé intact. Au contraire, vers le milieu de cette limite, la zone générale Sud-Est qui offre le type *pulet* se trouve au contact de la zone phonétique qui altère le *-l-* intervocalique en *-g-* ou en *-ř-*. Or, en époque secondaire, époque où se situe l'invasion du type du Sud-Est, la tendance ancienne à altérer le *-l-* intervocalique en *-g-* ou en *-ř-* est toujours bien vivante : un mot du Midi languedocien tel que *pulit* (*joli*) qui tend à être adopté par tout le Gévaudan à côté des types autochtones *djent*, *brabe*, *crane* suivant les régions, avec une nuance plus élégante, devient automatiquement *pugit* dans la zone où *-l-* intervocalique passe à *-g-*. Dès lors, notre *pulet* du Sud-Est deviendrait *puget*. Or *puget* est, (et ne peut être autre chose), la 3ᵉ p. sg. du prétérit du verbe *pouvoir*, forme verbale d'usage excessivement fréquent, puisque, d'une

poulet de trois mois, de *six mois*, etc. La zone, qui, pour exprimer la première notion, utilise le type *poulet*, a recours, pour exprimer la seconde, au type avec suffixe diminutif *pouletou*. Il n'y a, dans notre domaine, aucune confusion entre les deux notions ; et dans l'exposé qui suit, il est uniquement et exactement question du « petit animal qui sort de l'œuf dépourvu de plumes ».

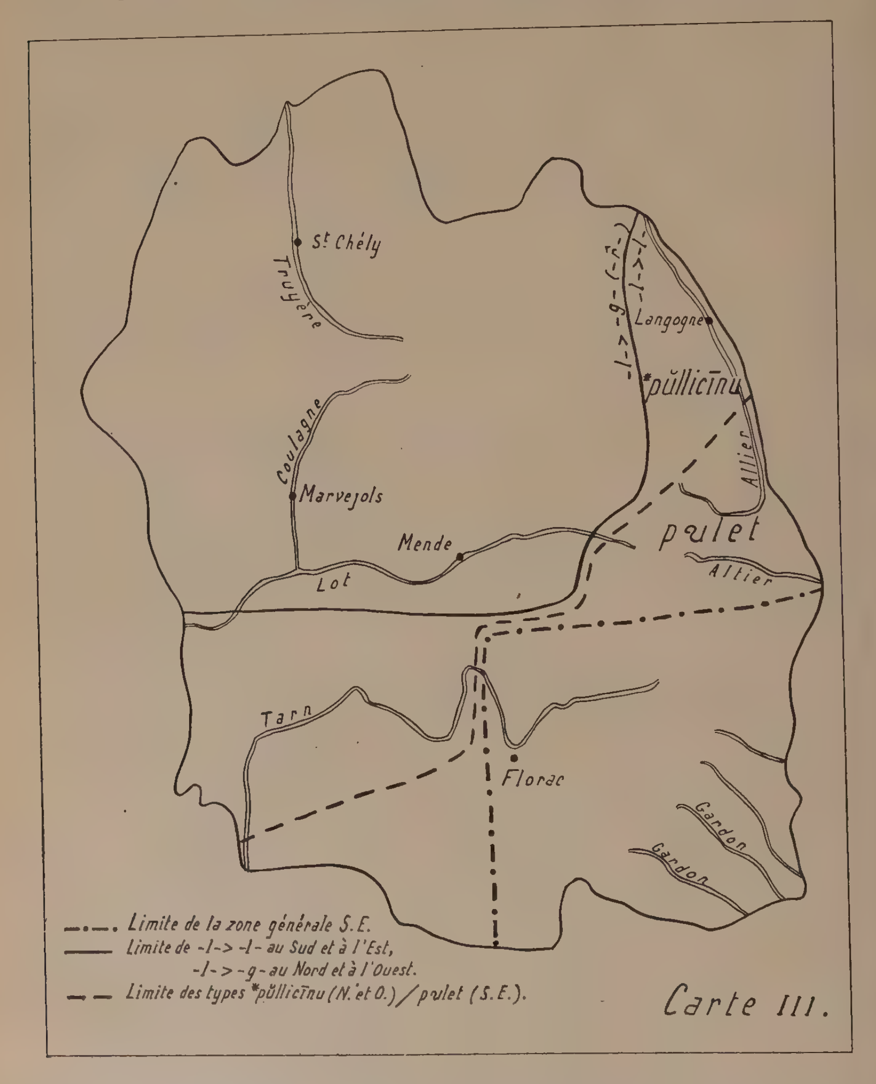
part, il s'agit d'un des verbes le plus souvent employés dans la parole, et que, d'autre part, on sait quelle est la vitalité du prétérit dans les parlers occitans en général et dans nos parlers, en particulier[1]. Ainsi, tandis que *pulet* peut facilement s'étendre en envahissant les zones à l'ouest et au nord de son domaine primitif, *puget* ne peut en faire de même au centre. Il est à prévoir assez facilement, si nos parlers continuent à vivre, que, dans quelques années, le type *pulet* aura envahi l'extrême ouest au sud et l'extrême nord à l'est, dans le sens de sa marche actuelle et qu'il recouvrira alors exactement la zone de *-l-* intervocalique conservé. Nous serons alors en présence de deux types se partageant l'ensemble de notre

1. On pourrait ici légitimement faire deux objections. La première que le timbre du *e* n'est pas le même quand il s'agit du prétérit de *pouvoir* et quand il s'agit de *poulet*. La seconde qu'il ne peut guère y avoir conflit homonymique entre un prétérit et un substantif.

Il est exact qu'originairement dans les parlers d'Oc le timbre du *e* est différent à la 3e p. sg. du prétérit de pouvoir et dans le mot *poulet* : ouvert dans le premier cas, fermé dans le second. Il n'en est plus du tout ainsi dans les parlers gévaudanais. Ceux-ci comme je l'ai consigné dans mon *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*, en particulier dans les §§ 97 et 124, sont partagés entre deux tendances. L'une de ces tendances a pour résultat l'ouverture d'un *e* primitivement fermé ; elle caractérise la zone Sud-Est, celle des Cévennes proprement dite, zone qui, dans le cas qui nous intéresse offre le type *poulet*. L'autre tendance caractérise le reste du domaine ; elle a pour résultat la fermeture d'un *e* primitivement ouvert, fermeture qui, dans certains cas, particulièrement dans la zone Nord-Ouest, va jusqu'à *i*. Il s'ensuit dans une grande partie du domaine, dans la zone centrale, en particulier, un état de polymorphisme généralisé. En ce qui concerne le problème dont il est ici question, *puget* 3* p. sg. du prétérit de *pouvoir* et *pulet* nom du *poussin* ne diffèrent dans la zone Sud-Est que par la valeur phonologique du *g* et du *l* ; dans le reste du domaine *puget* 3e p. sg. du prétérit de *pouvoir* serait entièrement homophone avec *puget* nom du *poussin*, si cette forme y existait.

En ce qui concerne la seconde objection, il faut éviter de se laisser entraîner par ce qui ne serait qu'une vue de l'esprit, quand précisément les faits s'y opposent. Ist exact, en général, qu'il n'y a point conflit homonymique entre une forme verbale et un substantif. De cela, il faut se garder de conclure qu'il ne peut y avoir un tel conflit, en aucun cas. Il n'y aura pas conflit lorsque les formes en cause sont celles de mots qui pourraient être qualifiés « d'illustres inconnus » au sentiment des sujets parlants, ou encore d'« individus sans importance ». Il n'en va plus de même lorsqu'il est question de mots fort importants eu égard à ce même sentiment. Or telle est bien la situation de la 3e p. sg. du prétérit du verbe *pouvoir* ainsi que de celle du *poussin* dans l'ambiance de nos parlers. J'ai fait plusieurs fois l'expérience du conflit homonymique en proférant, devant mes témoins, des hérésies linguistiques telles que « *lu puget puget pas piuta* ». Les témoins s'esclaffaient. Le conflit homonymique est ici le résultat d'un ridicule qui rend le mot tabou.

domaine; le type *pulet* occupant la zone de conservation de *-l-* intervocalique, le type *PŬLLICĪTUM occupant la zone de *-l-* intervocalique aboutissant à *-g-* ou *-r̂-*. Cet exemple peut nous renseigner « in vivo » sur la



façon dont a pu, dans de nombreux cas, s'organiser la distribution des aires lexicologiques, à partir de la distribution préexistante des aires phonétiques.

*
* *

Je pense que ces deux ou trois exemples suffisent pour montrer combien est inexacte la doctrine qui voudrait qu'il n'y ait « aucun rapport entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques ». Qu'il me soit permis cependant de citer certains pourcentages que j'ai recueillis dans les conclusions de mon étude lexicologique des parlers gévaudanais. Après avoir étudié, dans le détail, divers types lexicologiques désignant une même notion ou un même objet, je me suis posé la question de savoir d'où pouvait provenir la division en types divers. Les mots qui m'ont permis d'entrevoir la cause, ou plutôt les causes, de cette diversité, m'ont amené à distinguer trois sortes de causes principales claires et un certain nombre de causes plus obscures. Évidemment, les pourcentages obtenus n'ont qu'un caractère approché. Ils n'en sont pas moins instructifs pour le sujet qui nous intéresse en ce moment. 35 à 36 % des faits semblent dus à des causes phonétiques; 34 à 35 % à des causes se rattachant à la notion du double objet; 5 % peuvent s'expliquer par la combinaison des deux genres de faits précédents; 16 % ne trouvent d'explication que dans un partage d'influences dialectales et 8 % remontent à des causes diverses ou douteuses. Comme on le voit, la part des causes phonétiques est la plus importante. Si bien qu'il faut renverser l'affirmation : « On n'observe, semble-t-il, aucun rapport entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques » et dire : « On observe, semble-t-il, un rapport certain entre les aires phonétiques et les aires lexicologiques. » Mais pour pouvoir s'en rendre compte, il a fallu perdre de vue les grandes langues littéraires où les emprunts de mots ont été monnaie courante; il a fallu étudier des parlers probablement plus conservateurs que d'autres, et donc plus repliés sur eux-mêmes dans leur développement et leur formation; il a fallu étudier la partie du vocabulaire la plus autochtone, la moins cosmopolite, si l'on peut ici employer le mot; il a fallu, en un mot, essayer de se mettre dans les meilleures conditions pour remonter aux sources.

Charles CAMPROUX.

AUTOUR DE L'ATLAS LINGUISTIQUE ROUMAIN, NOUVELLE SÉRIE [1]

Après la publication (en 1938 et 1942) des deux premiers volumes contenant les matériaux recueillis par M. Sever Pop (*ALR I*) et (en 1940) d'ùn volume consacré aux réponses recueillies par M. Émile Petrovici (*ALR II*) [2], la publication des autres réponses recueillies au cours de l'enquête effectuée pour l'*ALR II* [3] a été reprise en 1956. Interrompue du fait de la guerre, qui a également causé la destruction d'une bonne partie des matériaux déjà rédigés, la publication des matériaux figurant dans cet ouvrage monumental est fort bien venue.

On sait que l'enquête faite par M. Petrovici, contrairement à celle de M. Pop, s'est également proposé de recueillir des données ethnographiques pour l'*Atlas Linguistique Roumain*. A cette fin, l'enquêteur a dû utiliser dans son travail un questionnaire plus vaste (4 800 questions, contre 2 160 figurant dans le questionnaire de l'*ALR I*), et plus spécial aussi, ce pourquoi il s'adressait particulièrement aux personnes ayant une connaissance approfondie des terminologies respectives. De ce fait, l'enquête a dû porter sur un plus grand nombre de sujets dans chaque localité, ce qui, en même temps, a déterminé la réduction du nombre des localités ayant fait l'objet de l'enquête (85 par rapport aux 301 localités de l'*ALR I*).

La nouvelle série de l'*ALR II* (*ALR II_2*) a commencé par deux volumes comprenant 622 cartes. Ces deux volumes sont accompagnés d'un troisième, de dimensions plus réduites, *Le Petit Atlas Linguistique*

1. *Atlasul lingvistic romîn*, serie nouă, vol. I-II (*ALR II_2*). *Micul atlas lingvistic romîn*, serie nouă (*ALRM II_2*), Editura Academiei R.P.R., București, 1956.

2. Pour informations complémentaires concernant l'*ALR*, voir S. Pop, *La dialectologie*, I, p. 709-732.

3. Des détails concernant l'*ALR II_2* peuvent être trouvés dans le compte rendu de D. Macrea, *Limba romînă*, V (1956), 3, p. 80-83, ainsi que dans notre compte rendu, publié dans *Studii și cercetări lingvistice*, VII (1957), I, p. 100-112.

Roumain (*ALRM II₂*) comportant 424 petites cartes en couleur; de cette manière a été conservée une innovation apportée par l'*ALR*, ancienne série, qui consistait à éditer également des volumes comprenant de petites cartes en couleur. Les cartes — la plupart d'entre elles concernent le lexique — sont groupées comme dans l'ancienne série de l'*ALR* et comme dans l'*AIS*, par catégories sémantiques. Ainsi, le premier volume comprend des cartes et des réponses se rattachant à l'agriculture, à la minoterie, au jardinage, à l'arboriculture, à la viticulture, à la culture et au travail du chanvre, à l'apiculture, cependant que le deuxième volume comprend des cartes établies d'après les réponses relatives à l'élevage du bétail, au chariot, à la charrette, au traîneau, aux volailles, à l'élevage des moutons, à la laine (filage et tissage), à l'artisanat et au travail du forestier. Les cartes les plus nombreuses sont celles qui se réfèrent à l'agriculture, à l'élevage du bétail et des moutons, donc aux domaines d'activité les plus développés. La nouvelle série de l'*ALR II* ressemble à l'ancienne série, ainsi qu'à l'*AIS*, en ce qui concerne la manière de présenter les matériaux : sur chaque carte, après l'éventuelle reproduction de la question (qui n'a pas toujours été rédigée), se trouvent les notes marginales qui complètent les réponses données par les sujets. Il convient de remarquer également l'aspect extérieur de l'ouvrage. Le format pratique de ces volumes, aussi bien que le relief qui figure dans chaque carte sont deux innovations heureuses de l'*ALR* II_2. De même, nous soulignerons l'importance accordée aux dessins et photographies; de nombreuses cartes sont accompagnées de figures qui permettent de mieux comprendre les faits exposés.

*
* *

Nous nous proposons d'insister sur trois questions :

1) Les différences entre la langue nationale et les divers parlers régionaux (complément à une observation de M. K. Jaberg).
2) Le rapport entre la métaphore et le terme propre.
3) Une comparaison entre l'*ALR I* et l'*ALR II*.

*
* *

1) Les volumes de l'*ALR II* nous permettent de faire certaines observations sur la différence entre la langue nationale et ses divers parlers.

Dans sa pénétrante et riche étude, M. K. Jaberg [1] montre que ces différences sont relativement petites sur le territoire linguistique roumain, par rapport à celles que l'on trouve dans les autres langues romanes. L'observation du savant suisse demeure valable même après la parution des autres volumes de l'*ALR* (deux de l'ancienne série et deux de la série nouvelle), mais seulement pour certains termes qui désignent des notions très usuelles. Lorsqu'on entre dans les détails de la terminologie des diverses occupations (ce qui arrive souvent, dans la nouvelle série de l'*ALR II*), la situation se modifie, en ce sens que la forme compacte des aires de diffusion se perd de plus en plus. Nous ne devons pas oublier que bien souvent nous sommes en présence de termes spéciaux, qui ne sont pas encore stabilisés, même dans la langue littéraire, et c'est pourquoi, souvent, nous trouvons des cartes où les termes enregistrés sont si variés qu'ils ne forment même pas des aires [2]. Il est important de montrer que ce caractère non compact apparaît lorsqu'il s'agit de détails concernant la terminologie de l'élevage des moutons, dont on sait, en général, qu'elle est unitaire. Voir S. Pop, *Problèmes de géographie linguistique. Quelques termes de la vie pastorale, d'après l'Atlas Linguistique Roumain*, dans la « Revue des Études Indo-Européennes », Bucarest, I (1938). L'observation est d'autant plus intéressante qu'on sait que la vie pastorale a empêché le morcellement dialectal de la langue roumaine. A cela contribuent d'une part la connaissance insuffisante de la terminologie technique par les sujets interrogés et, d'autre part, le fait qu'en de tels cas nous rencontrons les plus nombreux emprunts faits aux langues des peuples voisins. La connaissance insuffisante ou même l'ignorance des termes de détail déterminent l'apparition de réponses comme : « Je ne sais pas » (représentées par : ?) ou, dans le meilleur des cas, l'apparition de réponses faites pour les besoins de la circonstance [3]. Dans les deux cas, le caractère compact des aires est supprimé.

1. *Vox romanica*, V (1940), p. 67.

2. Telle est la raison pour laquelle les rédacteurs de l'Atlas n'ont pu être conséquents dans l'établissement du mot servant de titre à la carte. Ainsi, bien souvent, le mot qui figure comme titre d'une carte est un terme de la langue littéraire, qui ne se trouve jamais enregistré (!) (voir la carte 25 : *inele* « anneaux » dans l'expression *cîrceia de fier* « crochet de fer », qui n'a été enregistré qu'une seule fois — carte 9 : *delniță* « bande de terre », « champ »), cependant que d'autres fois on voit paraître dans le titre une forme dialectale de Valachie ou de Transylvanie.

3. Pour le mécanisme du phénomène, voir notre article de *Mélanges linguistiques publiés à l'occasion du VIIIe Congrès international des linguistes à Oslo*, Bucarest, 1957, p. 191.

* *
*

2) Grâce à l'enquête indirecte, l'enquêteur a obtenu de très nombreuses et très intéressantes métaphores. Parfois, nous pouvons supposer, du fait que la réponse a suivi un moment d'hésitation, que nous avons enregistré une réponse élaborée sur le moment. Parmi ces métaphores, nous en rappellerons quelques-unes : à la carte 359 [*botul saniei* « le museau du traîneau »] nous trouvons : *buze* litt. « lèvres » 47, 76, 316, 334 et 353 [1], *gură* litt. « bouche » 349, *cruce* litt. « croix » 260, *frunte* litt. « front » 29 et 235, *cap* litt. « tête » 141, *tălpi* litt. « semelles » 102, 812, *coarne* litt. « cornes » 133, *bot* litt. « museau » 182, 682, 705, 848, 886, 899, 928, *pisc* litt. « cime » 386, 514, *bour* litt. « bison » 520, *cioc* litt. « bec » 157, 182, 574 ; à la carte 50 [*măseaua coasei* « la molaire de la faux »] : *măseaua* litt. « la molaire » — métaphore généralement répandue en Transylvanie et en Moldavie —, *grumaz* litt. « gorge » 53, 47, *gușa* litt. « le goître » 29, *colț* litt. « croc » 2, *călcîi* litt. « talon » 574, 769, 784, 848, 886, *cioc* litt. « bec » 872, 928, *picior* litt. « pied » 723, 728, *gît* litt. « cou » 182, 705, *ureche* litt. « oreille » 682, *cățel* litt. « chiot » 182, 514, 836, *coadă* litt. « queue » 012 ; carte 173 [*scaunul coșului* litt. « la chaise, le siège du panier » ; « l'étrier de la trémie du moulin »] : *scară* litt. « échelle » 272, 346, 353, *scaun* litt. « siège » 27, 219, 260, 386, 836, 872, *picioare* litt. « pieds » 36, 284, 325, *jug* litt. « joug » 95, 310, 886, *șaua* litt. « selle » 250, *capră* litt. « chèvre » 2, 105, *pat* litt. « lit » 76, 141, 172, *strat* litt. « couche, lit » 349 ; à la carte 455 [*pat* litt. « lit » ; « pièce du dévidoir »] : *scaun* litt. « siège » 29, 102, 157, 316, 346, 353, 362, 414, 516, 728, 833, *crac* litt. « jambe, fourchon » 260, 349, *tălpi* litt. « plantes des pieds, semelles » 235, 284, 987, *capră* litt. « chèvre, siège du cocher » 130, 157, 172, 192, 316, 784, *căproi* litt. « chevron » 36, 47, 53, 64, 76, 105, *pat* litt. « lit, couche » 520, 531, 605, *picior* litt. « pied » 228, 366, *crùce* litt. « croix » 192, 279.

On remarquera que la plupart des métaphores (193, sur un total de 305) s'appuient sur une comparaison entre les objets considérés et les parties du corps humain ou du corps d'un animal. Le reste des métaphores ont un caractère plus général ; elles sont moins expressives, bien que partant également d'une ressemblance de forme entre les détails

1. Les chiffres indiquent les points cartographiques de l'*ALR*.

techniques et certains objets usuels (*chaise*, *porte*, *lit*, *pot*, *cuillère*, *tenailles*, etc.). Nous devons remarquer qu'en fait il n'existe pas une répartition égale des métaphores dans la première catégorie non plus : le nombre des métaphores qui ont comme point de départ la ressemblance avec une partie du corps humain représente un pourcentage approximativement égal aux trois quarts des métaphores suggérées par la comparaison avec les animaux (en établissant cette proportion, nous avons passé dans la première catégorie certaines métaphores comme : *pied*, *langue*, *tête*, qui nous font plutôt penser au corps humain qu'à celui d'un animal [1]). Enfin, nous soulignerons aussi le fait que la plupart du temps, en formant une métaphore, l'attention est accordée à la forme et non à la fonction accomplie par la partie du corps ou l'organe respectif (*crinière*, *oreille*, *tête*, *langue*, *corps*, *œil*, *lèvre*, etc.). Une préférence est donc accordée aux métaphores les plus évocatrices, les moins abstraites (la métaphore qui se base sur la fonction suppose déjà une certaine abstraction). On constatera, en outre, que la fréquence des métaphores n'est pas la même dans les différents domaines d'activité dont la terminologie est publiée actuellement. Ainsi, la plupart des métaphores se trouvent dans les cartes consacrées à la terminologie de la minoterie (pour 24 cartes : 73 métaphores), du métier à tisser (40 : 78), du chariot ou du traîneau (15 : 31). L'explication doit être cherchée dans la nature des questions, se référant à des parties, à des détails de certains instruments qui n'ont pas toujours un nom et sur lesquels l'enquêteur a toutefois insisté (dans l'enquête pour l'*ALR I* c'est surtout le terme générique de ces instruments qui a été demandé).

L'*Atlas* nous permet de faire certaines remarques concernant la répartition géographique des métaphores. Un examen, même sommaire, nous montre que le plus grand nombre des métaphores apparaissent dans la région de la Transylvanie, donc dans une contrée caractérisée, du point de vue linguistique, par l'existence d'un grand nombre d'aires linguistiques ou bien de formes lexicales. L'explication donnée par M. Jaberg à ce morcellement dialectal (absence de certains centres linguistiques directeurs) demeure également valable pour l'apparition des nombreuses métaphores qu'on rencontre en Transylvanie. On observe

1. En ce qui concerne l'ancienneté de certaines métaphores, qui ont pour point de départ une comparaison avec les animaux, v. *Studii și cercetări lingvistice*, VIII (1957), 2, p. 240.

donc parfois qu'à un morcellement linguistique correspond aussi un manque d'uniformité du point de vue de la diffusion des métaphores. Souvent, ce qui contribue à cette absence d'uniformité de l'aire, c'est le lien qui existe entre la valeur propre et la valeur figurée des termes. Pour toute métaphore, on utilise le terme qui, dans l'aire respective, désigne la notion de base de cette métaphore. Dans l'aire *mîţă* « chat » — nous avons établi une carte en prenant pour base les réponses reçues à la question 1133 [*pisică* « chat »] de l'*ALR I* — pour « écheveaux de coton » *ALR II*₂ 460/228 [1] ou pour « templet » *ALR II*₂ 486/220, 574, on trouve le mot *mîţă* ; dans l'aire *şpuri* « enfant naturel, bâtard » (v. *ALR I*, c. 211) à Năsăud (partie est de la Transylvanie), nous rencontrons *şpuri* pour « rejeton, talle (du maïs) » *ALR II*₂ 103/212. Plus convaincante encore est la situation résultant de la réponse de l'*ALR II*₂ 69/219, notée dans une région où se superposent les aires *acoperiş* « capuchon de chaume d'une meule ou moyette de blé » et *hăzaş* « toit ». Donc, en partant de *acoperiş* « capuchon de chaume » + *hăzaş* « acoperiş »- « toit » > *hăzaş* « capuchon de chaume des meules ou des moyettes de blé ».

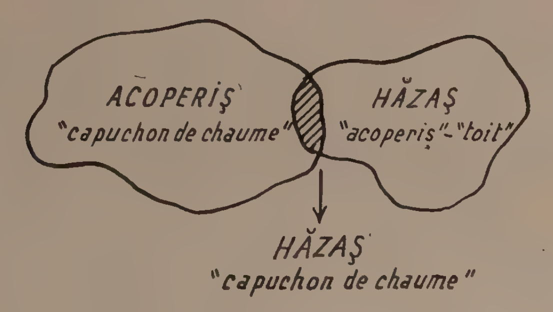


FIG. 1.

Une situation différente uniquement du point de vue de la fréquence des cas se trouve pour le mot *brîncă* « main », qui est utilisé dans différents sens métaphoriques, comme « bras du battant, dans le métier à tisser » (*ALR II*₂ 476/316), « travers du métier à tisser » (*ALR II*₂ 474/316), « montant du traîneau » (*ALR II*₂ 357/316), « navette » (*ALR II*₂ 478/96), dans les localités qui font partie de l'aire de *brîncă* « main ».

1. Le premier nombre indique le numéro de la carte et le second le point cartographique.

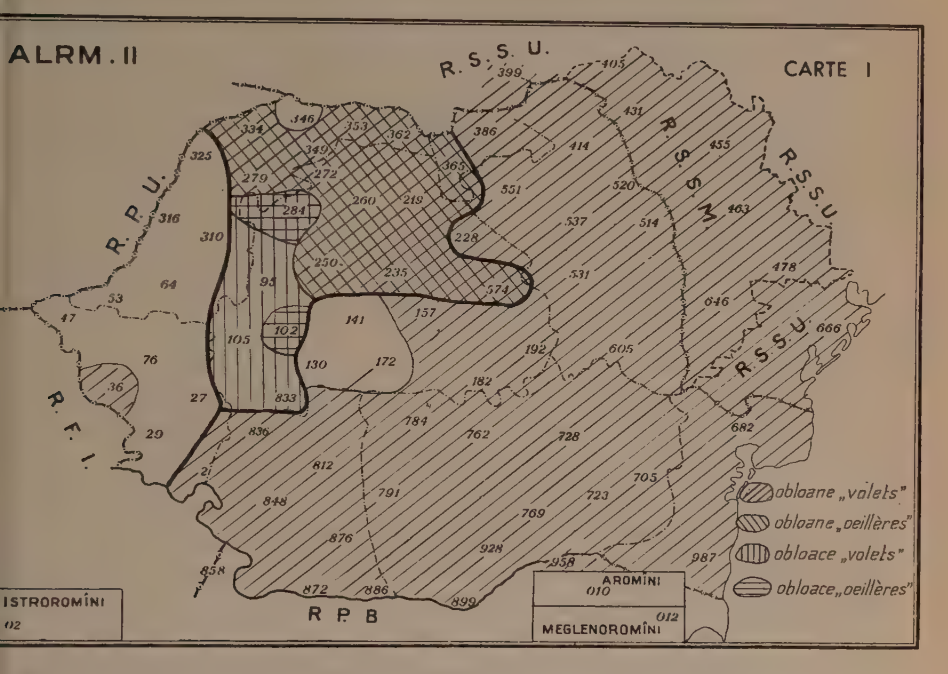
Si nous réservons une aire spéciale aux localités où, pour désigner certains objets, on a pris comme point de comparaison la main, nous constaterons entre autres qu'il existe une aire *mînă* « main » pour « brațele vatalelor » (litt. « les bras du battant » [1]) constituée par les points 76, 574, 682, 705, 723, 728, 848, 872 à l'intérieur de l'aire *mînă* « main ». Il est intéressant de noter, à ce point de vue, que dans la carte 472 [mîini (!) « main » du métier à tisser] de l'*ALR* II_2, où les deux aires *brîncă* et *mînă* sont même voisines, les points 29, 36, 76, qui appartiennent à l'aire *mînă* et en même temps à l'aire plus large qui comporte la métaphore respective, se trouvent dans l'immédiate proximité de l'aire *brîncă* (le point 53 *-brîncări-* qui sert de transition appartient aux deux aires, c'est-à-dire à l'aire *mînă*, une aire en plein progrès, qui, il n'y a pas longtemps, a englobé aussi ce point, et à l'aire *brîncă,* par ses dérivés). La carte dont il s'agit présente également un grand intérêt, par le fait que deux points (102, 250) de l'aire de *brîncă* « pièce du métier à tisser » font partie de l'aire de *mînă* « main ». Le fait que ce sens a été conservé aux points mentionnés est une preuve que, probablement, l'aire s'est étendue à un certain moment jusque-là, puis s'est retirée, et qu'alors le mot n'a plus conservé que son sens technique [2].

Des recherches de ce genre contribuent aussi à la possibilité de suivre la manière dont paraissent et se répandent les différents termes à valeur métaphorique. Pour le montrer, nous avons comparé la carte 136 de l'*ALR* II_2 [*burtă* « ventre de la meule de foin »] avec la c. 121 de l'*ALR II* [*burtă*] et la c. 122 de l'*ALR II* [*burtă* — terme péjoratif] et

1. On remarquera que même le terme utilisé dans la langue littéraire *brațele vatalelor* « les bras du battant » s'appuie sur une comparaison similaire.

2. Voir M. K. Jaberg, *Aspects géographiques du langage*, Paris, 1936, p. 69. La situation décrite rappelle le cas de *brîncă* « aiguille de la montre », v. aussi E. Petrovici, *Dacoromania*, X_2, p. 356-360. Pour le stade passé de l'aire, on peut invoquer aussi les dérivés : l'existence d'un dérivé en dehors de l'aire du mot-base est une preuve que ce dernier a dû être répandu là aussi. *Brîncar* (< *brîncă* + *-ar*) pour « *picior* (litt. pied) du manche de la faux » (*ALRM* II_2 40/53), « *cruci* (litt. croix) de l'ourdissoir » (*ALR* II_2 462/53), « *limbă* (litt. langue) de la broie » (*ALR* II_2 258/53) et « *mîini* (litt. mains) du métier à tisser » (*ALR* II_2 472/53), paraît au point 53 où n'a été enregistré que le mot *mînă* pour « main ». Cf. *mîner* « poignée » au lieu de « *picior* (litt. pied) du manche de la faux » (*ALRM* II_2 40/328, 987, 182, 531, 605, 010 de l'aire de *mînă* « main »). Si nous comparons les résultats de l'*ALR II* avec ceux de l'*ALR I* (voir c. 49) nous constaterons qu'aux points 51 et 56 de l'*ALR I*, proches du point 53, a été noté le mot *brîncă* pour « main ».

nous avons fait la remarque que dans tout le pays (moins la Moldavie) on compare la partie renflée de la meule de foin au ventre de l'homme. Dans la carte 136 de l'*ALR II*$_2$ se trouvent trois aires : *pîntece*, *foale* et *burtă*, selon que l'un ou l'autre terme est utilisé pour désigner le ventre. Ainsi, dans l'aire de *pîntece* « ventre » on trouve *pîntece* pour « la partie renflée de la meule de foin », alors que l'on trouve *foale* dans l'aire où



foale est employé pour « ventre ». La comparaison avec la carte 122 de l'*ALRM II* [*burtă* « ventre » — terme péjoratif] montre qu'à la base de la comparaison entre le ventre de la meule de foin et le ventre de l'homme se trouve souvent une plaisanterie; au point 316, on emploie, au lieu de « ventre (de la meule de foin) », le mot *dobă* « tambour », terme péjoratif enregistré dans la carte 122 de l'*ALRM II*. Une situation analogue se retrouve au point 272, proche du point 334 (*bendeu*, terme péjoratif pour « ventre »), où la partie renflée de la meule de foin est dénommée *bendeu* [1]. Par un raisonnement identique, nous pourrons

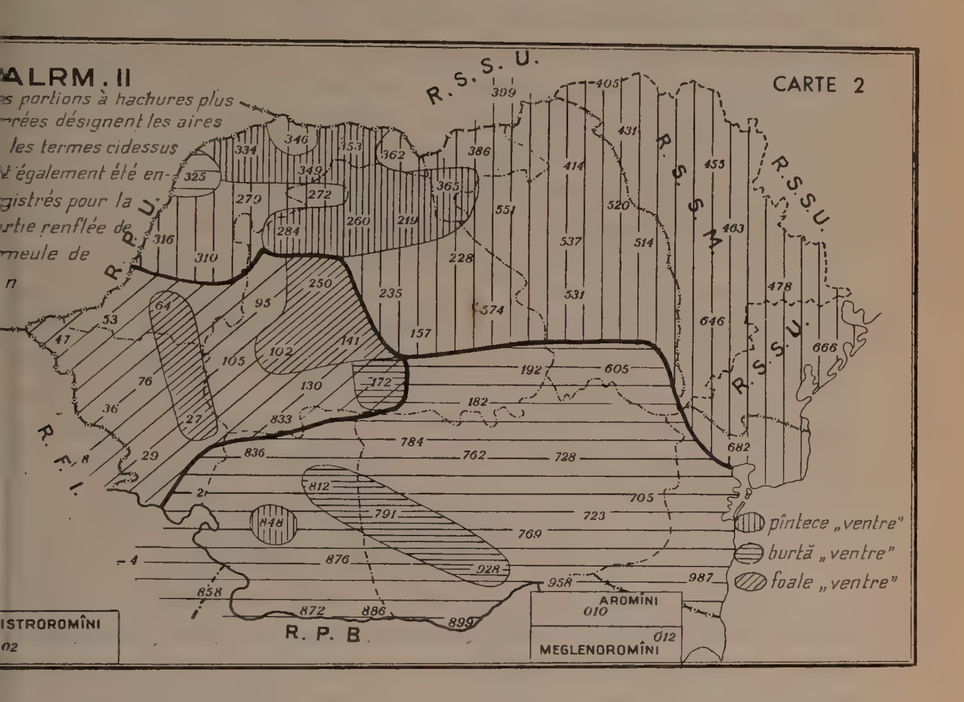
1. C'est en ce sens que peut être interprété l'amusement exprimé par certains sujets et rendu par le signe [!] qui accompagne les réponses où cette métaphore apparaît.

apprendre — en partant du terme métaphorique — quels sont les mots péjoratifs existants dans les parlers respectifs, mais non enregistrés dans les localités où une enquête a été effectuée. Si nous remarquons qu'au point 76 de l'aire *foale* « ventre » c'est le mot *burfă* qui a été enregistré, avec les deux valeurs, de « renflement de la meule de foin » et de « ventre » en tant que terme péjoratif, nous serons en droit de supposer qu'au point 36, voisin du point 76, où l'on n'a enregistré que *burfă* dans le sens de partie renflée de la meule, *burfă* comporte aussi une valeur péjorative dans le sens du « ventre ».

Le cas le plus intéressant de superposition de deux aires se retrouve cependant dans les cartes *ALR II₂* 292 [*ochelari la căpețea* « œillères »] et *ALRM II* 290 [*obloane* « volets »] (v. carte 1). Dans une région assez étendue de la Transylvanie, on a recours, pour désigner les œillères des chevaux, à une comparaison entre celles-ci et les volets de fenêtres. C'est ainsi qu'a paru l'aire *obloane* « œillères » et les réponses *obloace* et *capace* « couvercles » (chez les Roumains de Macédoine, les Mégléno-Roumains, et, au point 848, en dacoroumain) dans le sens d'« œillères », selon qu'on se trouve dans l'une des aires où les volets sont nommés *obloane*, *obloace* ou *capace*. Jusqu'ici, les situations sont identiques à celles qui ont été présentées ci-dessus. En comparant les cartes, on peut tirer encore une série de conclusions non moins intéressantes. Ainsi, il est important de faire observer qu'au point 346, qui ne correspond pas à l'aire *obloane* « volets », on n'a enregistré aucune des métaphores discutées ici, et que par conséquent l'identité des aires s'étend même aux cas « négatifs » [1]. La réponse pour « œillères » au point 848 (*capace* litt. « couvercles ») présente un intérêt encore plus grand, et cela pour deux raisons. En premier lieu, elle prouve que l'aire de *capace* « volets » a été plus étendue (aujourd'hui, on n'a plus conservé qu'un seul sens, cf. ci-dessus le mot *brîncă*) et qu'elle a probablement englobé, en plus du point 858 — où l'on a enregistré *capace* « volets » — les points 848 (on n'y trouve que *capace* « œillères ») et 27 *fedeie* « œillères ». En second lieu, la réponse mentionnée aide à expliquer l'apparition de *fedeie* « œillères » du point 27,

1. Nous mentionnerons également la situation des points 235 et 334, où en même temps qu'*obloane* ont été enregistrés d'autres termes, adoptés récemment : *șolocaturi* (235) et *șolocaturi*, *șpoleituri* (334). Les réponses de ce genre sont un indice du fait que, dans le cas d'*obloane* « œillères », nous sommes en présence d'une comparaison plus ancienne, parue avant l'emprunt de termes d'origine hongroise mentionnés plus haut.

en montrant que nous sommes en présence de deux évolutions sémantiques qui se sont superposées et dont est issu *fedeie* « œillères ». On est arrivé à cette superposition de la manière suivante : d'une part, dans l'aire de *capace* « volets » a paru *capace* « œillères » — comme au



point 848 — et d'autre part, le sens « volet » du mot *capac* a été remplacé par celui de « couvercle (de marmite) », acception habituelle du mot *capac*. Par le fait que la dernière transformation a eu lieu dans l'aire de *fedeu* (singulier de *fedeie*) « couvercle » (v. *ALR II*$_2$ c. 304), *capac* « œillères » a été remplacé par *fedeu*, synonyme de *capac* « couvercle (de marmite) » [1]. D'une façon schématique, l'évolution discutée se présenterait ainsi : *capac* « œillères », *capac* « couvercle (de marmite) » [2] > *fedeu*

1. Ce cas rappelle la situation exposée par nous (v. *Studii și cercetări lingvistice*, VIII (1957), 2, p. 240) au sujet du verbe *hori* « danser la ronde, la hora » qui a fini par être utilisé dans le sens de « caqueter », dans l'aire où *caqueter* est remplacé par *chanter*, et où *hori* s'emploie également pour « chanter ».

2. Le terme *capac* « couvercle d'une marmite » a pu apparaître parce que le point 27 se trouve à l'intersection des deux aires *capac* et *fedeu* « couvercle de marmite ».

« œillères », le sens de « couvercle (de marmite) » jouant le rôle d'un catalyseur.

La comparaison établie entre diverses séries de deux cartes, dont l'une comprend des termes métaphoriques, aide également à la vérification des aires de diffusion du mot ayant le sens primitif. En reprenant les deux cartes *ALR* II_2 136 [*burtă* « ventre de la meule de foin »] et *ALRM II* 121 [*burtă* « ventre »] (v. carte 2), on observe que l'aire *pîntece* « renflement de la meule de foin » vérifie l'aire *pîntece* « ventre » en ce sens qu'elle permet de voir comment, dans les réponses des point 219 (*burtă, pîntece*) et 365 (*foale, pîntece*), le terme caractéristique dans ce parler est *pîntece*; *burtă* et, respectivement, *foale* sont probablement des termes plus récents. C'est de la même manière qu'il convient d'interpréter les réponses reçues aux points 812 (*burtă, pîntece*) et 791 (*burtă, stomac*) de l'aire *burtă*; les mots *pîntece* et *stomac* n'appartiennent pas spécifiquement aux localités où ils ont été enregistrés, parce que le premier est probablement un vestige de l'aire plus vaste du mot *pîntece* « ventre » (cf. *pîntece* « ventre » au point 848 et S. Pop, *Balcania*, I (1938), p. 77-79), cependant que *stomac* est le mot nouveau, imposé par la langue littéraire. La réponse *burtă* « ventre de la meule de foin », donnée au point 172, placé à l'intersection des aires *burtă* et *foale* « ventre » (cf. *ALR I*, carte 42), où l'on a noté *foale* pour « ventre », nous fournit des indications ayant trait au rapport existant entre le sens propre et le sens figuré d'un mot dans les zones d'interférence des aires. Ainsi, dans une même localité, le sens propre d'un mot peut être rendu par un terme appartenant à l'une des aires, cependant que pour la valeur métaphorique on peut noter le terme de l'autre aire. Les deux formes sont possibles.

*
* *

3) Le grand nombre de cartes figurant dans les nouveaux volumes de l'*ALR II* nous permettent de vérifier les résultats auxquels nous arrivons en comparant les deux enquêtes de l'*ALR*. Nous avons indiqué ci-dessus que l'*Atlas Linguistique Roumain* a été conçu en deux parties : la Ire partie (enquête faite par M. Pop) s'est surtout proposé de rechercher la situation des mots usuels, alors que la IIe partie (enquête faite par M. Petrovici) s'est occupée plus attentivement des terminologies techniques. Par le fait que les deux enquêteurs ont utilisé la même méthode pour recueillir leurs matériaux (enquête indirecte) et la même méthode

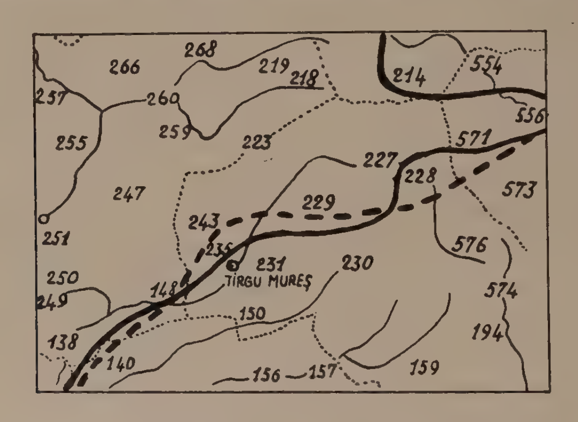
pour rendre la prononciation (transcription « impressionniste »), nous tâcherons de voir dans quelle mesure les résultats des deux enquêtes se vérifient et se complètent réciproquement. Nous n'avons considéré que les réponses données aux mêmes questions (leur nombre est très réduit).

Dans la plupart des cas, les résultats obtenus par les deux enquêteurs concordent. L'affirmation est valable dans une plus grande mesure lorsqu'il est question de certains faits tenant au lexique et à la morphologie, que lorsque nous examinons les faits d'ordre phonétique. Cette situation est normale, si nous pensons que pour rendre la prononciation des réponses reçues, l'on a adopté le principe de la transcription « impressionniste » et qu'ainsi les enquêteurs ont noté d'une manière ou d'une autre les différentes nuances, selon la façon dont ils ont perçu la réalité phonétique. D'autre part (surtout dans les cas de non-concordance du lexique), nous ne devons pas oublier le fait que pour l'*ALR I* on a conservé, en général, le principe de l'enquête portant sur un seul informateur; pour l'*ALR II*, par suite du caractère technique des questions posées, l'enquêteur a été obligé de faire appel à plusieurs sujets [1]. Ainsi peuvent s'expliquer les absences de concordance dans une même localité (nous nous référons à celles qui ont fait l'objet des enquêtes effectuées par MM. S. Pop et E. Petrovici).

Si nous prenons pour point de départ la constatation que, bien souvent, les deux enquêtes concordent, les résultats obtenus par les enquêteurs de l'*ALR* pourront être utilisés pour une vérification réciproque des aires. En procédant ainsi, nous considérerons les réponses du

1. En ce qui concerne les cartes de l'*ALR I*, donc des cartes ayant un réseau de points plus serré, l'enquête portant sur un seul sujet a pu contribuer à l'apparition d'une aire non compacte (surtout lorsqu'il s'agit d'une région où sont répandus deux ou plusieurs synonymes); l'enquêteur de l'*ALR II*, partie comportant un réseau moins dense, n'a pas enregistré les synonymes. Voir cependant aussi le cas intéressant des cartes de l'*ALRM I* 62 et de l'*ALRM II* 118, où l'enquéte II démontre que l'aire de l'^{i}i (pour *i*-) du sud de la Transylvanie — très compacte chez M. Pop — présente certaines fissures (aux points 130 et 182) où apparaît ^{i}i et que, par conséquent, le sud de la Transylvanie n'est pas autre chose qu'une zone de transition entre les deux grandes aires : celle de l'*i* (la Transylvanie) et celle de l'^{i}i (comprenant la Valachie et la Moldavie). Cf. également le cas du *ț* (*ts*) palatalisé (*ALRM I*, c. 221 — *ALRM II*, c. 186) où ce sont encore les points de l'enquête II — 762, 728, 899 — qui prouvent qu'en fait l'aire du $ț^{i}$ n'est pas aussi compacte qu'elle le paraît chez M. Pop, et que la zone d'interférence des aires ayant ces deux prononciations est plus large.

point 414 de l'*ALR II* (on y a noté sans cesse un *ś* du Banat au lieu du moldave *ś* < *ć*) comme une erreur de notation ou comme un accident dans l'aire plus étendue du *ś* qui couvre toute la Moldavie (voir les cartes *ALRM II*, 3, 151, 229), par le fait que l'*ALR I* (voir *ALRM I*, cartes 51, 85, 186) note également *ś* [1]. D'autres fois, suivant la même méthode, nous pouvons mieux voir quelles sont les limites d'une aire; étant donné que les points d'une enquête alternent avec ceux de l'autre enquête, nous pouvons obtenir un contour plus précis des aires. Ainsi, l'*ALRM II*, carte 119, nous apprend que le point 235 fait partie de l'aire de l'*ń*. C'est pourquoi, dans l'indication précise de l'isoglosse qui sépare l'aire de l'*n* de celle de l'*ń*, il faudra tenir compte de ce fait et, par consé-



—— isoglosse de l'*ń*, d'après ALR I;
– – – isoglosse corrigée sur la base de l'enquête de l'ALR II.

Fig. 2.

quent, l'isoglosse devra passer entre le point 235 de l'*ALR II* et le point 231 de l'*ALR I*, et non pas entre 231 et 243, tous deux se trouvant dans l'*ALR I*. Si l'on tient également compte de la réponse reçue

1. Le cas contraire existe aussi, à savoir lorsqu'il apparaît qu'une réponse isolée n'est pas un accident, mais le vestige d'une aire plus ancienne. Le point 346 de l'*ALR II*, qui comporte le *ĝ* bien qu'il appartienne à l'aire du *ǧ*, est le représentant d'une aire réduite comportant le *ĝ* et à laquelle se rattache aussi le point 345 de l'*ALR I*. L'*ALR I* a fait également porter son enquête sur le point 346 et a enregistré aussi le *ĝ*.

ar l'*ALR II* au point 235, le pourcentage d'exactitude dans la détermi-ation de l'aire de l'*ń* augmentera.

De même, si nous comparons les cartes de l'*ALRM I* 74 et de *ALRM II* 95, nous constatons que le point 53 de l'*ALR II* doit passer ans l'aire de *brîncă* « main », bien que la carte de l'*ALRM II* 95 enre-istre le terme *mînă* « main », parce que tous les points voisins de *ALR I* (51, 56, 59) appartiennent à l'aire de *brîncă*, et parce qu'au oint 53 de l'*ALR II* ont été notés les dérivés de *brîncă* : *brîncare*, *brîn-ar* (voir ci-dessus) [1]. Plus intéressants sont les cas où la comparaison ntre deux cartes peut mener à la conclusion que l'aire d'un phénomène honétique, lexical ou morphologique est de beaucoup supérieure à e que nous savions, en nous fondant sur une seule carte, indifféremment u fait qu'il s'agit d'une carte de l'*ALR I* ou de l'*ALR II*. La carte *ALRM I* 07 montre que l'aire du *ǵ* < *v* palatalisé de Valachie est plus grande u'il ne résulte de l'*ALRM II*, carte 158 [2], et, inversement, une carte de *ALR II* (*ALRM II* 129) fait ressortir qu'une forme morphologique (le luriel *picere* pour *picioare* « pieds ») est plus répandue que ne le laisse oir l'*ALR I* (*ALRM I* 85).

Il existe aussi des cas où les résultats des deux enquêtes ne concordent as. Le plus souvent, nous sommes en présence de certains phénomènes honétiques et avons affaire plus spécialement soit à des nuances supplé-entaires qui paraissent chez l'un des deux enquêteurs (ce qui n'aurait ien de grave), soit à différentes sortes de transcription d'un même phé-omène. Nous mentionnerons en premier lieu que dans les cartes 51, 5, 186 de l'*ALR I* paraît un *ĉ* (mi-occlusive alvéolo-palatale, de nuance lutôt palatale, entre *tç* et *tʃ*) — jamais noté par M. Petrovici — dans ne bonne partie de la Valachie et de la Transylvanie, là où l'*ALR II* v. *ALRM II*, cartes 3, 131, 229) note un *ĉ* ou un *č́*. Il semble que I. Pop, dans l'*ALR I*, ait accordé une plus grande attention aux diffé-entes nuances des consonnes, tandis que M. Petrovici, dans l'*ALR II*, a herché à rendre surtout les nuances des voyelles (v. à ce sujet les nom-reuses notations superposées, lorsqu'il s'agit de noter les voyelles, dans *ALR II*). L'observation concernant la manière différente de transcrire s mêmes phonèmes met en discussion la mesure dans laquelle l'inno-

1. Voir aussi S. Pop — E. Petrovici : MÌNĂ *cu pluralul*, *Dacoromania*, VII, p. 97.

2. Voir aussi *ALRM I* 389 — *ALRM II* 193 d'où il résulte que le point 36 de *ALRM II* est le représentant de toute une aire qui peut être déterminée sur la carte *LRM I* 329.

vation de l'*ALR*, qui consiste à employer deux enquêteurs (v. l'introduction), est indiquée dans tous les cas. Il va sans dire que l'innovation présente des avantages, et, s'il s'agit de n'en citer que deux (on obtient un riche matériel en un temps relativement court, donc un matériel comparable, et les résultats obtenus peuvent être vérifiés), ce serait suffisant pour accorder l'attention voulue à cette méthode. L'absence de concordance mentionnée ci-dessus crée cependant des difficultés lorsqu'on veut faire certaines considérations sur les matériaux de l'*ALR*. Il sera très difficile pour tout chercheur d'opter, dans des cas de ce genre, entre les deux notations et de déterminer laquelle est la plus juste ; nous ne pouvons savoir dans quelle mesure la palatalisation de p + $\underset{\circ}{i}$ est arrivée en Transylvanie au stade de *t'*, comme le note M. Pop, ou au stade *k'*, comme le note M. Petrovici (v. les cartes *ALRM I* 54 et *ALRM II* 115). Les exemples pourraient être multipliés ; le plus souvent, ils ont trait à la façon tout à fait spéciale de noter la palatalisation des labiales. Cette objection de principe peut aussi être faite dans une plus petite mesure (v. ci-dessous) à la méthode employée par le Nouvel Atlas linguistique de la France par régions, parce que là non plus, on n'a pas conservé jusqu'au bout le principe de l'enquêteur unique. Il est difficile de se rendre compte dans quelle mesure concordent les résultats obtenus par deux atlas régionaux de la France qui présentent des matériaux recueillis sur deux territoires voisins (nous nous référons aux notations des aires situées aux extrémités des territoires voisins, où il faut supposer, du moins en théorie, que la réalité phonétique est la même ou du moins très rapprochée). Nous considérons donc qu'il est souhaitable qu'à l'avenir le principe d'un seul enquêteur — en dépit des désavantages qu'il comporte — soit pris en considération chaque fois que cela est possible, car il a prouvé son utilité.

*
* *

Nous n'avons insisté que sur quelques-uns des aspects des nouveaux volumes de l'*ALR*. La parution de ces volumes soulève une fois de plus la nécessité de publier un volume « introductif », où soient données les indications nécessaires concernant les sujets et les conditions de l'enquête.

Marius Sala.

Bucarest.

DIALECTOLOGIE ET TOPONYMIE, DISCIPLINES CONNEXES

(A propos d'un ouvrage et d'un article récents)

Les toponymistes et les dialectologues sont convaincus que leurs disciplines s'apportent une contribution réciproque. Muret [1] indiquait assez l'apport de la dialectologie à la toponymie quand il écrivait : « Un nom de lieu (c'est évident, mais on n'y prend pas garde) est une forme de langue... Il ne saurait donc être étudié autrement qu'un autre mot quelconque, en dehors de la langue dont il fait partie et dont il porte l'empreinte. » Il ne soulignait pas moins l'apport de la toponymie à la dialectologie quand il ajoutait : « les progrès magnifiques de la dialectologie nous ont ouvert les yeux sur ce trésor inexploité d'information linguistique (les noms de lieux) et montré la voie à suivre pour en tirer parti ». Aussi voit-on de plus en plus les grands dictionnaires étymologiques faire une place aux formes toponymiques à côté des formes lexicales. Et si cette place est encore trop restreinte, c'est que la collaboration de la toponymie et de la dialectologie n'a pas donné tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre dans le cadre d'études régionales approfondies et détaillées. C'est en effet dans ce cadre restreint que la connexion étroite des deux disciplines s'avère plus nécessaire, plus instructive sur les points de méthode et plus riche en résultats. J. Haust l'avait déjà souligné dans son étude *Toponymie et Dialecte* [2], et il me paraît utile d'en montrer des applications précises par l'examen détaillé d'un ouvrage et d'un article récents.

1. E. Muret, *Les noms de lieux dans les langues romanes* (1928), p. 5.
2. J. Haust, *BTDial.* XIV, 277-322 ; XVIII, 381-399 ; *Enq. dial. sur la top. wall.*, Introduction (1940-1941).

*
* *

A propos d'un ouvrage :

Recherches sur les éléments prégaulois dans la toponymie de la Lozère [1].

La Lozère a eu la bonne fortune d'avoir, en la personne de M. Flutre, un estivant curieux, actif et, qui plus est, un philologue expérimenté qui a pris pour tâche d'étudier la toponymie de ce département, laquelle n'avait fait l'objet, jusqu'à présent, d'aucune étude d'ensemble digne d'intérêt. Sans pouvoir nous apporter pour la Lozère autant de données que fournirait un dictionnaire topographique (tâche lourde et qui reste à faire dans ce département comme en bien d'autres), l'auteur a fait des dépouillements assez importants pour lui fournir « plusieurs dizaines de milliers de formes », échelonnées du XIIe s. jusqu'à nos jours. Ces formes ont été minutieusement classées selon leur appartenance linguistique, et M. F. peut dire (p. 311) « qu'en gros, sur 3 000 formes distinctes de noms, on en trouve :

1 800, soit 60 % d'origine latine (non encore publiées);
150, soit 5 % d'origine germanique (*RIO* 9, 253-258);
300, soit 10 % d'origine gauloise (*RIO* 8, 273-282 ; 9, 31-43);
30, soit 1 % d'origine prélatine, de substrat méditerranéen (p. 313-319);
500, soit 16 % d'origine prégauloise ».

Ce sont ces dernières, jugées par l'auteur comme les plus intéressantes, qui forment la matière de l'ouvrage, et elles constituent, en effet, une notable contribution à la toponymie française, encore si démunie d'études régionales du même genre [2]. Outre un travail et des résultats importants, ce livre apporte une méthode saine et rigoureuse dont il est bon de déga-

1. Publié par L. F. Flutre, *Annales de l'Université de Lyon* (3e série, Lettres, fasc. 30), édit. « Les Belles Lettres », 1957, XXVI-329 p.

2. On connaît, comme études régionales, celles de Berthoud-Matruchot, Beszard, Soyer, respectivement pour la Côte-d'Or, le Maine, le Loiret, et celle de M. Rostaing pour la Provence, qui, réserves faites sur la méthode en toponymie préromane, apporte une masse importante de matériaux.

ger les grandes lignes pour voir apparaître la dialectologie et la toponymie comme disciplines étroitement connexes.

I. Identification de l'étymon.

L'auteur établit l'étymon de base [1] selon une méthode qui, pour n'être pas neuve dans la recherche des toponymes préromans, passait pour méconnue des toponymistes français. Il prend pour point de départ une base étymologique consistante et réellement attestée, et non pas, comme certains de ses prédécesseurs, une base trilitère reconstruite « par extrapolation dans le domaine préindoeuropéen, à peu près inconnu, des lois propres à l'indoeuropéen et au sémitique » [2]. Cette base est accompagnée de références bibliographiques précises, dont la liste imposante (p. xv-xxvi) montre que rien d'essentiel n'a été omis [3]. Ces sources bibliographiques ne sont pas seulement indiquées, mais, dans chaque article, elles sont longuement citées et commentées [4], et un examen critique, détaillé et pertinent, précise l'origine de l'étymon et son contenu sémantique.

Je n'ai rien à dire sur l'identification même de ces bases préromanes, si ce n'est que les controverses échangées entre les plus éminents spécia-

1. Les étymons sont classés par ordre alphabétique, depuis *alpa/*alba (p. 1) jusqu'à *war-/*wer- (p. 312), soit, d'après la table récapitulative (p. 327-329), un total de 87 bases pré-gauloises. Le livre, aussi commode qu'un dictionnaire, dont il remplit partiellement l'office, peut être aisément consulté à l'aide, soit du titre courant, qui mentionne à chaque page le type étudié, soit de la table récapitulative, soit de l'index des noms, restreint, il est vrai — et on peut le regretter — aux seuls noms lozériens étudiés.

2. P. xii, note 1, à compléter par les critiques sévères de cette méthode, formulées notamment par J. Vendryes (*BSLP* 47, p. 147-150), Pokorny (*V. Rom.* X, p. 222), J. Hubschmid (*Rom. Phil.* V, p. 247-252), Corominas (7e *CILR*, p. 403).

3. Comme cette bibliographie s'arrête à 1954, il y a lieu d'y joindre, parus depuis : P. Lebel, *Principes et Méthodes d'hydronymie française*, Les Belles Lettres, 1956 ; J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, 4 vol., 1954-1957 (abrév. : *DCELC*) ; *Actes et Mémoires du 7e Congrès international de linguistique romane*, 2 vol., 1955 (abrév. : 7e *CILR*), notamment p. 17-38, 39-54, 385-344, 591-595 ; J. Hubschmid, *Sardische Studien*, *Rom. Helv.* 41, et les c. r. de M.-L. Wagner, Z 73 (1957) p. 332-344, et de L. Mourin, *Rev. belge de phil. et d'hist.* 32 (1954) p. 546 ss.

4. C'est là un méritoire travail de compilation et de tri, qui fait le point de chaque question, qui en présente les données essentielles à tous ceux — et ils sont nombreux — qui ne peuvent disposer, ou d'un fichier bibliographique sur le préindoeuropéen, ou des innombrables articles et ouvrages écrits dans des langues très diverses, dont l'accès en est ainsi rendu facile et rapide.

listes en la matière montrent qu'il faudra attendre encore longtemps, avant d'avoir un lexique préroman où les termes soient clairement identifiés et classés dans la couche du substrat à laquelle ils appartiennent. L'auteur donne, à ce propos, une liste significative — mais non exhaustive — [1] de termes attribués, par les uns au gaulois, par d'autres au prégaulois. Il faut reconnaître, dans ce cas, que les données dialectales ne permettent guère de lever ces incertitudes, qui restent de la compétence des linguistes celtisants ou préceltisants. Mais il est des cas où le lexique dialectal peut faciliter le classement de certains toponymes. Ainsi, p. 14, il y a sans doute un tri à faire parmi les toponymes du type *Arzalier*. Si plusieurs peuvent appartenir à *ARGIL- « terrain argileux », d'autres, désignant des ruisseaux, doivent être classés avec *ardjal* « drain » (*ALMC* 894), *arjalyẹ̀iro* « rigole d'irrigation » (*ALMC* 925, cf. *DCELC* s. v. *argallera, algalia*).

P. 180. L'auteur écrit : à cause de la « confusion entre *MAL- et *mas*, on peut hésiter sur le sens des toponymes suivants : *Malgazagne, Malhautard, Malhautier* ». Mais, puisque les deux derniers sont attestés avec *mansus* ou *mas* (*ALMC* 622), il faut y voir, comme en Haute-Loire dans *Massibrand, Mazalibrand, Mazamblard, Mazengaud, Mazonric*, un type toponymique bien connu et formé de MANSUS + *nom germanique*. (Voir Gamillscheg et v. Wartburg, *Orig. des peuples romans*, p. 94 et carte III, et aussi A. Vincent, *Top. de la Fr.* n° 748).

P. 190. Pour les toponymes formés de *Marq-, Marc-*, et situés sur des éminences, il faut retenir le radical *marca* « marque, signe » (*ALMC* 446) qui a son équivalent sémantique dans les toponymes formés de SIGNUM + *suff.* Cf. *Le Mont Signon* (H. L.), *le Signal de...*, etc.

P. 216-223. La présentation des types *RAN-/*RON-/*RUN-/*RANK- (*RAND-) paraît fâcheusement proche de cette méthode, justement délaissée par l'auteur, qui consiste « à construire un phonétisme préindoeuropéen » (p. XII, n. 1). Dans les toponymes graphiés *Ranc* ou *Ronc* en

1. Voir p. 309 et le c. r. déjà cité de M.-L. Wagner sur les *Sardische Studien* de J. Hubschmid. Voir aussi le c. r. du présent ouvrage où P. M. Duval (*REA* 59, p. 339), se référant aux études de M. Flutre (*RIO, l. c.*), observe que « parmi les mots tenus pour gaulois figurent *beber, brogilo-, frisgo-, lausa, nava,* dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils mériteraient, au moins l'astérique, sinon le point d'interrogation ». M. Corominas affirme aussi que NAVA appartient « a una llengua indoeuropea precèltica, d'acord amb l'àrea geogràphica del mot..., enterament estranger o en tot cas raríssim en els territoris de densitat màxima del substrat celtic » (7e *CILR*, p. 403, *DCELC*, p. 502-504).

Lozère et en Haute-Loire, *RONK est à éliminer, et *RANK- suffit, par l'évolution phonétique (voir ci-après, § V), à expliquer le passage de *Ranc* à *Ronc*, et les variantes graphiques qui en résultent. D'autre part, et plus catégoriquement que ne le fait l'auteur, je me refuse à admettre pour les *Ranc* de la Haute-Loire, même s'ils se parent de la graphie *Ram*[1], le recours à une base RHAM que propose J. Vannérus (longuement cité p. 218-219). Le fait que *ranc*, *ronc* est encore si vivace dans ces dialectes (voir *ALF* 1161, *ALFs*, *ALMC* 84) me paraît avoir une valeur probante. En outre, l'auteur a raison de dissocier en dernière analyse *RAND-, qui a le sens de « barrière, haie, rampe d'escalier » (*ALMC* 107, 108, 720, et Nauton, 7e *CLIR*, p. 592), de *ranc* « rocher ». Enfin, il est bon de savoir que *Hérand*, dans cette région, est un anthroponyme, dont le second élément paraît bien être le germ. *-rand* (cf. *Alran*, *Bertran(d)*, *Folcran*, etc. et H. Weber, *Die Personennamen in Rodez in XIVe s.*).

P. 235. Je ne trouve pas, rattaché à *SALA, le nom de *Salhens* (*lac de Salhens*), sur le plateau d'Aubrac. On cite pourtant un type illyrien *SALIA à côté de *SALA (N. Lahovary, *Vox Rom.* 14, p. 127), dont le sens général « lieu humide, marais » paraît convenir à ce toponyme lozérien, comme à *Salinc*, *Salhenc* (Haute-Loire), graphié aussi *Sanhenc* par rapprochement sémantique avec *sanha* « sagne » (*ALMC* 103).

P. 251. Il apparaît que nombre d'appellatifs, rattachés ici à *SUBA, s'expliquent mieux par lat. SŬB + radicaux divers. C'est le cas du verbe *süalsa* « tondre sous le ventre les agneaux ou les brebis laitières » (*ALMC*), très vivant en Lozère et très voisin par le sens et la forme de beaucoup de mots gascons et hispaniques cités ici (voir M.-L. Wagner, *Z* 64, p. 157 (en sicilien), et *DCELC*, s. v. *sobaco*). Quant à *La Subasse* « situé dans un ravin », il faudrait s'assurer de sa forme patoise et songer au mot rouergat *en-soubas* « en contre-bas ».

P. 265-270. Si l'on veut rattacher les mots du type *T(h)or(s)*, de la Lozère et de la Haute-Loire, à *TAURU-, il faudrait : 1° expliquer pourquoi, même dans les textes anciens, la diphtongue *au* se serait monophtonguée en *o*, alors qu'elle est intacte à la tonique dans tous les sub-

1. Il est bien évident qu'un relevé de formes toponymiques doit accueillir les graphies certaines et aussi, car elles sont souvent instructives, les cacographies. Mais il serait indispensable, si un terrier médiéval fournit 15 formes *Ranc* et une forme *Ram*, que cette précision soit clairement indiquée. Ce n'est pas le cas pour le *D. T.* de la Haute-Loire, qui est ici en cause.

stituts de AURA, CLAUDERE, etc. ; 2° il faudrait dire pourquoi on élimine l'hypothèse de A. Grenier pour ces toponymes « fréquents sur les anciennes voies, particulièrement en pays de montagne, où ils peuvent indiquer les lacets que faisait la route sur une pente trop raide » (*Man. d'Arch.*, *t. VI*, p. 258). Quant à *T(h)érond*, *Terundel*, évoqués ici et étudiés dans *RIO* 9, 41-42, il s'agit d'un mot encore usité en Lozère pour désigner « la fontaine » ou son « versoir » ou le « versoir d'un pot » (*ALMC* 799).

On voit, par ces quelques remarques, que les données dialectales peuvent aider parfois à préciser si tel toponyme appartient à la couche romane, ou bien aux couches de substrat ou de superstrat.

II. Extension géographique du toponyme.

Il n'est pas moins nécessaire de rechercher l'aire d'extension d'un toponyme que l'aire d'extension d'un type lexical, si l'on veut que le critère géographique, appuyé par les données de l'archéologie et de l'histoire, permette d'entrevoir à quel peuple a appartenu ce terme toponymique ou lexical. Malheureusement, la documentation ancienne et moderne fait encore plus défaut en toponymie [1] qu'en dialectologie. C'est dire que la recherche des toponymes et de leur extension est fort longue, et si vaste que soit la répartition que l'on parvient à établir, elle demeure et restera longtemps encore imprécise et lacunaire. Il reste, en effet, une documentation considérable à puiser dans des relevés systématiques des lieux-dits (formes modernes, formes patoises et formes anciennes). Tant que ces sources n'auront pas été exploitées, il convient d'être prudent quand il s'agit de délimiter une aire d'extension [2]. Prudent, M. F. l'a été, certes, et il a utilisé au mieux sa riche bibliographie pour donner une réparti-

1. Pour la France, en dehors de quelques études régionales déjà citées, on ne dispose que de 33 *Dict. top. départementaux*, avec formes anciennes (voir la liste dans l'excellent *Dict. top. de la Loire*, par Dufour), et de quelques *Dict. des lieux habités*, sans formes anciennes. L'apport du *Dict. des Postes* ou du *Bottin*, quoique non négligeable, reste bien insuffisant. Quant aux pays étrangers — et l'on sait combien vaste est l'extension des aires préromanes — ils ne sont pas, en général, mieux pourvus.

2. Même pour des types lexicaux, et à plus forte raison pour des types toponymiques, certaines délimitations sont prématurées et erronées. Je crois l'avoir montré pour des mots que l'on considérait comme spécifiquement pyrénéens, et qui, en fait, s'étendent largement dans le Massif Central. (Voir 7e *CILR*, p. 591-608).

tion, provisoire bien sûr, mais déjà fort utile, des types étudiés [1]. Car on sait que bien des formes toponymiques, solidement implantées comme telles, marquent l'extension d'aires anciennes d'où le mot a disparu comme appellatif.

Un cas typique et bien connu est celui de BASILICA, et si l'on veut y rattacher *Balsièges* (et même *Bazalgettes*), comme incline à le faire l'auteur (p. 29), il faudrait montrer que BASILICA a une extension plus méridionale que celle qu'on a délimitée [2]. A défaut, il vaudrait mieux envisager une autre explication (p. 246) [3].

A propos des toponymes issus de *KALM, l'auteur écrit : « le *Dict. top.* de la Haute-Loire n'en signale aucun ». Or, ce type, bien représenté dans l'*ALMC* (C. 106*), ne l'est pas moins sous les formes *La Chalm*, *La Champ* (en patois : *la tsã*), *La Chaud* (en patois : *la tsau̯*) et aussi *Lachamp* (1 ex.), *Lachaud* (3 ex.), et le total de ces noms que fournit le *Dict. top.* n'est guère inférieur à ceux du Cantal. — S'il est vrai (p. 206, note 1) qu'« on ne trouve ni *Narse*, ni *La Narse* dans le *Dict. top.* du Cantal, où pourtant doivent exister des lieux-dits de ce nom... », il faut bien constater, en attendant le dépouillement des lieux-dits, que l'*ALMC* (C. 103, 921) n'a relevé l'appellatif *narse* qu'à l'E. du Cantal et que le reste du département ne paraît connaître que *sagne*.

Il convient d'ajouter qu'un examen des anthroponymes doit aussi entrer en ligne de compte, car ils sont, dans bien des cas, ascendants ou descendants de nombreux toponymes. Par exemple, *Tuzet* (p. 281), écart de Javols, est un nom de personne dans cette région, et sa parenté avec *Touzet* (a. pr. *tozet*) ne doit pas être exclue *a priori*. De même, il faut sans doute voir des noms de personne germaniques dans *Hérand* (déjà

1. Pour délimiter l'extension des toponymes lozériens, M. F. a d'abord recherché ceux du même type dans le Cantal, la Haute-Loire, le Gard, l'Hérault, départements limitrophes ou circonvoisins de la Lozère qui sont pourvus d'un dictionnaire topographique. Pour l'Ardèche, l'auteur n'avait rien de notable à utiliser ; pour l'Aveyron, par contre, le *Dict. des lieux habités*, de J. L. Dardé (Rodez, 1868), complété par les documents anciens publiés dans la collection des *Archives historiques du Rouergue*, aurait fourni bon nombre de toponymes identiques ou comparables à ceux de la Lozère.

2. Sur BASILICA, voir *FEW*, Jud (*RLiR* 10, p. 50), Glättli (*Rom. Helv.* 5, p. 95-115), Vincent (*Top. de la Fr.* n° 863).

3. Pour l'extension de *ARTIKA en Haute-Loire, à *Artiges* cité par l'auteur, il faut joindre *Artias* et *Artites* (+ ITTA, Cne de Retournac), dont la forme s'explique par leur situation au bord mais à l'intérieur de l'amphizone où -C- va jusqu'à l'amuissement complet. (Voir *RLiR* 18, p. 211).

cité § 1) et dans *Rambals*, cité ici (p. 225), mais mieux à sa place dans *RIO* 9 (p. 266). Malheureusement, la documentation anthroponymique régionale est loin d'être suffisante.

III. L'examen topographique.

L'auteur a constaté, comme beaucoup de ses devanciers, que « les thèmes à la base des plus anciens toponymes tournent essentiellement autour des notions de pierre, rocher, montagne (hauteur arrondie ou croupe allongée, crête rocheuse, pic, éperon ou barre, etc. « (p. xii), et il s'est « astreint à noter dans chaque cas — soit d'après des observations personnelles, soit d'après la carte d'État-Major ou des ouvrages de géographie descriptive — l'aspect du relief, la nature du sol, l'hydrologie, etc. » (p. x). On peut juger par là des exigences rigoureuses des études toponymiques et du travail minutieux que l'auteur a dû s'imposer, mais il est évident que ces descriptions topographiques seront utiles à tous ceux qui auront recours à ces toponymes lozériens.

Et pourtant, quelque précise que soit l'investigation, on ne peut pas toujours décider, même sur les lieux et *de visu*, quel est exactement l'aspect ou le détail topographique qui a été déterminant pour la désignation toponymique. En premier lieu, en effet, ces détails, qu'ils concernent la végétation agreste, ou la végétation agraire, variable selon les modes ou les sortes de culture, la main de l'homme les a profondément modifiés par son travail plusieurs fois millénaire. Et si, par là même, la toponymie peut aider à jalonner les étapes de la conquête du sol [1], les mots empruntés au règne végétal ou à la culture ne correspondent plus aujourd'hui avec l'aspect de la végétation qui, à l'époque, les avait motivés. En second lieu, s'il est vrai que les rochers, les monts et les rivières ne changent pas de place ni d'aspect, on ne peut en dire autant de leur dénomination, qui est loin d'avoir la même fixité [2]. Tel village, à flanc

1. On sait que Marc Bloch tenait pour importante la contribution de la toponymie à l'histoire rurale ; voir *Caract. orig. de l'hist. rurale fr.*, t. II (1956), p. 8-14. Cf. aussi M. Roblin, La *genèse du terroir parisien*, dans « La Nature », avril 1957, p. 144-149, montrant la toponymie auxiliaire de la phytogéographie.

2. Mais l'on doit se garder d'admettre comme générale la théorie « selon laquelle tout oronyme peut, suivant les pays et les dialectes, être employé comme hydronyme » (R. Loriot, *RIO* 5, p. 230), et l'on ne voit guère de faits, ni dans les *Alteuropäische Flussnamen* de H. Krahe, ni dans l'ouvrage de P. Lebel sur l'hydronymie française, venir à l'appui de cette théorie. Et, par exemple, « en face des nombreux oronymes qui se rat-

de montagne, peut tirer son nom du sommet qui le domine et le transmettre ensuite au ruisseau qui coule à ses pieds : c'est le cas pour *La Rochette*, ruisseau (Cne de Chaniat, Haute-Loire).

Sur ces points, les données dialectales permettent de discuter certaines conclusions tirées par les toponymistes de l'examen topographique.

P. 6. Pour *Aubrac*, M. F. écarte l'élément *brac* a. prov. < gaul. *BRACU « marais », comme inadmissible pour « une bourgade bâtie à l'altitude de 1 300 m. sur une arête aride ». On peut objecter que *Aubrac* s'applique aux *Monts d'Aubrac* et au *Plateau de l'Aubrac*, où l'on trouve, à cette même altitude, les lacs de Salhens, de Saint-Andiol, de Bord. Et, en Lozère, où les sommets sont nombreux et les lacs rares, n'est-il pas possible d'admettre que ceux-ci ont pu être considérés comme assez caractéristiques pour motiver la dénomination de cette région ?

P. 8. « L'*Andel*, lieu-dit, Cne de Badaroux, terrain schisteux ». On peut se demander, et il faudrait dans ce cas une enquête sur place et la forme patoise, s'il ne s'agit pas du mot *ãdèl* « trépied de cuisine », et connu encore en Lozère sous la forme *pé d ãdèl* « triangle, forme triangulaire » (*ALMC* 782). Il s'agirait alors du gaulois *ANDEROS (v. *FEW* 1,94 ; J. Pokorny, *Old celtic* *anderos, andera, *Journal Celtic, Studies I* (1950)).

J'ajouterai enfin qu'on ne peut définir, aussi exactement que se sont efforcés de le faire l'auteur (p. 272) et aussi A. Soutou (RIO 5,257), les termes *truc, puech, serre, mourre*. On peut le faire, certes, mais dans telle localité, qu'il serait nécessaire de préciser. Mais il serait fallacieux de considérer ces définitions comme rigoureusement valables dans toute l'aire de ces toponymes, ainsi qu'en témoignent les commentaires de la carte 74 de l'*ALMC*.

On voit que des exigences analogues se retrouvent en dialectologie et en toponymie : enquête directe, nature et forme et description de la chose, etc., ce qui montre que la méthode des *Wörter und Sachen* est également valable et applicable dans ces deux disciplines.

IV. CONCORDANCE LEXICALE ET TOPONYMIQUE.

L'étymologie d'un toponyme a bien des chances d'être exacte, si l'aspect topographique, le contenu sémantique et l'extension géogra-

tachent à la base *car-* la rareté du type hydronymique correspondant » est frappante (Dauzat, *RIO* 7, p. 248).

phique concordent avec des termes encore usités comme appellatifs dans les patois, ou attestés comme tels dans les anciens textes. On sait combien J. Hubschmid, fort d'une riche documentation, sait tirer parti de ces critères. M. F. a fait de même en utilisant l'*ALF*, le *FEW*, le *Trésor du félibrige* [1] et de nombreux glossaires. Pourtant, il est relativement rare de trouver l'appellatif cité comme appartenant précisément aux patois de la Lozère. C'est que M. Flutre, à qui l'on doit un excellent glossaire de son patois picard, n'a eu la possibilité ni d'explorer la Lozère en dialectologue, ni de recourir aux ouvrages qui auraient pu le documenter, pour la raison bien simple que ces ouvrages n'ont pas encore paru ou ne font que paraître [2].

C'est pourquoi, pour confirmer et préciser sur ce point les données de ce livre, je crois utile de citer les termes patois que l'*ALMC* montre encore vivants dans les parlers de la Lozère, et qui, d'autre part, sont représentés ici dans les toponymes prégaulois.

*ARGEL-/ *ARGIL-, *BART-/, *BARD- : C. 89 « argile ».
BALMA, *TANA : C 92 « grotte », C. 250 « creux d'un arbre », C. 371 « tanière ».
BLAKKA : C. 248 « taillis » et sens divers.
*BODICA : C 104, 895, 898 « jachère, pâturage ».
*BOL- : C. 109 « borne, limite ».
*KALA, *KARRI, *KLAPP-, *RAN- : C. 84, 85, 86, 87, « pierre, rocher ».
*KALM : C. 108 « plateau et pâturage arides, communal ».
*KARRIKA : C. 282 « chêne ».
*KATANO- : C. 224 « genévrier ».
*KROS : C. 196 « silo de pommes de terre ».
*KUK(K)O : C. 944 « tas de foin ».

1. Le *Trésor* de Mistral, qui est riche de données, ne peut suffire dans des recherches comme celles-ci, qui requièrent une localisation géographique précise des termes lexicaux. (Voir v. Wartburg, *Z* 64, p. 569-572).

2. Des données de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Lozère*, de R. Hallig, on ne connaît guère que ce qui a paru dans le *FEW* depuis 1936 ; les thèses de M. C. Camproux, qui ont la Lozère pour domaine, ne sont pas encore publiées ; l'*Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, dont j'ai la charge, est en cours de publication (voir mon article, à ce propos, *RLiR* 20, p. 40-65). J'utiliserai ici, avec références aux cartes : le vol. I, *La nature* (C. 1 à 620) déjà paru ; la moitié du vol. II, *Le paysan* (partie rédigée, C. 621-1000) ; les autres données seront indiquées sous la simple référence *ALMC*, sans autre précision.

*KRUK(K)O, *TSUKKO « le sommet du crâne » (peu connu de FEW, 2, 1366).
*GABA, *GABARO : C. 81, 82 « ravin, précipice ».
*GREDO- : C. 91 « gravier ».
*MAL- : C. 86, 924 « tas, monceau ».
*MATTA : C. 248 « touffe de rejetons », C. 917 « touffe d'herbes », C. 462 « botte de foin ». Voir J. Hubschmid, *Sard. Stud.*, *Rom. Helv.* 41 p. 33-35 et M. L. Wagner, *Z* 73, p. 337 ; P. Nauton, 7e *CILR*, p. 594.
*MURRO-, *MUTUR(R) : C. 74 « monticule ».
*TAURU, *TRUKK-, *TSUKKO- : C. 71, 72, 74, 110 « mont, monticule, tertre ».
*NAR-, *SANHA : C. 103 « marécage ».
*TALA : C. 890 « le chaintre ».

Cette liste, encore que provisoire, montre que, sur 20 cartes relatives au relief (sans compter les autres), on voit apparaître au moins 23 types différents de mots prégaulois, qui sont communs à des toponymes et à des appellatifs. C'est assez dire la nécessité d'insérer, dans les questionnaires des atlas régionaux et dans les glossaires qui restent à faire, des questions précises et détaillées sur les notions de ce genre.

Outre cette liste d'étymons, qui renforce les arguments de l'auteur, on peut ajouter quelques précisions de détail.

P. 11. « Dans le Massif Central, ce n'est qu'en Velay qu'on trouve le nom *aridjyé* pour désigner « le sorbier ». En réalité, l'*ALMC* (C. 270) et l'*ALLy* (C. 450) montrent que le type *alizier* désigne non pas « le sorbier » mais bien « l'alisier », et cela en Brivadois, Velay, Vivarais, Forez et Lyonnais.

P. 56. A propos de *Sallebouc* (ou *Saltebouc*), on sait par l'*ALF* 1198, et l'*ALMC* 342 le confirme, que *saltebouc* désigne « la sauterelle ».

P. 61. L'appellatif *douze* « source » apparaît (*ALMC* 799) dans l'aire rouergate voisine de la Lozère ; en outre, les mots du type *caussido* (p. 62) sont donnés dans *ALMC* 154.

P. 131. Il faut signaler que *gabros* désigne aussi « le jars » (*ALMC* 605), qui paraît mieux convenir que « chevreau » pour désigner des cours d'eau, naturellement fréquentés par les oies sauvages. (Cf. J-U. Hubschmied, *RIO*, 7, 171-188).

P. 140. Le « *ruisseau de la Boutaresse* » s'expliquerait beaucoup mieux

par BUTTIS (Die Herkunft ist noch unsicher, *FEW* 1, 663). L'*ALMC* le fournit dans le sens « mare, serve, réservoir du moulin », plus rarement « tonneau », mais plus largement dans le sens de « outre » que ne l'indique J. Hubschmid (*Schläuche und Fässer*, p. 40 ; voir aussi Scheuermeier, *Vox Rom.* 16, 168-169).

P. 145, n. 1. Le prov. mod. *agavoun* « *ononis repens* » existe en Lozère (*ALMC* 142).

P. 200. L'explication *Muret* < MURĬTTUM est écartée pour des raisons valables, auxquelles on peut ajouter celle-ci : *mur* apparaît en Lozère comme assez récent et emprunté, en regard de PAR(I)ES (*ALF* 890, *ALMC* 655) encore très vivant.

P. 243. Certains noms du type *Suchère, Sechère* peuvent bien n'être que la forme féminine substantivée de l'adjectif, que *ALMC* 919 fournit pour *pra suteyé, pra seteyé* « pré sec ».

P. 255. Aux appellatifs < *TALA, il convient d'ajouter « le chaintre », car les formes *taubero, taubeno* (*ALMC* 890) couvrent toute la Lozère et la dépassent largement, ce qui complète les données de J. Hubschmid, *Praeromanica*, p. 69-71 ; voir aussi le substantiel compte rendu de cet ouvrage, par R. Loriot, *RIO* 5, p. 216-240.

P. 273. A noter que l'aire *sa(p)* « sapin » touche à la Lozère, où pourtant *sapi* (m.), *sapino* (f.) dominent. L'*ALMC* 260 le montre, et atteste aussi *abet* < ABIES en un point au N. E. de l'Aveyron.

Pour n'être ici que provisoire et très incomplet, ce dénombrement de mots préromans, attestés à la fois dans les dialectes et les toponymes du Massif Central, me paraît assez important, pour motiver quelques observations.

1° Non moins prudent que M. F. (p. IX) quand il s'agit de dire à quelle date et par quelle couche de peuplement ces mots ont été introduits en Lozère, je crois qu'on peut dire, de façon plus formelle, que bon nombre de ces termes, et pas seulement *BLAKKA, représentent « un reste des idiomes qui ont été parlés dans le pays avant l'arrivée des Gaulois » (p. 43). S'ils se sont conservés comme appellatifs, c'est surtout, on le voit, pour des notions concernant le relief ou la flore, propres à une civilisation primitive, tout comme les mots gaulois, qui ont survécu surtout « dans le domaine du bétail et des travaux champêtres » (v. Wartburg, *Evol. et struct. de la l. fse*, p. 18-20). Mais s'ils se sont conservés là mieux que dans certaines régions voisines où les voies de circulation ont

apporté des substituts divers, c'est que le relief montagneux du Massif Central l'a tenu à l'écart des courants qui ont déferlé, tout au long des siècles, dans la plaine languedocienne, les vallées du Rhône, de la Garonne et de la Loire. M. von Wartburg, avec autorité en la matière, montre de même, d'une part, qu'une douzaine de mots gaulois s'étendent de façon caractéristique « le long des Alpes jusqu'en Provence, ou bien le long du Jura jusqu'en Franche-Comté et dans les Vosges » (7e *CILR*, p. 31) et, d'autre part, que « la bande septentrionale de l'occitan, protégée par les hautes montagnes, a pu conserver un nombre un peu plus élevé de mots gaulois » (*ibid.*, p. 34). J'ai montré moi-même (7e *CILR*, p. 593-608), à l'aide de 75 types lexicaux choisis parmi les moins connus, que le Massif Central est une aire conservatrice de mots appartenant à toutes les couches linguistiques : substrat préroman, fonds latin et superstrats divers, et que, notamment « lorsqu'il s'agit d'*Alpenwörter* ou de *Pyrenäenwörter* préromans (étudiés par J. Hubschmid), les îlots du Massif Central restent les témoins d'aires beaucoup plus vastes, aujourd'hui submergées » (*ibid.*, p. 608). De ces aires, il n'émerge plus guère, en certaines régions, que des toponymes préromans qui, parce que bien enracinés et fossilisés comme noms de lieux, demeurent les témoins authentiques des langues proto- ou préhistoriques de nos lointains ancêtres. C'est dire que de telles recherches méritent de susciter, dans d'autres régions, les efforts laborieux mais productifs que se sont imposés M. Flutre pour la Lozère et M. Rostaing pour la Provence.

2° S'il est vrai que le toponymiste doit faire des recherches minutieuses dans l'inventaire lexical, il est évident que le lexicologue, lui aussi, a tout à gagner à examiner de près les données toponymiques. D'un examen sommaire que j'ai fait sur les bases *RAP(P)- et *TRUKK- se dégage le problème suivant : n'est-il pas étrange que ces deux bases, très prolifiques dans la toponymie du Massif Central, aient fourni si peu de formes lexicales connues ou reconnues comme leur étant apparentées ? Voici donc quelques constatations que j'ai faites et qui ne sauraient être considérées comme complètes ni définitives.

a) Après avoir admis, à la suite de J. Hubschmid, que la base *RAP(P)- survit dans *rabouillère* « terrier, creux, cavité » et dans d'autres termes de même champ sémantique, M. F. écrit que « ces mots, bien localisés dans les parlers du N. du Massif Central, n'ont pas pénétré en Lozère ». Or, je constate que *lu rabas* « le blaireau » (Lozère, Aveyron, Gard, Hérault, voir *ALF* 134, *ALMC* 368) forme une aire, aujourd'hui coupée

par TAXO, qui rejoint cat. et arag. *rabosa*, esp. *raposa* « le renard », dont l'étymologie n'est pas moins obscure que celle de *rabas*. Depuis Diez jusqu'à Corominas (*DCELC*, s. v. *raposa*, p. 1004 a), on a accepté pour étymon RAPUM, sans pouvoir expliquer par lui, ni le *-p-* de *raposa* en cast., ni la présence de *rabosa* en cat. où RAPUM n'est pas attesté. D'autre part, cet étymon ne saurait convenir non plus pour *rabas*, puisque M. Corominas écrit : « en definitiva, *raba* « cola = queue » es un tipo léxico estrictamente hispano-portugués » (*o. c.*, p. 960, ligne 50). Ne faudrait-il donc pas renoncer à cette étymologie, vraiment « tirée par la queue », et admettre que « le blaireau » (en Languedoc et en Provence), et « le renard » dans la péninsule ibérique, n'ont pas été dénommés en raison de leur « appendice caudal » (latin RAPUM), mais peut-être [1] en raison de leur habitat « la tanière », ou peut-être en raison de leur « fourrure », car ce sens engloberait aussi les termes *rabas*, *rava* « mouton à laine pendante, bisquain, housse, putois » donnés par certains dictionnaires, sans localisation précise. Ces formes demandent un examen détaillé pour trouver leur désignation première.

b) De même, M. F. n'a cité aucun appellatif à rattacher à la base *TRUKK-, sauf *truc de Grèzes*, *truc de Randon*, etc., et l'*ALMC*, en dehors de relevés analogues (C. 71), n'apporte que peu de chose (*lu truteal* « promontoire, pré sec », à Saint-Flour-de-Mercoire). Par contre, le verbe *truka*, qui se dit « d'un bovin qui donne des coups de cornes », est bien vivant en languedocien et en catalan (*ALF* 1834, *ALMC* 424, Griera : *ALC* et *Tresor*). Or la concordance entre l'aire de ce verbe et l'aire de densité maxima de ces oronymes est vraiment trop frappante pour n'être que fortuite, car il y a, entre *truc* « montagne » et *truka* « frapper avec les cornes », le même parallélisme qu'entre grec κέρας, latin *cornu* « montagne » et « corne ». Tout se passe comme si *_truk_ « corne » avait été évincé en prov. et en cat. par le gaulois *BANNON (*FEW* I,

1. P. 225. Il faut peut-être dissocier *Rabasse* et *Rabaste* en raison de l'écart sémantique et de la structure phonétique. De plus, aux formes de la Haute-Loire, rattachées à *RAP(P)-, il faut joindre *Les Deux-Rabes* (Cne de Freycenet-Lacuche). Le détail topographique le plus caractéristique, dans un rayon de 500 m. autour de ce hameau, ce sont des rochers qui recouvrent des tanières, et qui ont servi aussi à dénommer la ferme des *Deux-Roches* qui est la plus proche. En fait, il y a trois rochers, mais ils sont placés de telle sorte, de part et d'autre du chemin vicinal que, des deux localités desservies par ce dernier : les *Deux-Rabes* et *Freycenet-Lacuche*, on voit seulement le profil de *deux* rochers. Exemple typique des difficultés de l'analyse topographique.

p. 239), pour ne survivre que dans le verbe et dans l'oronyme. Et il est d'autant plus légitime de rattacher au prégaul. *TRUKK- le lang. *truca* et le cat. *trucar* qu'on ne s'accorde pas à leur donner une étymologie satisfaisante. Je ne la trouve pas dans *REW*; Rohlfs (*Le gascon*, p. 62) n'indique aucun étymon, Ronjat § 26, y verrait le germ. **þrukkjan* (vaa. *drucchen*), mais M. Corominas est d'un autre avis : « lo probable es que sea palabra onomatopéica, aunque otros la creen de origen germánico » (*DCELC*, s. v. *trocar*, p. 587 b).

Pour traiter à fond ces deux problèmes étymologiques, il manque des données, que le *FEW* apportera sans doute. Mais, si j'ai voulu les évoquer ici, c'est seulement pour montrer que les données toponymiques peuvent apporter un appui notable aux critères phonétiques, sémantiques et géographiques, qui sont de rigueur dans l'une et l'autre discipline, si l'on veut qu'elles soient vraiment complémentaires.

V. Le traitement phonétique.

Il ne suffit pas de rapprocher les types toponymiques de formes apparentées à d'autres toponymes ou à des types lexicaux anciens ou modernes, car on n'aboutit ainsi qu'à un amas de formes quasi homonymes. Il reste encore à les trier en les passant au crible des critères phonétiques. M. F. n'a pas négligé de le faire, en utilisant la *Gram. ist.* de Ronjat. Il reste cependant qu'on peut formuler quelques réserves sur des points de détail.

P. 25. Sans accepter l'étymologie de Dauzat, qui manque d'argumentation, il me paraît impossible d'expliquer le *-d-* de *Badaroux*, *Bédoués*, *Bédoule*, *Badieux* par *BEDO- qui, en Lozère, donne constamment *beza*, *bezau*, *bezal* « bief du moulin » (*ALMC*, voir aussi *FEW* I, p. 312; J. Hubschmid, *Rom. Phil.* V, p. 250). L'étymon est à trouver, mais il faut citer, pour les écarter au besoin : *Bados*, *Badoz* (nom de personne) et *bedos* « tique du mouton » (*ALMC* 354).

P. 52. L'auteur écrit : «... pour le *Suc de Bernet* (Cantal), lequel est bien appelé *Bernac* dans un document de 1473, ce qui n'a rien de surprenant, étant donné le passage de *-ac* à *-et* dans une partie de l'Auvergne (Dauzat, *T. F.*, p. 244) ». Dans cette région, *-ac* n'a pu aboutir à *-et*, car, si cette finale est bien attestée en Auvergne, c'est seulement au Nord et à l'Est, où elle s'explique, à mon sens, comme les formes en *-iec* < IACU dans l'amphizone Velay-Forez, traitement inadmissible pour le

Cantal. J'ai étudié ce traitement dans les *Mél. Dauzat*, p. 235-243 ; voir aussi Skok, *Beih.* 2 de la *Z*, p. 17-24 ; P. F. Fournier et P. Gardette, *Onomastica* 1, p. 252-268 ; M. Baudot *RIO* 5, p. 161-172 ; Haudricourt et Juilland, *Ess. hist. struct. du phon. fr.* p. 92, et carte 15.

P. 65-71. La discrimination entre les toponymes issus de *KALM et ceux issus de CAMPUM apparaît parfois laborieuse. Elle eût été plus simple, si l'on avait utilisé systématiquement les critères suivants : 1° *KALM est toujours féminin et CAMPUM est masculin, ce qui tranche la question quand les formes toponymiques sont pourvues d'un article ou d'un adjectif ; 2° en Lozère, CAMPUM aboutit à *tɛõ*, *kõ*, par une évolution phonétique bien connue : *an* > *on* en position tonique (voir Grammont, *Traité*, p. 218, 222). Au contraire, *KALM est toujours *kă-tɛã-tsã*, ce qui donne à penser que l'amuissement de *l* implosif est postérieur à ce type de vélarisation. C'est ce même traitement phonétique qui explique *Ranc* et *Ronc* < *RANK (voir ci-dessus, § I).

P. 182, n. 1. « On sait que, dans les dialectes occitans non gascons, donc dans le languedocien de la Lozère, *l* devenu final est souvent mouillé, quand il provient de *l* double latin ». — Il n'en est rien en Lozère : -ELLU, et -ALLU > *-ar*, *-ér* au N.-W., *-al*, *-él* ailleurs, (voir *ALMC*, C. 407 « veau », C. 489 « agneau », C. 469 « cheval »). Pour ces toponymes, il semble qu'il vaut mieux recourir au lat. MALLEUS qui, comme d'autres mots signifiant « marteau, masse », a pu désigner des rochers et des montagnes. (V. Hubschmid, *Sard. Studien*, p. 54 et n. 4).

P. 297-299. L'*ALMC* 903 donne, en plusieurs localités, la dénomination « varenne, terre de varenne » pour désigner « une terre sablonneuse, un sol siliceux ». Quant à *Veyrines*, écart d'Allenc, s'il est légitime de le rapprocher des *Veyrines* de la Haute-Loire, il faut observer que 2 seulement de ces 8 toponymes (Saint-Préjet et Vieille-Brioude) peuvent lui être comparés. Les autres, pour la plupart, sont à grouper avec les 10 *Védrine(s)* de la Haute-Loire et à classer sous un étymon du type VETERINA (forme attestée) ou tout autre, plus satisfaisant en tout cas que VITRINA proposé par Vincent (*Top. fse* n° 298 d). Les 10 *Védrine(s)*, en effet, sont dans l'aire METĔRE > *médre* « moissonner », et les 6 *Veyrines* sont dans l'aire METĔRE > *méįre*. Ici, le critère de la géographie linguistique me paraît aussi clair que celui que j'ai appliqué pour démontrer que FABRICA devenait *Faurie* dans l'amphizone, *Farges* en deçà.

Ces remarques montrent que les meilleurs toponymistes sont dans l'embarras dans des régions où la géographie phonétique est complexe et

où leur manquent des atlas régionaux ou des études de phonétique régio-
nale apportant des données précises.

VI. Les formes écrites et la prononciation patoise.

On a vu plus haut comment M. Flutre avait recueilli, en nombre
mposant, les formes écrites des toponymes lozériens. Il ne pouvait faire
mieux sur ce point, mais il ne fait pas de doute qu'un dictionnaire topo-
graphique des lieux habités, et aussi des lieux-dits trop longtemps délais-
és, apporterait des formes plus nombreuses et une explication plus facile
et plus sûre à beaucoup de ces toponymes prégaulois. Car l'auteur a beau
mettre en jeu sa longue expérience de philologue, l'effort reste parfois
vain, et il n'en ressort trop souvent — l'auteur le constate lui-même —
que des probabilités plus nombreuses, mais tout autant incertaines.

La raison en est, dit-il (p. 305) « que la matière traitée était non seu-
ement obscure et embrouillée, mais souvent imprécise dans ses données,
ltérée dans ses formes, insuffisamment attestée dans son passé, énigma-
ique dans ses significations, défigurée par l'ignorance ou la fantaisie de
nombreuses générations de scribes et de *sujets parlants* ». Je souligne à
lessein le dernier terme de cette énumération, car, placé ici sur le même
plan que les autres, il risque d'induire gravement en erreur. On ne sau-
ait, en effet, parler de « fantaisie des sujets parlants » quand on cons-
ate, comme nous l'avons fait, la fidélité avec laquelle, à travers de
: nombreuses générations », les patois nous ont transmis ces termes de
vocabulaire qui remontent à l'ère prégauloise. On ne saurait non plus
parler de « fantaisie », quand on constate aussi que les patoisants n'altèrent
n rien et présentent, avec une régularité phonétique remarquable, des
éries de toponymes isomorphes par leur radical ou leur suffixe. Et
puisque, pour les toponymes en *-jol*, *-joul*, *-euge* (qui avaient induit en
rreur Skok et Dauzat), M. Flutre veut bien admettre avec moi que « la
orme patoise est un témoignage sûr du traitement phonétique » (p. 77,
. 2), c'est que l'auteur veut parler de faits d'un autre ordre. Je pense
u'il s'agit de faits d'ordre sémantique concernant la dénomination du
oponyme, auquel cas, il est bien évident que les noms de lieux sont
oumis, comme les autres noms, à ces facteurs qui échappent à la stricte
ogique : l'arbitraire du nom, l'imprécision du sens, la subjectivité de la
aleur affective, etc. (Cf. Ullmann, *Précis de sémantique*, p. 101 sqq.).

Mais il n'y a là rien de commun avec ces altérations, cacographies et

fausses latinisations, dues à l'ignorance ou à la fantaisie des scribes et qui mettent sous les yeux du philologue un texte profondément altéré, voire défiguré. Dans ce genre de critique textuelle, ce qui manque au philologue c'est l'original, lequel n'a pas été écrit, mais oralement transmis sous la forme patoise du toponyme. On la trouve trop rarement citée dans les études toponymiques, et pourtant, quand le spécialiste procède, sur les lieux mêmes, à un examen topographique, rien n'est plus facile que de demander à un indigène comment il appelle en patois ce village, ce ruisseau ou cette montagne. On devrait adopter pour règle d'or cette phrase de Muret : « La forme patoise est souvent la clef, elle est toujours la pierre de touche de l'étymologie ». Au reste, je me suis assez expliqué ailleurs [1] avec exemples à l'appui, pour qu'il me suffise de citer ici quelques cas où la forme patoise dispenserait de longues discussions et trancherait clairement la question.

Pour *Aures*, Cne de Gatuzières, l'auteur écarte (p. 20), non sans raisons, le prégaulois *AUR-, mais il dit plus loin (p. 21) que ce radical « est le seul qu'on puisse justifier en face de AURA latin ». Je crois que pour *Aures*, il ne faut pas omettre ARBOR, qui précisément aboutit à *au̯re* (*ALMC* 112, plus précis que *ALF* 51, 52) dans une aire très vaste qui touche à Gatuzières. Dans ce cas, la forme patoise : *au̯ros* = « vents », *au̯res* = « arbres » apporterait une solution sûre [2]. Elle permettrait aussi, probablement, de classer *Roubes* et *Roubeirolles* (p. 228) sous ROBUR « chêne » qui couvre toute la Lozère (*ALMC*, C. 262).

P. 178. *Le Malzieu* se dit, en patois : *lu mar̂aji̯u* à Saugues et dans cette localité (avec un *r̂* pharyngal) ; ailleurs, selon les localités : *lu maja-ji̯u* (le premier *j* est une fricative vélaire) ou *lu magaji̯u*. Partout, en tout cas, on note la persistance du substitut normal de -L- intervoca-

1. *RLiR* 18, p. 249-251. Pour les formes patoises des toponymes en *-jol*, *-euge*, on voudra bien se reporter à ma note de la p. 250, plutôt qu'à celle de l'auteur (p. 77, n. 2), car plusieurs y sont fautives.

On ne trouvera dans l'*ALMC*, que quelques oronymes (C. 71) et quelques hydronymes (C. 94) de la Lozère. Il est bien évident que cet ouvrage a pour objet le matériel lexical et non la forme patoise des toponymes ; ce serait là une tout autre entreprise, non moins nécessaire d'ailleurs et non moins urgente.

2. Cette forme du mot « arbre » est aussi à envisager (elle ne l'a pas été par Dauzat, *Noms de fam. de Fr.*), pour expliquer le nom de personne *Delaure*, équivalent de *Delabre* (Haute-Loire), *Delalbre*, *Delarbre*. Pour *Delaure*, nom de famille rouergat, que Mistral (*TDF*) rattache à *auro* « vent », la géographie linguistique — qui n'est pas sans importance en anthroponymie — exige de le rattacher à *au̯re* « arbre ».

ique, qui doit, de ce fait, entrer en ligne de compte dans l'étymon proposé. Dans le périmètre où une localité importante a une forme patoise, es données sont par ailleurs utiles à confronter. Voir, par exemple, les formes *Le Puy(-en-Velay)* dans *ALMC* 73.

P. 293, 294. La forme patoise interdit de ranger *Crouziols* et *Ventajols* (Haute-Loire) parmi les toponymes en -OIALUM. Je l'ai indiqué dans la note déjà citée (*RLiR* 18, p. 250), que l'auteur a utilisée, sauf sur ce point.

P. 264. Si *Tarbes* (ch.-l. des Hautes-Pyr.) a pu influencer la graphie officielle, il n'en est sûrement rien pour la forme patoise de ce hameau d'Antrenas.

Si l'on veut bien ajouter à ces remarques, celles qui ont été données ci et là dans les pages qui précèdent, cela suffit à montrer combien il serait utile de faire figurer les noms patois dans les dictionnaires topographiques et les relevés de lieux-dits. Bien placés pour ce travail seraient les chercheurs et érudits locaux, et ils apporteraient ainsi à la toponymie une contribution plus riche et plus instructive que les étymologies fantaisistes de leurs devanciers (voir p. VI).

On ne saurait mieux conclure que ne le fait l'auteur (p. 312) : « De tout cela résulte que le maquis de formes et de noms que présentait la toponymie de la Lozère, apparaît dans une certaine mesure comme débroussaillé. Des voies de pénétration ont été tracées, des jalons et des points de repère établis de place en place. Un travail de reconnaissance a été fait, qui, je l'espère, n'a pas été inutile et sera poursuivi. Je ne pouvais être qu'un pionnier... » Ajoutons qu'être un pionnier d'un tel courage et faire si belle tâche n'est pas un mince mérite. Et on ne peut que souhaiter, avec l'auteur, que d'autres chercheurs, trouvant aide et encouragement dans le riche apport de cet ouvrage, appliquent en d'autres régions la même prudente et rigoureuse méthode.

Elle nécessite, on l'a vu, une collaboration étroite entre la toponymie et la dialectologie et elle montre leur apport mutuel dans l'étude linguistique d'une région. Il en est de même pour l'étude d'un fait linguistique de large extension que nous allons examiner.

*
* *

A propos d'un article : Faurie *vient-il de* FABRICA ?

Sous ce titre, dans le dernier article paru de son vivant dans la *RIO* (7, p. 161-166), le regretté A. Dauzat ouvrait la discussion sur le problème que j'avais posé ici même : « FABRICA et -ĭCA en gallo-roman, d'après les toponymes *Faurie, Haurie, Fabrie, Favrie* » (*RLiR* 18, p. 201-251). Pour traiter ce problème dialectologique et toponymique, j'avais, selon la méthode qui vient d'être appliquée au domaine lozérien, examiné chacun de ces toponymes région par région, en utilisant méthodiquement : les formes anciennes, la forme patoise, les témoignages lexicaux, la phonétique dialectale, la géographie linguistique. Or, A. D. n'a accepté mes conclusions que pour une région très limitée, le nord-est provençal. « Si M. Nauton s'était borné à cette petite région, il aurait fait un travail solide qui donnait peu de prise à la critique. Mais, à partir de là, pris dans l'engrenage, il a fait fausse route ; tous les arguments qui appuyaient sa thèse allaient, dans d'autres régions, se retourner contre lui ». A ces déclarations catégoriques et en termes incisifs, je ne répondrai pas sur le même ton, la disparition soudaine d'A. D. rendant déplacée toute polémique. Mais les objections restent posées, et en raison de la notoriété d'A. Dauzat en matière de toponymie et de dialectologie française, en raison de l'importance du problème de-ĭCA en gallo-roman et de la méthode employée pour la résoudre, cette question mérite un examen plus détaillé sur les points contestés.

Par le titre même de son article, on constate que A. D. a limité son examen à la première partie de mon exposé (p. 201-231). Rien de plus naturel qu'il ait passé sous silence, pour les lecteurs de la *RIO*, le problème de phonétique générale et de géographie phonétique qui se pose pour -ĭCA en gallo-roman, mais rien de plus regrettable aussi, car la seconde partie de mon exposé (p. 231-251) ne peut être dissociée de la première, étant donné qu'elle montre que FABRICA > *Faurie, Fabrie,* etc., n'évolue pas autrement que d'autres appellatifs et toponymes en -ĭCA. Restreindre le problème à la seule analyse toponymique « *Faurie* vient-il de FABRICA ? », c'est priver la démonstration des preuves qui se dégagent de la synthèse dialectologique, à savoir : ces toponymes viennent bien de

FABRICA, puisqu'ils concordent avec le traitement de-ĭCA et non avec une formation *Faure + ie*.

D'autre part, les objections d'A. D. font apparaître une double contradiction. La première, qui est d'ordre méthodique, c'est d'accepter ma thèse pour un secteur au Nord-Est du provençal et de la récuser pour les autres régions, étant donné que j'emploie partout la même méthode et que j'invoque les mêmes critères. La seconde, qui est d'ordre géographique, c'est de poser que *Faurie* vient de FABRICA au Nord-Est, de *Faure + ie* au Nord-Ouest du provençal, alors que la continuité de l'aire *Faurie* apparaît avec évidence (carte 1) sur toute la frange septentrionale du provençal, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan.

Mon argumentation consistera à opposer aux objections qui me sont faites : les preuves phonétiques pour trois régions (I, II, III), la réfutation de l'explication par *Faure + ie* (IV), le témoignage de la géographie linguistique (V).

I. **Faurie** *au Nord-Est de la Haute-Loire*. A. D. écrivait : « Laissant de côté, pour l'instant, la Haute-Loire, j'estime que dans cette région (rhodanienne et sud-dauphinoise) l'évolution *fabrica* > *fauria* s'appuie sur un ensemble d'arguments dont quelques-uns me paraissent péremptoires » (p. 162, 1[er] §). A mon tour, laissant de côté la région où mon opinion n'est pas contestée, je restreindrai l'examen au Nord-Est de la Haute-Loire. A vrai dire, c'est la région où j'ai pu étudier le problème le plus près et où les 11 *Fauries*, localisés exclusivement dans l'amphizone entre provençal et franco-provençal dont les faits me sont familiers, m'ont fourni une base sûre pour l'explication que je propose. A. D., qu accepte mon explication pour le reste de l'amphizone, la rejette pour la Haute-Loire, parce que « ... la phonétique lève ici son veto, mais non la géographie linguistique, car « forge » s'y dit *fạrdzo* comme dans le Puy-de-Dôme, et quelques *Farges* toponymes apparaissent entre les *Fauries* ».

Ces « quelques *Farges* » se réduisent exactement à deux toponymes sur quatorze : celui de Chomelix et celui de Saint-Georges-l'Agricol, tous deux sur la frange externe de l'amphizone, qui, comme toute zone marginale, est sujette à de pareils flottements. Quant au fait que « forge » se dit *fạrdzo*, et cela dans l'amphizone de la Haute-Loire et de l'Ardèche (*ALMC*, Quest. 296,9) où le toponyme est uniquement *Faurie*, cela n'est pas plus étrange que dans l'Aveyron, où « forge » se dit *fạrgo* (voir

ma note 2, p. 216, et Vayssier, *Dict.*), nulle part *fabrego,* descendant indiscutable de FABRICA et attesté sous cette forme par 28 toponymes. Il est clair (je l'ai dit, p. 248 et notes 1-3) que *Faurie* dans l'amphizone et *Fabrègue* dans le Midi sont deux formes de FABRICA fossilisées comme toponymes et disparues comme appellatif.

Je maintiens donc, pour le Nord-Est de la Haute-Loire : 1° que *Faurie* ne peut être une formation *nom de personne + ie,* qui est totalement inconnue dans cette région ; 2° que *Faurie* ne peut venir que de FABRICA, car les autres critères, que A. D. juge « péremptoires » y sont tout autant valables que dans le reste de l'amphizone dont cette région fait partie intégrante, comme le prouvent par centaines les cartes de *l'ALMC.*

II. **Faurie** *dans le Puy-de-Dôme et la Dordogne.* Le jugement de Dauzat est catégorique : « Pour nous en tenir au Puy-de-Dôme, d'abord une évolution *fabrica > fauria* est impossible. Le *c* intervocalique latin devant *a* ne s'amuit jamais... : *persica* a abouti à *persija > parcœdzo,* tout comme *spica* à *espija, plicat* à *pleja,* etc. Il en va de même pour tout le Limousin et la Dordogne » (p. 164).

Je constate simplement que les faits contredisent cette assertion aussi bien pour le Puy-de-Dôme que pour la Dordogne.

A) *Puy-de-Dôme.* Je précise d'abord que les *Fauries* se localisent uniquement dans un secteur restreint au Sud-Est du Puy-de-Dôme (Carte II), mal connu de Dauzat, qui écrivait : « Je compte fouiller ce petit secteur, pour lequel ma documentation est encore insuffisante » (*RLiR* 19, p. 180). Or, dans cette petite région, l'amuissement de -c- intervocalique devant A est bien attesté.

Il est constant sur toute une zone englobant Saint-Anthème, Viverols, Saillant, la vallée de l'Ance et Sauvessanges, dans SECARE, NECARE, PLICARE, NUCARIU, etc., qui aboutissent à *eiyè, pliè, priè, nuvyèį* à Sauvessanges (d'après mes propres relevés). Cette zone serait plus restreinte, d'après Mgr Gardette [1] pour SPICA, ORTICA, *BUCATA « lessive », et j'ai constaté moi-même qu'elle n'englobait pas Sauvessanges. Mais, par contre, pour certains mots, comme RICA « raie de labour », elle est beaucoup plus étendue que dans SECARE, puisqu'elle monte jusqu'à Valcivières (*ALLy*

1. Voir Gardette, *Géogr. ph. du Forez,* p. 32-34 et cartes ; *ALLy* 14, 15, 55, 145, etc. ; Chataing, *Voc. de la vallée de l'Ance.*

145), et elle s'étend encore davantage à l'Ouest pour PERSĬCA > *pạrɛo* et *CAMBĪCA > *tsąmya* [1].

Dans tous les cas, cette aire au S-E. du Puy-de-Dôme fait le lien, sans discontinuité, avec l'amphizone de la Haute-Loire, et FABRICA aboutissant à *Faurie* dans ces deux aires par amuissement de -C- est le témoignage du même traitement phonétique. C'est bien là un de ces traits « caractéristiques qui mettront en lumière la perméabilité de la frontière franco-prov. entre Auvergne et Forez » (Gardette, *RLiR* 21, p. 229). Mais, pour cela, le témoignage des toponymes *Faurie* < FABRICA et des formations en -ANICA, telles *Celsinaniae*, *Celsinanias* (que j'ai citées pour Sauxillanges) montrera qu'il ne faut pas expliquer ces séries entières de formes dialectales, par des emprunts ou des mots voyageurs venus du Forez. Car les toponymes, eux, ne voyagent pas et ne s'empruntent pas, et puisqu'on trouve -ANICA > *-ania* au XI[e] s. dans le Puy-de-Dôme et *Fauria* en 1080 en Haute-Loire, il s'agit probablement d'une aire ancienne que la toponymie, avec d'autres témoignages, permettra de jalonner et de dater.

Quant au fait que, dans ce secteur du Puy-de-Dôme, les *Fauries* se mêlent aux *Farges*, la raison en est que les limites lexicales, on l'a vu, ne sont pas concordantes et que coexistent, en certains points, des formes telles que *persẹja-pạrɛo* < PERSĬCA [2].

B) *Dordogne*. Pour la Dordogne, j'ai montré que le même flottement existe, et j'en ai tiré la même conclusion (p. 223) : « Dans la zone où le -C- de PLICAT passe à la constrictive, celle-ci est représentée par « toute une échelle de sons ». Ainsi, autour de Saint-Pierre-de-Chignac, des aires *preia* se mêlent à *predẓa*, *-ja*, des aires *beluio* voisinent avec *belujo*, *-dẓo*

1. Dauzat, *Géogr. ph. de la B.-Auv.*, p. 201. La forme *tsąmya* < *CAMBĪCA représente, comme *tsą̄bya* dans la région contiguë de l'*ALMC* (C. 881) l'amuissement de -C-, et on la trouve précisément à Saint-Étienne-sur-Usson, commune à laquelle appartient le hameau *Forie*.

2. A. D. ajoutait (p. 164, note 9) : « La forme lyonnaise *persio* > *perɛo* a pénétré pour désigner généralement une espèce de pêche (adhérente au noyau) ». Mais il avait donné précédemment une localisation plus précise et une interprétation plus satisfaisante : « *perseja* coexiste avec *parɛo*, forme indigène de la Limagne du Nord ; il est difficile d'établir lequel des deux types a débordé de son foyer d'origine ; *parɛo* est aussi la forme du Sud-Est (Abbé Chataing) » (*Géogr. ph. de la B. Auv.*, p. 36-37). Des cas analogues ne manquent pas dans nos atlas régionaux, où l'on voit que les patois situés au contact de deux aires gardent volontiers deux vocables, aussi indigènes l'un que l'autre, et leur attribuent des nuances de sens qu'on ne trouve pas ailleurs.

« étincelle », et le patois local admet *nevia* et *neveja* « neiger » (Guillaumie, *o. c.*, p. 87). C'est à la faveur d'un tel flottement que la constrictive < -C- dans -ICA aboutit soit à *j*, soit à *y* et que des *Fauries* se mêlent aux *Farges*. De ces faits, A. D. n'a tenu aucun compte, non plus que de la forme *messonha* < *MENTIONĬCA chez Arnaud Daniel (troubadour périgourdin), des formes anciennes *dominia* < DOMINĬCA « domaine », des formes actuelles *dimè(n)*, *dyomẽ* « dimanche » qui englobent toute cette région (p. 224). On ne peut pourtant pas, à moins de nier l'évidence, ne pas admettre à la base de ces faits l'amuissement de l'occlusive dans -ĬCA [1].

La carte I, où figurent une centaine de *Fauries*, étalés sur toute la frange nord-provençale, des Alpes à l'Océan, me paraît donc représenter le traitement phonétique de FABRICA et de -ĬCA, en concordance avec la phonétique dialectale et la toponymie [2] de cette zone périphérique qui, comme telle, a subi « un jeu d'attractions et de répulsions et de velléités d'indépendance fort compliqué » (K. Jaberg, cité p. 239, note 3).

III. **Fabrie, Fabrié** *dans le Tarn et l'Aveyron*. Ici encore l'objection est formelle et tranchante : « *fabrica* > *fabria* n'est pas moins impossible dans le Midi. L'argumentation des p. 214 sqq. n'est pas convaincante. Le relâchement d'articulation de *g* occlusif intervocalique en languedocien est un fait moderne, si moderne qu'il a encore en grande partie échappé à Edmont. On n'en trouve aucune trace dans les textes médiévaux, qui écrivent toujours *carruga*, *espiga*, etc. » (p. 164-165).

1. Le mélange des *Fauries-Farges* au S.-E. du Puy-de-Dôme et en Dordogne s'explique donc, dans les deux cas, par le traitement flottant de -C- intervocalique, tandis que l'uniformité de l'aire *Faurie* au N.-E. du provençal (de la Haute-Loire jusqu'aux Alpes) s'explique par l'amuissement uniforme de -C-. Et ce qui rend d'autant plus acceptable cette explication, c'est que le -D- intervocalique de NUDA, MEDULLA, VIDERE, etc., se comporte de même : l'aboutissement -D- > *z* ou *zéro* est flottant au S.-E. du Puy-de-Dôme (v. Dauzat *o. c.*, p. 158-162, Gardette, *o. c.*, p. 34-41) et en Dordogne (v. Ronjat, *Gr. ist.* § 289), tandis que -D- disparaît uniformément dans l'amphizone.

2. J'ai indiqué (p. 239, note 3) que les toponymes en -ĬCA > *-ia*, -ĒTU > *-ei*, IACU > *-iec* présentent des aires assez concordantes et homogènes au N.-E. du provençal, beaucoup moins au N.-O. Et depuis longtemps les mêmes constatations ont été faites pour le traitement de CA- dans les toponymes par P. Meyer, *Romania* 24 (1895) p. 529 sqq., 30 (1901) p. 395, et par A. Thomas, *Bull. de la soc. des parlers de Fr.*, t. I, p. 221-275. Ce dernier constatait le maximum de flottement en Dordogne, où l'étude des appellatifs « est insuffisante pour établir la limite où s'arrêtent vers le nord les sons *ca*, *ga*, » (*l. c.*, p. 253). Et P. Meyer déclarait : « Les noms de lieux subsistent comme autant de témoins de l'état antérieur » (*l. c.*, p. 574).

Je puis assurer que, dans la partie de l'Aveyron commune à l'*ALF* et à l'*ALMC*, les notations d'Edmont sont exactes et que les formes avec *-g-* amui ou conservé s'entremêlent. Et c'est là un fait bien antérieur à l'enquête d'Edmont et bien flottant, puisque Vayssier lui-même note *espigo, espio* « épi », *carrugo, carruo* « char », sans pouvoir préciser les aires. D'autre part, pour en trouver des traces médiévales dans *carruga, espiga* il faudrait que ces mots soient abondamment attestés, ce qui n'est pas le cas. Mais on trouve pourtant SPICA dans un toponyme *Espiafolet* en 1183 dans l'Aveyron (Brunel, *Ch.*) et dans deux anthroponymes *Espia* en 1350-1358 (CCRodez), tout comme *La Fabria* (Tarn, Brunel, *Ch.*). On trouve aussi *mia, miia* et *miga* < MĪCA, *amia* et *amiga* < AMĪCA [1], *reüsar, raüzar* < RECUSARE, dans les textes médiévaux (Levy, *SW*, et Thomas, *Ess.* p. 377). On trouve enfin *boluha* pour *boluga* (= *bolega* « remue »), *playa* à côté de *plagua, plague* « plaie » dans les *Recettes médicales* (Cl. Brunel, *Bibl. mér.* t. XXX, 431, 451), et cela parce que « l'auteur n'est pas capable de suivre la forme littéraire de la langue vulgaire... ; il s'en écarte par l'admission facile de particularités propres à de simples parlers. Cette ignorance est précieuse, car elle révèle des faits cachés par la normalisation habituelle de la langue des textes écrits au Moyen Age » (*id. ibid.* p. IX). Ce n'est donc qu'exceptionnellement que les particularités locales apparaissent dans les textes. Par contre, elles survivent mieux dans les toponymes, et l'Aveyron nous fournit : 8 *Fabries*-28 *Fabrègues* < FABRICA [2], 1 *Roumière* -2 *Roumiguières* < *RUMICARIA, 3 *Bruyères*-13 *Bruguières, Burguières* <*BRUCARIA, 2 *Falières*-12 *Falguières* < *FILICARIA. Devant ces attestations toponymiques qui, pour *Falières* (p. 217, note 3), s'étendent sur cinq départements de cette région, il est impossible de voir un fait moderne dans les formes où -C- a disparu. Il s'agit d'un amuissement, sporadique sans doute, mais très ancien de -C-, comme d'ailleurs d'autres consonnes intervocaliques (v. p. 218-220).

1. Dans leurs manuels d'a. pr., Schultz-Gora (p. 51), Anglade (p. 65), Crescini (p. 26) acceptent pour ces mots le traitement -C- > *y*. Et si Ronjat (*Gr. ist.* § 270) voit dans *miia* des mss de Boèce la prononciation *mija*, c'est qu'il fait cas seulement du périg. *belujo* et néglige à tort *beluio* aussi bien attesté.

2. A. D. écrivait : « Le mélange des *Fabrie-Fabrié* et des *Fabrègue* dans le Tarn et l'Aveyron, que M. N. n'a pas signalé... » J'ai fait mieux que de signaler ce mélange, j'ai localisé *Fabrie-Fabrié* sur la carte III, et j'ai dénombré, avec le *Dict. top.* de Dardé pour l'Aveyron, et les données des Archives dép. pour le Tarn (voir p. 217, note 2), plus de 50 toponymes, en regard des 11 exemples qu'A. D. a tirés du *Dict. des Postes*.

IV. **Faurie et Borie.** Voici maintenant l'explication *Faürie* < *Faure* + *ie* [1], proposée par Dauzat : « Pour *Faurie* en particulier, M. N. a mal interprété la place actuelle de l'accent... Il aurait dû accorder plus d'importance d'une part à la graphie française *Faurie*, de l'autre à la prononciation *fąuryo* qu'il a pourtant enregistrée. Dans les mots de ce type, l'accent a reculé sur la voyelle précédente : *faurịa* devenu *fauryọ* puis *fąüryo* est parallèle à *galerie* (mot français importé) devenu *golọryo*, à *-arịa* (fr. *-erie*) qui donne *sẽplọryo* « bêtise » < *simplarịa*. J'ajoute le mot *bọryo* « ferme » dont l'équivalent français *borie* atteste l'ancienne accentuation [2]. Le *FEW* l'explique par le « moyen latin » *bovaria* (accentué sur l'*i*) ce qui est exact : *borịa* > *boryą* > *bọryo* est exactement parallèle à *faurịa* > *fauryą* > *fąuryo* » (p. 165).

Cette explication ne me paraît valable ni pour *Faurie*, ni pour *Borie*. Je ne crois pas, tout d'abord, qu'on doive accorder de l'importance à la graphie française, car je pense qu'elle a contribué à égarer la recherche, comme elle a égaré A. Dauzat et P. Skok dans le cas de *Faurie* et dans le cas des toponymes en *-jols*, *-jouls* du Massif Central (voir p. 249, note 2 ; p. 250, note 1).

Je ne pense pas non plus qu'un transport d'accent, basé sur des exemples comme *sẽplọryo* ' simplerie ' *golọryo* « galerie » restreints au seul patois des Martres (*Géogr. ph. de la B. -Auv.* p. 42), doive être invoqué ici, et encore moins pour expliquer *Borie*. Ce dernier, en effet, ne peut s'expliquer ainsi, car l'*ALMC* (C. 627), confirmant et multipliant les données de l'*ALF* (C. 1851), l'atteste constamment sous la forme

1. Il est vrai que des toponymes formés par *nom de personne* + *ie* existent en Dordogne, dans le Puy-de-Dôme, l'Aveyron et le Tarn, et c'est pourquoi je considère comme possible (je l'ai dit p. 221, 222, 3e §) que tel des *Faurie* ou *Fabrie* puisse s'expliquer ainsi. Mais leur nombre est trop considérable pour qu'on leur assigne en bloc cette origine, car : 1° les noms de métier entrant dans cette formation sont en nombre infime, et il est donc invraisemblable qu'il en soit autrement pour *Faure* ; 2° ces *noms de personne* + *ie* sont presque exclusivement des prénoms (voir p. 222) et, dans le Puy-de-Dôme auquel se réfère A. D. (p. 166), les plus prolifiques d'entre eux ne dépassent pas trois exemplaires. Ce sont, d'après le *Dict. des lieux hab.* de Bouillet : (*La*) *Bégonie*, *Bernardie*, *Grimardie*, *Renaudie*, *Richarderie*, *Rigaudie*, il est donc impossible d'expliquer ainsi la présence de 7 *Fauries* ; 3° ces 7 *Fauries* qui sont étroitement localisés dans la zone de flottement de -c- > *y* tout comme ailleurs les *Fauries* et *Fabries*, n'ont rien de comparable à la dispersion des *noms de personne* + *ie*.

2. M. Straka me précise que son opinion, invoquée ici par A. D., est, au contraire, identique à la mienne.

bwǫrya, *-o*, *bǫrya*, *-o* « la ferme ». Or, dans le Massif Central, qui est l'aire maxima de *borie* comme appellatif et comme toponyme, les mots du type « saloperie, coquinerie » sont toujours attestés dans l'*ALMC* sous les formes : *kukina(r)yạ*, *-ọ*, *ẹ́-*, *salupa(r)yạ*, *-ọ*, *-ẹ́*, uniformément accentuées sur la voyelle finale. Il est donc impossible d'admettre que « l'équivalent français *borie* atteste l'ancienne accentuation ».

Il est impossible aussi d'expliquer *borie* par BOVARIA, dont le traitement normal est bien attesté dans l'*ALMC* : (C. 825) sous la forme *bwẹ̀ịra*, *-o* « attelage de bovins », (C. 837) sous la forme *bwẹ́ịrạ*, *bwẹ́ịrạd*₀ < BOVARIA + ATA « corvée d'entraide faite avec un attelage ». Ces formes, qui manquent à ce premier volume du *FEW*, interdisent de rattacher *borie* à BOVARIA, et si cet étymon a été accepté par Vincent (*Top. de la Fr.*, n° 801) et par Dauzat, il n'a été admis ni par Meyer-Lübke (*REW*, 3ᵉ édit., 1935, donc postérieure à *FEW*), ni par Ronjat (*Gr. ist.*, t. I, p. 48) et il est délibérément écarté dans l'ouvrage de Longnon (n° 2722) par cette note : « Ce rattachement (à BOVARIA) n'est aucunement prouvé, car dans les patois du Midi *borie* est accentué sur l'*o* ». Cette opinion est claire, et m'autorise à conclure qu'en tablant sur la forme patoise de *Faurie* et non sur la graphie et l'accentuation françaises, aussi arbitraires dans ce cas que pour *Borie* (*bwǫryo*), *Latapie* (*la tạpyo*), *les Laubies* (*loị lạubyos*), etc. (v. p. 216), je n'ai fait qu'appliquer les leçons de Longnon, Muret, Haust, et de Dauzat lui-même, qui avait fort justement écrit : « Une hypothèse basée sur la forme actuelle, même si l'explication paraît évidente, risque de conduire aux pires erreurs » (*Top. fse*, p. 26).

V. *L'histoire de* FABRICA *et* -ĬCA *relève de la toponymie.* Je ne reviendrai pas sur le fond de la question et je répondrai seulement à une objection d'une portée générale. « La géographie linguistique, qui plaidait en faveur de M. N. va le contredire. Si l'*ALF* ne nous donne pas de carte « forge », cette carte, nous pouvons la reconstituer à l'aide du *Trésor du félibrige* pour le Midi, du *FEW* pour toute la France et à l'aide des glossaires non enregistrés dans ces deux répertoires [1]. Que voyons-nous ? C'est que « forge » se dit *forge* dans la moitié septentrionale de la France, *farge* dans le Centre, et *farga*, *faurga* dans le Sud-Ouest (*harga* en gascon) ».

1. Le *Trésor* de Mistral, rappelons-le une fois encore, est insuffisant pour des recherches de géographie linguistique (voir v. Wartburg, *Z* 64, 569-572) ; le *FEW* fournit des données et une conclusion tout autres que celles qu'on lui prête ; quant aux « glossaires non enregistrés dans ces deux répertoires », aucun n'est cité.

D'après A. D. la toponymie n'aurait donc rien à dire sur le traitement de FABRICA dans ces régions ? Je pense, au contraire, que les données dialectales sont très insuffisantes, et que seules les données toponymiques permettent de reconstituer l'histoire de FABRICA et -ĬCA dans tout le domaine gallo-roman. J'ai essayé de le montrer pour les *Fauries*, *Fabries* et *Hauries* [1]. Comme mon sujet se limitait aux formes en *-ie* de FABRICA, j'ai mentionné seulement, pour le domaine d'oïl, les *Favries* [2] à l'Ouest. Mais il est évident que l'étude systématique des toponymes issus de FABRICA, qui reste à faire pour l'ensemble du domaine d'oïl [3], apporterait de précieux renseignements. Elle confirmerait, je crois, la conclusion de l'art. du *FEW* (méconnue d'A. D.) qui, parce qu'étayée des données toponymiques, est assez formelle. « Fr. *forge* hat vielfach die ältern mundartlichen Vertreter verdrängt ; es ist sogar über die Grenzen des gallorom. hinausgewandert ». J'avais montré de même (p. 248) que les formes *fọrga, fạrdẓa* et le fr. *forge* ont submergé en totalité *fabrie* et *fabrègue*, en grande partie *faverge* (à l'Ouest du fr.-prov.), et que, de *faurie* sur la lisière nord-provençale, il ne reste plus que des attestations sporadiques dans les textes ou les patois.

Mais, et c'est par là qu'il faut conclure, les toponymes sont là, comme fossiles de la « paléontologie linguistique », pour attester ces faits, pour aider à les dater, à mesurer leur extension, à discerner les voies de pénétration et la force d'expansion des mots envahisseurs. Je ne crois donc

1. Je n'ai rien dit de *Haurie* en Gascogne, n'ayant trouvé aucune objection précise sur ce point.

2. A propos des *Favries* à l'Ouest d'oïl, A. D. écrivait : « Quant à l'équation *fabrica* > *favrie* en pays d'oïl, alléguée d'ailleurs avec réticences, je crois préférable de ne pas insister tant elle est aventurée » (p. 166).

Mes réticences sont motivées par le manque de documentation (dialectale et toponymique) pour cette région. Mais je ne crois pas qu'on puisse qualifier d'aventurée l'explication phonétique par l'amuissement de -C- dans -ĬCA, attestée d'une part dans des appellatifs et des toponymes, appuyée d'autre part par l'opinion concordante de Meyer-Lübke, Thomas et Skok, qui explique ainsi *Touraine* et *Maine*, tandis que Dauzat soutient une opinion divergente (*Noms de lieux*, p. 189).

3. D'ailleurs, et je remercie M. Jodogne de me l'avoir signalé, le problème de FABRICA a fait l'objet d'un débat instructif entre un toponymiste (E. Renard) et un philologue (M. Delbouille), pour une région du Nord et la Wallonie, (*BTDial.* IX, 191-193 ; XI, 67-77 ; XII, 441-449. *BWall.* XX, 131-137). On y relève, parmi bien d'autres formes toponymiques, *Favarge* (1326, 1349) qui éclaire la forme afr. *favarge*, au sujet de laquelle *FEW* écrivait : « Die Form *favarge* auch zweimal in afr. Texten, s. Gdf. Es ist mir nicht klar, auf welchem Wege sie dort hineingekommen ist ». (*FEW* 3, 343, note 1).

pas avoir « fait fausse route » en considérant l'ensemble des formes en *-ie* < FABRICA, je crois plutôt que je me suis arrêté à mi-chemin et que l'étude de FABRICA et des toponymes en -ĬCA reste à faire dans l'ensemble du gallo-roman. Car il est de plus en plus évident que la toponymie « réalisera des progrès notables par l'examen des noms d'un même type » (Vincent, *o. c.*, p. 8), et qu'elle sera d'un riche apport pour la linguistique si elle « nous aide à délimiter l'extension d'un fait de langue » (Muret, *o. c.*, p. 9-10). Mais, qu'il s'agisse d'un problème de large étendue géographique (-ĬCA en gallo-roman) ou d'une étude strictement régionale (les toponymes lozériens), la collaboration étroite et méthodique de la toponymie et de la dialectologie s'avère indispensable, si l'on veut qu'elle soit pleinement efficace et fructueuse.

P. NAUTON.

L'ÉVOLUTION DE L'A ACCENTUÉ LIBRE EN FRANÇAIS

L'évolution de l'A accentué libre en français a été assez complexe. Généralement on s'est contenté d'expliquer dans quelles conditions et par quels changements phonétiques l'A latin est arrivé à être représenté par telle ou telle autre voyelle ou diphtongue en français actuel. Il faut cependant chercher l'enchaînement de tous ces changements phonétiques et en expliquer la connexité. C'est là précisément l'objet du présent article.

Au moment où j'allais l'envoyer à la rédaction (il était terminé depuis trois mois), parut la *Revue de linguistique romane*, XX, juillet-décembre 1956, contenant deux importantes études, dans lesquelles on aborde, entre autres, le même problème : le traité original et bien documenté de M. F. Schürr, *La diphtongaison romane* et l'excellent article de M. G. Straka *La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques*. Cependant l'évolution de l'A tonique libre n'y figure pas au premier plan : on ne s'en occupe que pour prouver la justesse des explications données sur les faits étudiés. D'ailleurs les conceptions des deux auteurs et la mienne ne sont pas identiques. J'espère donc que mon article pourra offrir quelque intérêt pour les lecteurs même après la publication des deux études mentionnées.

I

Mettons à part les cas où l'A est resté [dans la prononciation, jusqu'à la monophtongaison des diphtongues *ai*, *au*, *ou*; dans l'orthographe, jusqu'à nos jours] grâce à l'influence des voyelles suivantes avec lesquelles il avait formé des diphtongues, par ex. LACUM > v. fr. *lai*, GAIUM > *geai*; PAVA > liégeois *pau̯*. — Le dernier exemple nous amène à relever les cas où l'A, d'abord conservé, s'est modifié plus tard sous l'influence de la seconde partie de la diphtongue, par ex. PAVA > v. fr. *poue*, francique *cava* > v. fr. *choue*, CLAVUM > *clou*. Il s'agit ici des groupes -ABA, -AVA,

-AVU [1]. Le *v* y aura encore conservé le caractère bilabial qu'il avait eu en latin vulgaire et qui en faisait un pendant consonantique de l'U latin. Le *v* bilabial (primitif, latin ou germanique, ou secondaire, provenant du G latin : FAGU > *favu* > *fou*) a formé une diphtongue avec l'*a* précédent et en a modifié le timbre : en le labialisant, il le changea enfin en *o*. Cependant ce phénomène n'eut généralement lieu qu'à l'Ouest où par ex. le gaulois *grava* > *groue*, la terminaison de l'imparfait latin -ABAM > *-oue*. A l'Est cependant, on constate l'évolution « normale » *grava* > *greve*, -ABAM > *-eve* qui suppose un *v* déjà labiodental.

II

Sauf les cas cités, l'A tonique libre change en *ie* après une palatale tandis que, après les non-palatales, en *ai* devant une nasale et en *e* partout ailleurs. Quelle est la connexité de ces changements phonétiques et quel en est l'enchaînement ?

Vu les résultats de l'évolution phonétique, on pourrait établir, *a priori*, la théorie suivante : L'A accentué libre, étant long, s'est dédoublé ce qui a permis la diphtongaison en *ae* [2], analogue à celle de l'*e* fermé en *ei* et de l'*o* fermé en *ou*. Après les consonnes non palatales, la diphtongue *ae*, attestée par la graphie *maent* (= *maint*) dans la Cantilène de sainte Eulalie, est devenu *ai* devant les nasales, sans doute par suite de la nasalisation vocalique. Ailleurs c'est l'assimilation *ae-ee* qui a eu lieu [3]. L'étape *ee* serait attestée par la graphie *ee* qui, dans le Pèlerinage de Charlemagne (texte normand), désigne l'*e* issu de l'A latin [4]. Bientôt l'*ee* se contracta en *e* long, sauf après une palatale où, par assimilation à celle-ci, la première partie de la diphtongue se ferma et aboutit ainsi à l'*i*. C'est donc la diphtongue *ie* qui en résulte. Plus tard, elle subit une monophtongaison, et cela de

1. Dans les autres groupes, l'A tonique libre devant le *v* montre l'évolution normale, par ex. ANDEGAVIS > v. fr. *Angiés*, fr. mod. *Angers*, PICTAVIS > v. fr. *Peitiés*, fr. mod. *Poitiers*, etc.

2. A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, Payot, 1930, p. 57, affirme que « la diphtongaison A-*aa-ae* existe dans les langues celtiques où son point d'aboutissement est souvent *ai*, par ex. en irlandais ».

3. Au XII[e] siècle, on peut constater aussi une assimilation dans la diphtongue nasalisée *ãi* qui devient *ẽi* (*plain* du latin PLANUM se prononce ainsi que *plein* de PLENUM) et se réduit plus tard en *ẽ*.

4. Cf. encore la prononciation picarde et lorraine *ei*, mentionnée par E. Brøndal (*Substrat et emprunt en roman et en germanique*, Copenhague-Bucureşti 1948, p. 76 s.).

deux manières différentes : Dans la plus grande partie du territoire français, l'*ie* perdit sa première partie (le *i* consonantique) qui se souda avec la palatale précédente (CAPTIARE > *chassier* > *chasser*). Cependant à l'Est et en Normandie, il se monophtonga en *i* (*chassi*), sauf en Suisse romande et sporadiquement même ailleurs à l'Est et en Normandie, où la diphtongue se maintient (*chassié*) — cf. la carte *chasser* de l'*ALF*.

L'étude de la chronologie des changements phonétiques en question paraît cependant ne pas admettre la théorie citée ci-dessus en ce qui concerne la diphtongaison A > *ie*. Il semble que l'A tonique libre se soit transformé plus tôt en *ie* après une palatale qu'en *e* après les autres consonnes, car l'*ie* issu de l'A latin est plus répandu que l'*e* de la même origine (l'*ie* existe aussi en franco-provençal où l'A n'a pas changé après les consonnes non palatales). Ce qui le démontre mieux encore c'est la chronologie relative. *Atichy* provenant de la forme latine ATTEPIACUM, *Bretigny* de BRITTINIACUM, *Champigny* de CAMPINIACUM, *Martigny* de MARTINIACUM, etc. à côté de *Bavay* de BAVACUM, *Cambrai* de CAMERACUM, *Espernay* de SPARNACUM, etc. prouvent que, au moment où l'*i* issu du C en ACU formait une diphtongue avec la voyelle précédente, il y avait encore l'*a* après les consonnes non palatales, mais déjà l'*ie* après les palatales. D'après M. M. Křepinský, *Historická mluvnice francouzská*, Praha, 1933, p. 404, le changement A > *ie* aurait eu lieu vers 430-460, tandis que A > *e* vers 490-520. Cette datation est confirmée par le *Précis de grammaire historique de la langue française* de Brunot et Bruneau, Paris, Masson, 1949, p. 58, d'après lequel le latin AVARUM est transcrit *avere* dès le VIe siècle.

Toutefois, si l'A originaire était à l'étape *ae* au moment où le C de ACU changeait en *i*, on comprendrait bien la formation de la triphtongue *aei* et la simplification de celle-ci en *ai*, analogue à la simplification des triphtongues *uei* en *ui* (NOCTEM > **nueit* > *nuit*) et *iei* en *ii* et *i* (PECTUS > **pieits* > *piz*). Il n'est pas exclu non plus, mais moins vraisemblable que, après une palatale, l'*aei* ait pu passer par l'étape de *eei* en *iei* qui se serait monophtongué en *i*.

Si l'on ne croit pas cette évolution possible, il faut admettre que le changement A > *ie* ait été antérieur à celui de A > *e*. Dans ce cas, on peut supposer que, après une palatale, l'A change par assimilation régressive, tout d'abord en *e* ouvert lequel, comme tout *e* accentué libre, se serait diphtongué en *ie* (CAPRA > **chevre* > *chievre*). Cette évolution serait antérieure au changement A > *ae*.

Il est vrai que la diphtongaison de l'*e* ouvert est antérieure au chan-

gement A > ie (d'après M. M. Krepinský, *l. c.*, 239, vers 280–310), mais rien ne prouve qu'un *e* secondaire issu de l'A latin n'ait pu se transformer plus tard de la même manière. Il y a dans les différentes langues, des tendances qui restent vivantes pendant des siècles. En français, par exemple, on peut le prouver, entre autres, par l'amuissement de l'*h* (l'H latin s'amuit au cours du Ier siècle avant J.-C., tandis que l'H germanique ne s'amuit à son tour qu'au XVIIe siècle) et par la monophtongaison de l'*au* : AU latin primaire était changé en *o* déjà en 514 ce que prouve la graphie *austes* = HOSTES dans « Formulae Andecavenses » (cf. M. M. Křepinský, *Romanica*, p. 35-36 dans *Věstník Královské české společnosti nauk, třída filosoficko-historicko-filologická*, 1950, V). Ce n'est que beaucoup plus tard que l'*l* se vocalise devant les consonnes. L'*u* qui en provient, forme une nouvelle diphtongue *au* avec l'*a* précédent (ALTERUM > *autre*) et ce nouveau *au* — ainsi que celui des mots savants (CAUSA), introduits dans la langue française à différentes époques — se monophtongue au XVIe siècle.

L'hypothèse que l'A se diphtonga partout en *ae*, devant lequel un *i* se dégagea après des palatales et forma avec lui la triphtongue *iae*, laquelle aboutit à *ie*, me paraît moins vraisemblable, et cela pour deux raisons :

1° Il est vrai que la moyenne des trois voyelles formant une triphtongue disparaît généralement (cf. ci-dessus), mais l'*a* étant plus fort, reste même dans cette position (cf. *beau*, *biau* et innombrables cas analogues). On pourrait peut-être objecter qu'il s'agit d'une triphtongue postérieure, mais il ne faut pas oublier que l'*a* avait toujours une position plus forte (cf. l'évolution des voyelles dans les syllabes finales des paroxytons et dans les syllabes protoniques) grâce à son caractère à la fois articulatoire et acoustique.

2° Le dégagement d'un *i* (*y*) après une palatale s'oppose aux tendances de l'évolution phonétique du français où, au contraire, l'*i* (*y*) disparaît après des palatales (*chievre* > *chevre*, *nagier* > *nager*). Cette évolution s'accorde d'ailleurs avec l'évolution du groupe consonne + *y* lequel aboutit à la consonne mouillée. Celle-ci dégage plus tard un *y* devant elle en cessant à la fois d'être mouillée : *ri* > *ŕ* > *ir* : AREA > *aire ; si* > *ś* > *is* : BASIARE > *baiser ; ssi* > *śś* > *iss* : BASSIARE > *baisser ; sti* > *śś* > *iss* : ANGUSTIA > *angoisse ; ti* > *ť* > *ś* > *is* : PALATIUM > *palais*, etc. Les deux phénomènes manifestent clairement une seule et même tendance des groupes de consonnes dont la dernière est le *y* (*i* consonantique).

Conclusion.

L'enchaînement des changements phonétiques en question qui nous semble le plus vraisemblable est donc le suivant :

1° l'A tonique libre ne resta (et cela pour un certain temps seulement) que là où il avait formé une diphtongue avec la voyelle suivante (*Cambrai*) avant l'époque de la diphtongaison A > *ae*.

2° Ne faisant partie d'aucune diphtongue, l'A accentué libre précédé d'une palatale se transforma, sous l'influence de cette palatale, en *e* ouvert.

3° Cet *e* ouvert se diphtongue en *ie* comme tout *e* ouvert tonique libre (*chievre*, *chien*).

4° Après les consonnes non palatales, l'A se diphtonga en *ae* et, nasalisé par une consonne nasale suivante, il changea en *ai* nasalisé (*pain*).

5° N'étant suivi d'aucune nasale, l'*ae* aboutit, par assimilation à l'*e* (MARE > *maere* > *mer*).

6° Enfin eut lieu la monophtongaison de l'*ai* nasalisé (seulement dans la prononciation : *pain* [pẽ]) et celle de l'*ie* issu de l'A (*chievre* > *chèvre*) sauf l'*ie* nasalisé (*chien*).

Brno. Otto Ducháček.

SUR LE DÉVELOPPEMENT DU FRANCOPROVENÇAL

Les points de vue sur la nature du francoprovençal et sur son développement sont, comme on le sait, très différents. D'après la théorie classique, qui remonte à G. J. Ascoli [1], les parlers francoprovençaux sont considérés comme domaine linguistique indépendant, quoique possédant des traits communs au provençal et au français. Cette théorie a été reconnue par beaucoup [2]. De nos jours M. von Wartburg l'a acceptée ; il y a trouvé un appui à sa thèse sur le rôle important du superstrat germanique dans la formation des langues romanes [3]. Il faut reconnaître que les Burgondes semblent vraiment avoir joué un rôle assez important dans la séparation du francoprovençal des langues voisines.

Certains romanistes ne considèrent pas le groupement francoprovençal comme un groupe linguistique indépendant. Le grand Romaniste W. Meyer-Lübke démontre, par exemple, que cette région appartient par son caractère linguistique au français. Il a été, d'ailleurs, le premier à nommer les parlers francoprovençaux des dialectes Sud-Est du français [4]. Partant de ce point de vue, il donne la classification suivante des dialectes de la langue française [5] : français du Nord : Poitou, Normandie,

1. G. J. Ascoli, *Schizzi franco-provenzali*. dans *Archivio glottologico italiano*, t. III, nº 1, 1875, p. 61-120.

2. E. Schwan-D. Behrens, *Grammaire de l'ancien français*. Leipzig, Reisland, 1919, p. 7 ; F. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. 1, Paris, A. Colin, 1924, p. 304 ; A. Dauzat, *Les patois. Évolution, classification, structure*. Paris, Delagrave, 1927, p. 148-151 ; S. Pop, *La dialectologie*. 1re partie. Dialectologie romane. Louvain, Publications Universitaires, 1950, p. 158-276 ; P. Fouché, *Phonétique historique du français*. Introduction. Paris, Klinksieck, 1952, p. 55-56 ; J. Lahti, *Le francoprovençal est-il un dialecte fictif?* dans *Neuphilologische Mitteilungen*, 1951, t. LII, nos 1-2, p. 6-9, etc.

3. W. v. Wartburg, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern, Francke, 1950, p. 87-101.

4. W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*. Paris, Welter, t. 1, 1890, p. 8.

5. W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*. Heidelberg, C. Winter, 1901, p. 22.

Picardie, Wallonie, Lorraine, Bourgogne, Champagne; français du Sud-Est : Lyonnais, Dauphiné, Fribourg, Neuchâtel, Vaud, Valais, Savoie. A l'appui de cette théorie W. Meyer-Lübke donne une brève analyse linguistique des traits communs de ce groupe avec ceux des autres dialectes français. Longtemps ces conceptions de W. Meyer-Lübke ne trouvèrent pas de confirmation dans les ouvrages ultérieurs. Ce n'est qu'à l'époque moderne que les parlers francoprovençaux furent étudiés plus profondément, ce qui est le mérite de l'école « francoprovençaliste ». Ceci a permis à certains auteurs d'exprimer des opinions semblables aux idées de W. Meyer-Lübke. M. A. Duraffour, par exemple, écrit dans ses « *Phénomènes généraux...* » : « Nous les avons orientés résolument du côté français »[1] (il s'agit des parlers francoprovençaux). Il en reparle à plusieurs reprises soulignant « le caractère français de nos parlers » (p. 258), qui montrent des « affinités très réelles avec l'Est français et avec les parlers rhétiques » (p. 219). Dans la Conclusion générale M. A. Duraffour dit : « Tout au long de cette étude, à partir du titre, nous avons donc gardé le mot consacré « francoprovençal », en sous-entendant « français du Sud-Est ». (p. 260).

Notons que la conformité des parlers francoprovençaux avec la langue française a déjà été signalée par Ascoli : « ... se proprio fossimo costretti a scegliere per la collocazione del franco-provenzale fra la categoria provenzale e quella del francese, dovremmo decisamente preferire la secunda »[2]. L'opinion fondamentale d'Ascoli sur l'indépendance du francoprovençal a pourtant fait oublier ces suppositions.

Vu la complexité du problème, certains auteurs sont, à ce qu'il paraît, embarrassés pour préciser la place du francoprovençal parmi les langues et les dialectes romans. Ainsi M. E. Bourciez dans son livre *Éléments de linguistique romane* ne lui a pas accordé une place indépendante (comme l'ont fait M. S. Pop, M. A. Dauzat et d'autres). Toutefois nous trouvons à l'Index analytique « Francoprovençal, dialecte du S.-E. intermédiaire », tandis que dans la Table des matières cette zone n'est pas marquée séparément. Dans le texte même de son livre M. Bourciez ne parle du francoprovençal qu'en passant. Il mentionne par exemple, ces parlers dans le

1. A. Duraffour, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes francoprovençaux*, étudiés d'après le parler de la commune de Vaux (Ain) dans *Revue de Linguistique Romane*, t. VIII, 1932, p. 260.

2. G. J. Ascoli, *P. Meyer e il franco-provenzale*, dans *Archivio glottologico italiano*, t. II, 1876, p. 390.

paragraphe où il parle de la langue provençale (division dialectale du Sud de la France, § 262) [1].

Certains auteurs qui nient l'indépendance du groupe francoprovençal, de même que son appartenance aux parlers français, considèrent ce groupe comme une vaste zone intermédiaire, dont il est impossible de définir les limites. Cette théorie trouve un ardent défenseur dans M. R. A. Hall, qui développe ce point de vue dans son article *La position linguistique du francoprovençal*. Il écrit : « Franco-Provençal is simply the central eastern portion of the immense transitional area between Northern French and the rest of the Romance-speaking world »... « Franco-Provençal is a great transitional zone, not a major dialect division of Gallo-Romance » [2]. Pour confirmer sa théorie l'auteur se sert de dix cartes, où sont marquées d'après l'*ALF* les isoglosses de quelques phénomènes phonétiques.

Rappelons ici la tendance à élargir cette zone intermédiaire, en donnant aux autres dialectes limitrophes français et provençaux le nom francoprovençal. Ainsi dans le livre, d'ailleurs très précieux, de M. G. Pougnard, le parler poitevin [3] d'Aiript (dép. des Deux-Sèvres) est placé dans le francoprovençal. Cependant il n'y a aucune raison linguistique ou historique d'élargir la zone du francoprovençal. Quelques coïncidences dans les traits phonétiques (telles que le développement de la voyelle *a*, que M. G. Pougnard mentionne) ne suffisent pas à qualifier le territoire intermédiaire entre le français et le provençal comme une unité linguistique : le francoprovençal.

*
* *

On voit qu'il n'y a pas d'unanimité dans la façon de traiter le problème francoprovençal. Néanmoins nous nous permettons d'émettre notre point de vue, tel qu'il s'est formé en examinant le premier volume de l'*ALL* [4]

1. E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, 4e éd., Paris, Klinksieck, 1946, p. 288.
2. R. A. Hall, *The linguistic position of franco-provençal*, dans *Language*, vol. 25, nº 1, 1949, p. 14.
3. G. Pougnard, *Le parler « francoprovençal » d'Aiript* (commune de Romans, canton de Saint-Maxent, Deux-Sèvres), La Rochelle chez l'Auteur, 1952. Compte-rendu de G. Gougenheim, dans *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, t. 49, fasc. 2, 1953, p. 97-99.
4. P. Gardette, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*. Avec la collaboration de P. Durdilly, S. Escoffier, H. Girodet, M. Gonon, A.-M. Vurpas-Gaillard, vol. I, Lyon, Facultés catholiques, 1950.

et en le comparant à l'*ALF* [1]. La comparaison peut être faite grâce aux références à l'*ALF* indiquées par l'*ALL*, et parce que l'enquête a été faite partiellement dans les mêmes localités (à 827, 829, 916, 917) ou dans les localités situées tout près de celles enquêtées par E. Edmont (à 818, 911, etc.). Nous pouvons donc comparer les notations de l'*ALL* avec celles de l'*ALF*.

Nous avons cru pouvoir mettre en rapport les données reçues avec certaines idées, venues en étudiant les faits historiques et linguistiques de la région du francoprovençal.

L'*ALL* montre une ressemblance phonétique assez grande entre le parler lyonnais et les parlers français de l'Est (le bourguignon, le lorrain, le franc-comtois). Cette ressemblance peut être observée dans les tendances suivantes : l'arrondissement des voyelles, le changement de *e* en *a*, l'amuissement des consonnes finales, le développement de *ḽ* en *y*, l'alternance *r l*, l'*r* épenthétique, la conservation de *i* nasal, les affriquées, etc. Évidemment il ne s'agit ici que de la ressemblance du lyonnais avec les parlers voisins ; quant à l'évolution du lyonnais, qui le rapproche du français littéraire, elle sera étudiée plus bas et d'après d'autres caractéristiques.

Envisageons le sort des quatre premiers changements phonétiques :

1) L'arrondissement des voyelles, c'est-à-dire le développement en *o*, est un des traits les plus caractéristiques de l'Est de la France, attesté dès l'ancien francais (voir, par exemple, le Psautier Lorrain). A la fin du XVIIIe siècle déjà J. J. Oberlin a maintes fois noté le développement *a* > *o* : *longue* (*langue*), *maisondge* (*mésange*), ainsi que *e* > *o*, *posser* (*penser*), *dont* (*dent*) [2], etc.

Fr. Bonnardot, bourguignon d'origine et grand connaisseur du vieux dialecte lorrain, écrivait : « *o* est le terme final de l'évolution des voyelles dans le dialecte lorrain en général et le messin en particulier » [3]. Cette tendance se maintient dans les patois modernes, comme on le voit sur les cartes de l'*ALF* 1251 « il est soûl » à 808 *ŏ̊l ĕ̊ sŏ̀*, 484 « l'essieu », à 914 *ọ̊si*. De même sur les cartes de l'*ALL*, où il faut noter l'évolution de *a*

1. J. Gilliéron et E. Edmont, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1910.

2. J. J. Oberlin, *Essais sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche*, fief royal d'Alsace. Strabourg, 1775, p. 89 suiv.

3. F. Bonnardot, *Document en patois lorrain, relatif à la guerre entre le comte de Bar et le duc de Lorraine*, 1337-1338. *Romania*, I, 1872, p. 333.

vers *o*. Par exemple, les formes patoises *l étróbl, l étróby, l étróbla* et d'autres sont très répandues sur la carte 292 « l'étable ». Sur la carte 303 « entraver (avec une corde) », se rencontre la forme *ẽtròvó*. Sur la carte 38 « un râteau; des râteaux » on voit qu'au Nord-Est survivent les formes avec *o* au radical du mot, signalées, il y a 50 ans déjà, par Edmont (*ALF* 1132). Comparez à ce sujet les localités 916 | 7, 917 | 8, 818 | 49, 911 | 39. Le mot « rave » a subi le même traitement comme l'attestent les cartes de l'*ALF* 1133 et de l'*ALL* 272 « une rave; des raves ».

La persistance des formes dialectales s'explique probablement non seulement par l'influence des dialectes Est du français, mais peut-être aussi par l'influence exercée par les dialectes provençaux modernes, où cette particularité s'observe parfois [1].

2) Le changement de *e* > *a*. La voyelle *e* a depuis longtemps tendance à se développer en *a*, surtout dans les parlers de l'Est [2]. On trouve déjà dans les anciens textes DEBITA > *datte* (la dette), VIRGA > *varge* (la verge), WERRA > garre (la guerre), etc. Cette évolution se retrouve, comme on le sait, le plus souvent devant *r* et en syllabe fermée. Le phénomène analogue se produit aussi dans le parler étudié où nous trouvons à 32 *in àkòsu*, à 38 *in å̀kòsu*, à 52 *un àkusu* (*ALL*, 80 « un fléau »).

Pendant le demi-siècle écoulé entre l'enquête de J. Gilliéron et celle de Mgr P. Gardette, les formes dialectales ont été remplacées dans beaucoup de cas par les formes littéraires. Ainsi on note *èrb* au lieu de *ą̊rbo* sur les cartes de l'*ALF* 686 — *ALL* 12 « l'herbe pousse », où il y a eu certainement entre 1900 et 1945 une poussée du français orientée Nord-Sud à 916 | 7.

Sur la carte de l'*ALF* 451 on trouve à 921 *ą̊kŭrĭ*, tandis que l'*ALL* 292 « l'étable » nous donne pour les localités voisines la forme littéraire *l ekuri*. Il faut noter que sur d'autres cartes les formes avec *a* remplaçant *e* caractérisent aussi cette région Sud-Est de Lyon. On les retrouve dans l'*ALF* 474^b à 921 et à 912 : *å̆pĭ*; sur la carte de l'*ALL* 55 « un épi; des épis » on trouve dans les localités voisines *in èpyà* et *in apyè*. Dans les autres localités du Lyonnais les formes patoises n'ont pas été relevées par E. Edmont, tandis que dans l'*ALL* on en trouve beaucoup, surtout au Sud-Est de Saint-Étienne.

1. J. Ronjat, *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes*. Tome I, première partie. Montpellier, Société des langues romanes, 1930, p. 191-193.

2. W. Pfeiffer, *Vulgärlateinische e > a. Ein Beitrag zur Lautgeschichte des Altfranzösischen*. Diss. Jena, 1932.

La comparaison des cartes de l'*ALF* 689 et de l'*ALL* 53 « la herse » montre une zone *arsi* notablement plus vaste dans l'*ALL*, que dans l'*ALF*. L'*ALL* permet d'y inclure la totalité ou presque du département de la Loire, ce que ne laissait pas supposer l'*ALF*.

Sur les cartes de l'*ALF* 474 et de l'*ALL* 55 « un épi, des épis » on trouve à 819 | 32 *ĕ̊pi* | *in àpye* ; sur les cartes de l'*ALF* 580 et de l'*ALL* 80 « un fléau » on trouve pour les mêmes localités *ĕ̊kọ̆su* > *in àkòsu*.

La zone de l'irradiation de *a* < *e* prouve encore une fois que ce traitement est lié aux faits analogues des dialectes Est du français : la diffusion est observée le plus souvent au Centre et au Nord (surtout au Nord-Est) du territoire étudié, notamment au Nord de Montbrison, au Nord et à l'Est de Lyon, aux environs de Mâcon.

3) L'amuissement des consonnes finales. Comme le précédent, ce trait est très ancien. On sait que dans les dialectes Est du français les consonnes en position faible subissent une réduction plus considérable qu'au Centre : ainsi SĬTIM > *soit* > *soi* (la soif) ; NON > *nou* (*non*) ; de même *morte*(*l*), *don*(*c*), *fo*(*r*)*ce*, *sa*(*l*)*vement*, *baibier* < *barbier*, etc. Ce sont les consonnes *l* et *r* qui sont le plus soumises à la réduction, ainsi *ki* = *qu'il*, *i* = *il*, *si* = *cil*, *peri* = *peril*, *lou* = *lor*, *ẽdursi* = *endurcir*. La réduction de ces consonnes est tellement intense, qu'on la trouve souvent même dans la position forte, après consonne : *orfèv*(*r*)*e*, *fenest*(*r*)*e*, etc.

Analysons quelques données des Atlas pour la consonne *r*. Une réduction complète est constatée sur la carte de l'*ALL* 103 « la balle d'avoine » à 916 | 7 où *bă̊lùfr* > *la bàluf*, ainsi que sur les cartes de l'*ALF* 1897 — *ALL* 247 « les scieurs de long » à 829 | 65 *syĕ̊r* > *lu* (*syœ́*). Il faut noter que dans l'*ALL* l'absence de *r* final est attestée plusieurs fois sur cette carte (voir les points 5, 23, 51, 65, 70 et d'autres).

La réduction de *r* est attestée au Nord, comme au Sud du territoire étudié. Ce phénomène est peut-être soutenu par l'ancienne tendance qui date du XIV[e] siècle à réduire l'*r* final en provençal. On sait qu'en provençal moderne cette réduction est devenue universelle : SENIOR > *senhe*, MAJOR > *mage*, NASCĔRE > *naisse* etc. [1].

4) Le développement de *ḽ* en *y*. D'après les données de l'*ALL* la palatalisation de *l* progresse dans le Lyonnais. Ainsi dans l'*ALF* 1919 — *ALL* 39 « les ' oreilles ' (de l'araire) » à 827 | 75 *ŏ̊rẹ̀ḽó* > *láz órẹya*, à 829 | 65 *ŭ̊rĕ̊ḽ* > *lèz óréy*. De même dans l'*ALF* 1564 — *ALL* 219 « le

1. J. Ronjat, *op. cit.*, t. II, 1932, p. 298-299.

fausset (pour tirer le vin) » à 829 | 65 *gil̥ > là giy*; dans *ALF* 457^b — *ALL* 21 « l'enclumette du faucheur » à 916 | 7 *àɛàpl > l ãɛàpy*, à 818 | 49 *ẽklṳ̃mà > l ẽɛyẹna*, à 819 | 32 *ẽçlũnà > ẽçyòn*; dans l'*ALF* 474 — *ALL* 43 « du froment » à 916 | 7 *bl̥ẹ̃ > du byé* [1] et dans quelques autres mots.

Cette palatalisation de *l* est tellement répandue dans le Lyonnais, que parfois elle se produit même au commencement du mot, c'est-à-dire dans une position plus stable que les positions citées. Ainsi dans l'*ALF* 1609 — *ALL* 62 « un lien (pour lier la gerbe) » à 827 | 75 *l̥ã > ũ yã*, à 829 | 65 *lõ > ẽ yõ*. Le développement contraire est à noter à 816 | 60 *yã̄ > œ̃ l̥ã*. Ce développement est également observé au commencement du mot sur les cartes de l'*ALF* 767 — *ALL* 117 « lier ; liés ; liées », où on trouve à 827 | 75 *l̥ǎ > yá*, à 829 | 65 *l̥ǒ > yå*, à 818 | 49 *l̥ǒ* | *yó*, tandis que à 816 | 60 on retrouve le développement contraire — *yǎ̊ > l̥à*.

On peut supposer que ce traitement est venu du Nord. L'analyse des cartes entières de l'*ALF* nous fait arriver à cette conclusion. Sur la carte n° 767 où on trouve la diffusion de la forme patoise du mot « lier » les formes palatalisées manquent totalement dans la zone transitoire au provençal de même qu'en provençal, tandis qu'en Nivernais, en Champagne, en Bourgogne et en d'autres provinces, situées au Nord du Lyonnais, les formes palatalisées sont très répandues. Les départements de Saône-et-Loire, Côte-d'Or, Haute-Marne, Doubs, Haute-Saône, Vosges, Meurthe-et-Moselle et partiellement Nièvre sont envahis par ce phénomène. L'aire de la diffusion est la même pour le mot *lier* et pour quelques autres mots.

*
* *

En étudiant, d'après les deux Atlas, les traits qui unissent le francoprovençal au provençal, (*a* final, *á* [, *o* final) on arrive à des observations non moins importantes pour le problème qui nous occupe.

Analysons les données des Atlas. Sur les cartes de l'*ALF* 1529 — *ALL* 209 « la cuve », le mot conserve les formes dialectales avec *a* final : *kṳ̃va*, *tịna*, *tɛịna*; sur les cartes de l'*ALF* 1427 — *ALL* 89 « l'airée » on note une quantité considérable des formes *pàyà*; sur les cartes de l'*ALF* 1133 — *ALL* 272 « une rave ; des raves » la zone de *rava* ou *rova* reste à peu près invariable. Pourtant on observe parfois une tendance au chan-

1. Dans le cas de la palatalisation de *bl*, *pl*, etc. il s'agit d'une tendance palatalisante du groupe.

gement vers les finales du français littéraire. Ainsi la comparaison des données de l'*ALF* et de l'*ALL*, cartes 688-12, nous fait supposer qu'autrefois l'aire de la diffusion des formes *arba* (l'herbe) a été plus large dans le Nord-Est du Lyonnais, où on constate dans l'*ALF* aux points 913-914 *arba*, tandis que la même zone de l'*ALL* donne *arb* ou *arbₐ*. La réduction dans le mot « herbe » est due peut-être à son emploi général : pour les mots de l'usage quotidien la forme littéraire remplace plus souvent la forme dialectale.

L'*a* accentué en syllabe ouverte se rencontre plus rarement que l'*a* final. Néanmoins sur les cartes étudiées il y a quelques exemples à noter. Ainsi sur les cartes de l'*ALF* 1216 — *ALL* 49 « semer » *á*[> *e* à l'extrême Nord du Lyonnais, ou à 916 | 7 *sènã* | *snė*. Cette localité est en général caractérisée par une réduction considérable du mot (voir les cartes 29, 37, 42, 49, etc. de l'*ALL* et les cartes correspondantes de l'*ALF*). En comparant les données de l'*ALF* et de l'*ALL* pour les mêmes cartes on peut supposer dans l'*ALF* une zone plus large avec l'*a* final au Nord-Ouest de Montbrison.

L'*o* final témoigne une certaine stabilité. Ce trait se conserve assez bien dans les parlers étudiés. Voir la carte de l'*ALL* 72 « l'éteule » où on constate maintes fois *étrublo*. De même dans l'*ALL* 234 « la souche », on constate *la sutso*; dans *ALL* 53 « la herse », *l ę̀reo*, *l érsyo*; dans *ALL* 240 « le chevalet (pour scier le bois) », *tsyuro*, *tsyọ́ri*, etc.

Les cartes de l'*ALF* 1557[b] — *ALL* 72 « l'éteule » montrent l'apparition de l'*o* final à 827 | 75 *ẽtrũblà* > *l étrublo*. Le même phénomène s'observe dans *ALF* 1654 — *ALL* 199 « le sarment (coupé) » à 827 | 75 *rą̃mă* > *la rą̀mo* et dans *ALF* 1499 — *ALL* 240 « le chevalet (pour scier le bois) » à 827 | 75 *tsįvălę̀* > *la tsyọ́ro*.

Le passage de *a* > *o* dans les dialectes modernes du provençal [1] a probablement exercé une certaine influence sur la conservation et sur l'apparition de l'*o* final.

L'aire de la diffusion de *o* final confirme que ce phénomène vient du Sud : le plus souvent, *o* final est répandu à l'extrême Sud du territoire étudié dans l'*ALL*, p. ex. à 75 (Vion), à 60 (Saint-Maurice en Gourgois) et plus au Nord, vers Vienne et même au Nord-Est de Feurs.

On rencontre cependant des cas, où l'*o* final est remplacé par *a*. Par exemple, *ALF* 1133 — *ALL* 272 « une rave ; des raves » à 917 | 8 *rọ̀vò* >

1. P. Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon, 1941, p. 153 suiv.

na rǫ́va; *ALF* 543 — *ALL* 60 « la faucille » à 829-65 *vu lō* > *lu vulã*, *ALF* 1211 — *ALL* 44 à 917 | 8 *ɛò̤l̮ò la ɛạl̮a*.

*
* *

L'étude des cartes de l'*ALF* et de l'*ALL* démontre une fois de plus que la région du Lyonnais est apparentée beaucoup plus aux dialectes Est de la langue française qu'à la langue provençale. La comparaison des cartes de l'*ALL* et des cartes correspondantes de l'*ALF*, montre que pour certains traitements phonétiques le développement du dialecte a reçu une poussée du français orientée Nord-Sud (*a* + *r* > *e* + *r* ; *l̮* > *y*, *a* final > *e* final).

*
* *

Les observations faites sur la partie Ouest du francoprovençal nous permettent de présenter quelques conclusions plus générales sur le développement du francoprovençal en entier.

On ne saurait nier que la ressemblance de ces parlers avec la langue française est indiscutablement plus grande qu'avec la langue provençale. Comment donc expliquer les points de vue si contraires sur le francoprovençal ? Je pense que pour pouvoir répondre à cette question il faut la considérer du point de vue historique : lorsqu'on cherche à définir la nature des parlers francoprovençaux et leur place dans le système des langues romanes, il s'agit avant tout de distinguer la période ancienne de la période moderne. Les dialectes, comme les langues, subissent des changements considérables dans leur propagation, dans leur caractéristique linguistique et conformément à tout cela leur classification doit être différente.

On sait qu'à l'époque moderne les dialectes ont subi une dégradation sensible. Cette dégradation ne paraît pas avoir été aussi forte dans la région étudiée qu'en Normandie ou en Champagne, par exemple, mais elle a certainement eu lieu. Beaucoup d'études spéciales, ainsi que les données des Atlas, en font preuve. La destruction de l'unité du francoprovençal a commencé depuis des siècles. D'après A. Dauzat, à partir du XII[e] siècle déjà, on commence à employer dans les chancelleries non le dialecte de la région, mais celui du centre, qui remplace le latin. A Lyon dans l'usage parlé le patois avait disparu dès le XVII[e] siècle. Les dernières productions patoises du Forez datent de la même époque. Quant à la Suisse française, le français y triomphe un demi-siècle plus tard à peu

près. Même là où le patois est resté vivant (Valais, Suisse, Dauphiné), tous les paysans savent parler français [1].

Au commencement de cet article il a été dit, que M. R. Hall niait catégoriquement l'indépendance de ces parlers. Ajoutons qu'il ne partait que de la documentation fournie par l'Atlas linguistique de J. Gilliéron, qui montrait l'état de la région à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle. Cependant il est certain que la documentation fournie par l'Atlas de Gilliéron, prise isolément (comme l'a fait M. R. Hall, qui n'utilise pas les autres publications), ne peut donner un tableau suffisamment véridique pour toutes les époques de l'histoire des patois, surtout si l'on considère le réseau assez clairsemé des localités étudiées, ne permettant de tracer qu'une limite linguistique assez approximative. Toutes restrictions faites, M. R. Hall n'avait pas tout à fait tort. M. J. Lahti, qui est fermement convaincu de l'indépendance des parlers francoprovençaux et qui critique M. R. Hall avec un tel acharnement, ne peut cependant pas ne pas reconnaître que certaines cartes de M. R. Hall témoignent en faveur de sa théorie : ainsi les cartes de la disparition de *s* devant consonne, du développement du groupe latin « en », de la perte de l'articulation latérale de « *l* » font preuve du manque d'unité des parlers francoprovençaux [2].

D'après nous, M. R. Hall avait raison en ce qui concerne le francoprovençal moderne. Quant à J. Lahti, son point de vue s'applique à la période ancienne.

De nos jours il est certainement difficile de considérer les parlers francoprovençaux comme une zone indépendante : la disparition rapide et précoce des parlers francoprovençaux, une large zone intermédiaire entre ces parlers et les dialectes français confirment les observations de M. A. Duraffour concernant les ressemblances étonnantes de ces parlers et des dialectes français avoisinants. L'étude comparatives des deux Atlas démontre que les parlers francoprovençaux se rapprochent du français et non du provençal. Ceci permet de conclure, que pour l'époque moderne il faut plutôt traiter ces parlers comme dialectes Sud-Est de la langue française comme l'avait déjà fait W. Meyer-Lübke, qui n'avait pas assez de données dialectales pour convaincre les romanistes.

Quant aux premiers siècles de l'histoire de la langue française, les choses se sont passées autrement, ce qui permet de supposer l'existence

1. A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, Payot, 1930, p. 547.

2. J. Lahti, *Le francoprovençal est-il un dialecte fictif ? Neuphilologische Mitteilungen*, t. LII, n[os] 1-2, 1951, p. 8-9.

de trois groupements linguistiques indépendants : le français, le provençal et le francoprovençal. Ceci est confirmé non seulement par les données linguistiques, mais encore par les faits historiques. Rappelons la coïncidence (qui n'était certainement pas accidentelle) des diocèses de Lyon avec la frontière extrême Ouest de ces parlers [1] : l'unité religieuse et politique de ces territoires à l'époque ancienne de l'histoire de France avait des conséquences certaines pour le développement des parlers. Probablement le superstrat de la langue des Burgondes a dû avoir aussi une grande importance pour la formation du francoprovençal. Boehmer a constaté que ces parlers correspondent assez exactement à l'ancien royaume de Bourgogne sous Boso [2]. Rappelons ici les intéressantes pensées, émises par Mgr Gardette, concernant l'influence sur la formation du territoire des parlers francoprovençaux des routes qui « venant de l'Adriatique et du proche Orient à travers les Alpes convergeaient vers le grand marché de Lugdunum, plus tard Lyon » [3]. Cependant, le rôle politique des diocèses liés aux divisions administratives romaines, le superstrat de la langue des Burgondes ainsi que quelques autres causes n'ont pas joué un rôle décisif dans le développement et surtout dans la conservation de l'unité de ce groupe des parlers. Il y manquait une condition primordiale pour le territoire pris en entier : un unique centre politique, économique et culturel qui aurait réuni cette masse amorphe des parlers en une seule unité indépendante. Finalement la zone des parlers francoprovencaux a fini, comme on le sait, par être divisée entre trois états.

En terminant notre exposé, nous voulons souligner, qu'au commencement de leur existence les parlers francoprovençaux avaient probablement quelque chance de devenir une langue romane indépendante, mais le sort historique de la région, où ils étaient nés, n'était pas favorable à leur développement. On pourrait dire que le francoprovençal est une langue qui n'a pas réussi.

Académie de Sciences d'U. R. S. S. (Institut de Linguistique). M. BORODINE.

1. B. Hasselrot, *Sur l'origine des adjectifs possessifs nostron, vostron* en francoprovençal. *Studia Neophilologica*, vol. XI, nos 1-3, p. 62-84 (voir la carte).

2. W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, C. Winter, p. 20.

3. P. Gardette, K. Lobeck, *Die französisch-francoprovenzalische Dialektgrenze zwischen Jura und Saône*, Genève-Zürich, 1945, *Le Français Moderne*, 1940, no 2, p. 147.

L'AFFAIBLISSEMENT DE *R* DEVANT CONSONNE DANS LA SYLLABE PROTONIQUE EN MOYEN FRANÇAIS

Dans la poésie de la fin du Moyen Age, le culte des rimes léonines fleurit. Pour les poètes qui suivent cette mode, la rime doit comprendre autant de syllabes que possible [1]. Cependant, ceux qui, à l'exemple de Jean de Meun, se font un devoir de rimer sur un minimum de deux syllabes sont rares [2]. Chez la plupart d'entre eux, la rime protonique reste souhaitable mais facultative. Il s'ensuit que l'on peut rarement faire appel à la rime pour résoudre les difficultés de prononciation qui se présentent dans la syllabe protonique. Ainsi l'association *sage : large* mène à certaines conclusions concernant l'*r* devant consonne dans la syllabe tonique [3], mais *largesse : sagesse* ne révèle rien sur la prononciation de ce même son dans la syllabe initiale, puisque *-gesse* offre déjà une rime plus que suffisante, même pour ceux qui recherchent les associations léonines [4]. D'autre part, ce qui est vrai de la syllabe tonique ne l'est pas toujours ailleurs [5],

1. L'étude la plus récente de la rime médiévale est celle de Georges Lote : *Histoire du Vers Français*, vol. II, Paris 1951. Le travail bien connu de Freymond ne va que jusqu'au début du XIVe siècle : *Über den reichen Reim bei altfranzösischen Dichtern bis zum Anfang des XIV Jahrh.*, dans *Zeitschrift für Rom. Phil.*, vol. VI, 1882, p. 1-36, 177-215.

2. A propos des rimes de Jean de Meun, voir *Le Roman de la Rose*, édité par E. Langlois, S.A.T.F., vol. I, p. 58.

3. De deux choses l'une : soit que l'*r* se prononce si faiblement qu'il ne compte plus dans la rime, soit qu'il ne se prononce plus du tout. De nombreuses orthographes confirment cette dernière hypothèse.

4. Voir Lote, II, p. 145.

5. Ainsi, pour le wallon, Meyer-Lübke note *duermi-duem*, *turné-tun*, etc. (*Grammatik der Romanischen Sprachen*, I, Lautlehre, Leipzig, 1890, § 475, p. 402), et pour le picard moderne C.T. Gossen signale *parlé* mais *pāl* (*Petite Grammaire de l'Ancien Picard*, Paris, 1951, p. 91). Pourtant, d'après Grammont, cette différence est due à la division syllabique et non à l'influence de l'accent, l'*r* disparaissant dans *duerm* par allégement syllabique, mais restant dans *duermi*, où un tel allégement n'est pas nécessaire. (Grammont, *Traité de Phonétique*, 4e éd., Paris, 1950, p. 208-9.)

et la plupart des grammaires historiques qui traitent de la disparition de l'*r* devant consonne en vieux et en moyen français spécifient qu'elle a lieu dans la syllabe tonique, ou ne citent des exemples que de cette syllabe [1]. Dans les pages suivantes, nous nous proposons d'aborder ce problème concernant la consonne *r*. Nous nous référerons à certaines rimes puisées dans la poésie de Villon, représentant par excellence de la langue française au XV[e] siècle, influencé, lui aussi, par la crise du « léonisme » [2].

Constatons d'abord que, d'après la *loi du plus fort* formulée par Grammont [3], l'*r* en syllabe inaccentuée est forcément plus faible qu'en syllabe accentuée. Or, on sait que l'*r* placé à la fin de la syllabe tonique, devant consonne initiale de la syllabe atone (*large* etc.), avait tendance à s'amuir en vieux et en moyen français malgré le renforcement de l'accent [4], et par conséquent on doit s'attendre, en principe tout au moins, à un phénomène semblable dans la syllabe protonique. Rappelons aussi que cette position en fin de syllabe devant consonne initiale est particulièrement faible, la tension y étant décroissante [5], et que l'*r* dental du moyen français, très sensible à l'influence de sa position et des sons juxtaposés, perdait facilement ses battements [6]. La nature même de l'*r*, et cette position faible, sont les conditions préalables à sa réduction. Donc, il n'y a pas de raison *a priori* pour que l'*r* en syllabe protonique ne s'affaiblisse pas. Bien au contraire, il y a tout lieu de s'y attendre, et d'autant plus si les sons juxtaposés s'y prêtent.

Voici les rimes de Villon qui pourraient comprendre la syllabe protonique, à condition que l'*r* s'y amuisse :

L	XIII principalement : parlement	T	XXIX gallans : parlans
T	CXXXIX ala : parla	T	XLIX sagesse : largesse
T	LIII sadinet : jardinet	T	CLXXI parfaire : affaire

1. Voir plus loin, note 7, p. 94.
2. Sur l'emploi que fait Villon de la rime riche, voir G. Paris, *Villoniana*, dans *Romania*, XXX, p. 369. Nous espérons publier prochainement un ouvrage sur les rimes de Villon.
3. Grammont, p. 185-6.
4. Pope, *From Latin to Modern French*, Manchester, 1934, § 396, et Chatelain, *Recherches sur le Vers Français au XV[e] siècle*, Paris, 1908, p. 51-3. La poésie de Villon nous en offre plusieurs exemples.
5. Grammont, p. 203.
6. Pope § 395.

T 1249-50 archier : arrachier — T 1612-14 escharbot : sabot
PD III la gonne : jargonne — PD VII a dent : ardent
T CVII cornetes : honnestes [1]

Les trois premières rimes concernent le verbe *parler* et le substantif *parlement*. Au XVIe siècle Bovelles attribua aux Parisiens la prononciation *paller* au lieu de *parler* [2]. Ce développement était loin d'être nouveau, puisque déjà au XIIIe siècle les rimes de Jean de Meun trahissent, sans possibilité d'erreur, les prononciations *palons*, *palast*, *empalez*, etc. [3]. Il est vrai que, dans son cas, il s'agit de l'Orléanais et pas nécessairement du parler parisien. Cependant, de nombreux textes du XIIIe, du XIVe et du XVe siècle, provenant de différentes régions, contiennent les orthographes *paller*, *paler*, *paleroit*, etc., et témoignent ainsi de l'étendue de ce phénomène [4]. Rappelons aussi que l'*r* s'assimilait à un *l* suivant dans la syllabe protonique d'autres mots également [5]. En conséquence, nous estimons que les rimes de Villon énumérées plus haut, où il s'agit de la racine *parl* + voyelle tonique, peuvent comprendre l'*a* protonique et satisfaire ainsi aux exigences du « léonisme ».

L'*r* s'amuïssait-il dans la syllabe protonique devant des consonnes autres que *l* (ou *s* [6]) ? Le fait n'est pas avéré, et comme nous l'avons dit, la plupart des grammaires historique se bornent à citer des exemples appartenant à la syllabe tonique [7]. L'on remarquera cependant que dans

1. Toutes les références textuelles renvoient à l'édition Longnon-Foulet. L = *Le Lais*, T = *Le Testament*, PD = *Poésies Diverses*.

2. Voir Pope, § 397 et Thurot, *De la Prononciation Française depuis le Commencement du XVIe siècle*, Paris, 1881, vol. II, p. 289.

3. Éd. Langlois, I, p. 208. La rime *parla* : *par la* parait maintenir l'*r*, mais il se peut qu'il fût muet dans les deux cas.

4. *L'Atre Perilleux, Études sur les manuscrits*, par B. Woledge, Paris, 1930, p. 73 ; *Recueil des Isopets*, éd. J. Bastin, S.A.T.F., II, p. XXXIV ; *Li Chevaliers as deus espees*, éd. W. Foerster, Halle, 1877, p. XLIX, etc. Voir aussi Godefroy, *parlement* et *porparler*, et *parler* et *parloir* au supplément. Pour le dialecte normand voir B. Eggert, *Entwicklung der Normannischen Mundart*, dans *Zeitschrift für Rom. Phil.*, XIII, 1889, p. 300.

5. Prononciation qui a laissé des traces dans *chambellan* < *chamberlenc*, cf. des orthographes comme *esc[illegible]*, *gallandes*, *estellins*, *Olliens*, *Illande*, etc. Ce double *l* avait sans doute la valeur d'un *l* simple, cf. Pope, § 366.

6. Pour *-rs-* > *-s-* voir Pope, § 390. Nous n'en discutons pas ici puisque notre liste des rimes de Villon ne revèle pas cette assimilation. Elle était pourtant très répandue, et comme dans le cas de *-rl-* > *-ll-*, on en trouve des exemples isolés déjà en latin vulgaire.

7. Brunot, *Histoire de la Langue Française*, I, p. 412, note 3, et II, p. 275 ; L. Jordan, *Altfranzösisches Elementarbuch*, p. 100 ; E. Metzke, *Der Dialekt von Ile-de-France im XIII*

les rimes que l'on vient d'énumérer, l'*r* est toujours précédé de *a*, sauf dans le dernier cas. Cela peut tenir à plusieurs facteurs [1], mais il ne faut pas négliger la possibilité que la voyelle *a* ait contribué à l'affaiblissement de l'*r*. En effet, au point de vue phonétique, une pareille influence est vraisemblable. *A* et *r* (*r* dental, bien entendu) sont articulés tous les deux avec le dos de la langue placé en bas de la bouche, et si dans le parler parisien *e* suivi de *r* dans la même syllabe avait tendance à s'abaisser à *a*, c'est par suite d'une anticipation de l'*r* [2]. L'on peut admettre comme hypothèse que l'*r* aurait fini par disparaître tout à fait après *a* d'origine latine ou française, absorbé par la voyelle apparentée, le dos de la langue restant en position et la pointe n'étant plus relevée vers les alvéoles. Cet *r* partage ainsi le sort des consonnes nasales dans *chanter*, *monter* etc., ou des labiales dans PAVOREM, PAVONEM, etc. [3]. Il en va de même des voyelles vélaires, car *ou* protonique suivi d'un *r* faisant partie de la même syllabe s'abaissa dans le petit peuple jusqu'à *o* (*o* ouvert) [4], après quoi l'*r* aurait eu tendance à s'affaiblir et à disparaître.

Des orthographes que l'on trouve dans d'autres textes du Moyen Age, à partir du XIIIe siècle, laissent supposer la même possibilité. Ainsi l'éditeur de la *Vengeance Raguidel* fait remarquer : « *R* hinter *a* bleibt vor

und XIV. Jahrh. dans *Archiv für das studium der neueren Sprachen*, LXV, p. 87 ; H. Chatelain, *op. cit.*, p. 51-3, où les seuls exemples comprenant la syllabe protonique, à part quelques cas évidents de dissimilation, sont *toupie* au lieu de *tourpie* et *capendu* au lieu de *carpendu*, mais dans l'un et l'autre cas il n'est pas certain que la forme avec *r* soit la première ; Thurot, *op. cit.*, II, p. 278-80, 289, mais pour une variété de raisons l'on ne peut pas retenir la plupart de ces exemples, comme l'a fait remarquer Chatelain (*loc. cit.*). Ainsi, même si *offraye* (p. 289) dérive de la forme picarde *orfraie* et non d'*osfraie*, c'est un simple cas de dissimilation, comme *abre* au lieu de *arbre* (cf. Grammont, p. 277-8 et 317-8) ; les seuls exemples cités par Pope pour la syllabe protonique (§ 397) sont *offraye* et les mots d'emprunt *a(r)moniac*, *ma(r)sepain* ; Lote III, p. 221-2 ne cite pas de pareils exemples ; Nyrop, d'autre part, en signale plusieurs « de date récente » comme *babiche*, et quelques-uns où il s'agit de dissimilation (I, § 362).

1. C'est même inévitable, à cause de l'influence exercée par l'*r* sur une voyelle précédente, dans le parler populaire tout au moins, en moyen français (Pope, § 496, § 499). Cependant, ceci n'explique pas les rimes de Villon énumérées plus haut, où tous les cas de *-ar-* sont d'origine latine.

2. Grammont p. 217 et Pope, part II, chap. 13.

3. L'influence de l'*l* suivant a certainement précédé celle de la voyelle protonique, puisque *chamberlenc* > *chambellan* et non *chamberlenc* > *chambarlan* > *chamballan*. Voir d'ailleurs note 17.

4. Pope § 499.

Konson. einigemale aus [1]. ». Il cite les cas de *capentier* et d'*encacier*, et il considère que la rime *la gent : argent* embrasse deux syllabes [2]. De même, *Le Roman des Deduis* nous offrent *mabré* [3], *patie* et *patirent*, et *martire* au lieu de *matire* (matière), où le premier *r* n'est pas organique. Le seul exemple que présente ce texte de l'effacement d'un *r* devant consonne dans une syllabe protonique où la voyelle n'est pas *a* est *collieus* au lieu de *courlieux* [4].

Il y a donc lieu de croire que l'affaiblissement de l'*r* devant consonne ne se bornait aucunement à la syllabe tonique. Ce n'est pas l'accent qui régit son amuissement. D'autre part, l'on aurait tort de voir dans l'influence des sons juxtaposés une condition préalable à la disparition de l'*r*, car dans des rimes comme *rouges : courges*, *sourdre : foudre* qui abondent au XVe siècle, ce n'est ni la voyelle précédente ni la consonne suivante qui ont agi sur l'*r* [5]. La réduction de l'*r* devant consonne s'est généralisée en moyen français, à notre avis, à partir des conditions suivantes :

1) assimilation à un *l* ou un *s* suivant, dont on trouve des cas dès le latin vulgaire (SURSUM > SUSUM, SUPERLEX > SUPELLEX, etc.);

2) allégement syllabique (voir note 5), attesté par les rimes dès le XIIe siècle : *vet* : *sert*, etc., et d'autant plus fréquent que la consonne suivante est souvent un *s : sospirs : ententis*, etc. ;

3) dissimilation, avec disparition de celui des *r* qui est à tension décroissante. On en trouve de nombreux cas en moyen français : *abre*, *mecredi* etc. ;

4) absorption par un *a* précédent dans *argent*, *ardent*, *ardoise*, etc., que nous avons traitée plus haut [6].

1. *La Vengeance Raguidel*, herausgegeben von M. Friedwagner, Halle a. S., 1909. (*Raoul de Houdenc, Sämtliche Werke*, Zweiter Band), p. XXXVIII.

2. P. XCI. Il va sans dire que l'allongement de la voyelle, conséquence de la disparition de l'*r*, ne changerait rien à la question, cf. Pope, § 396 et § 558-9.

3. Simple cas de dissimilation sans doute, cf. note 18, remarques sur *offraye*.

4. Éd. Blomqvist, Karlshamn, 1951, p. 61. La graphie *adoise* au lieu de ardoise se rencontre très souvent (voir Godefroy), et *Le Roman de Fauvel* nous offre la rime *adoise* (*ardoise*) : *adoise* (verbe), éd. Langfors, S.A.T.F., p. LX.

5. Pour les consonnes suivant l'*r* voir Chatelain, p. 53, § 2-3, et pour les voyelles précédant l'*r* voir Brunot, II, p. 273. Voir aussi la note suivante.

6. Chatelain suggère que la syncope de l'*r* a commencé devant *m* ou *n*, car, dit-il, les exemples qu'il a notés du XIVe siècle présentent tous *r* devant *m* ou *n*. Il se trompe pourtant, car chez Christine de Pisan il a noté les rimes *barge : rivage*, *parles : masles*. Remarquons d'autre part que les rimes qu'il cite du XIVe siècle, ainsi que celles citées pour le

Enfin, en moyen français la position faible à tension décroissante suffit à elle seule pour que l'*r* s'amuisse, d'où les rimes *rouges : courges*, etc., notées plus haut. D'ailleurs, l'assibilation de l'*r* intervocalique à la même époque fournit encore une indication de l'influence d'une position faible sur cette consonne ultra-susceptible. En dernière analyse, la seule cause fondamentale de l'affaiblissement de l'*r* est tout simplement son mode d'articulation, car dès qu'il s'agit d'une prononciation négligée, il a tendance à perdre ses battements.

L'influence de l'orthographe traditionnelle [1], et des grammairiens, empêcha la disparition totale de l'*r* devant consonne. On sait que son affaiblissement en moyen français explique l'établissement, à Paris d'abord, de l'*r* grasseyé de nos jours.

John Fox.

vieux français par Pope, § 396, présentent toujours *r* précédé de *a* ou *o*, sauf là où il s'agit, dans la liste de Pope, de l'allégement syllabique.

1. Pope, § 740.

NOMI COMPOSTI CON VERBI

1. *Nomi da imperativi*. Nei miei *Antisuffissi* (*It. Dial.*, XVIII, 84-85) dico che dall' imperativo possono venire *appiccàgnolo*, *spendaccione* e altri vocaboli, inoltre che ritengo nati dall' imperativo i còrsi *saliscione*, *abruníscia* (?), *spizíscia*, *abbliscimento*, *arrustísciula*, e che dall' imperativo vennero *sentinèlla* e *beva*. È opportuno che qui chiarisca la giustezza della origine accennata dei nomi citati e di molti altri : infatti, se i moltissimi nomi composti con verbi derivano senza dubbio dall' imperativo, come *ceccosuda*, *attaccapanni*, *Bengòdi* [1], *pescivéndolo* [2], e dall' imperativo sono i doppi imperativi, come *bagnasciuga*, *dòrmivéglia*, *saliscendi*, *toccasana* e cosí via, non sarebbe comprensibile che i nomi cavati da un sol verbo, non composti, non siano formati piú spesso dall' imperativo [3].

Se *fannullone* è da *fa nulla!* (v. *fannulla* nel mio *Prontuario di parole*

1. Ricorda il cognome veronese *Bentegòdi*. Il paese di *Bengodi* del Boccaccio è presentato così dall' Oudin : « Bengodi, grand bien vous fasse. Item, le nom d'un païs inventé, comme le païs de Cocaigne, mot composé de ben et godi ». Un luogo *Bergagòdi* è spiegato dal Pieri (*Topon. Arno*, 339) come « alberga, godi ».

2. Con *pescivéndolo*, *fruttivéndolo*, *carivendolo* (ant.), *grecovendolo* (ant. : Soderini) sono da porre *coditremola*, *tèrracrèpola*, *panicuòcolo* (meglio che da **panicoquus*; *panicuoco* del *R. e. W.*, 6198 è per isbaglio), *panifacola* (asc. ant.) « panicuocola », *mànitergulu* (nap. ant.) « asciugamani », *acquitògliolo* (versil.) « valvola per dare o togliere l'acqua » (v. anche *It. Dial.*, V, 228), *malmèttulu* (còrso) « mettimale », *mèrdaruòtolo* (Castellonolato di Gaeta) « scarafaggio » (cfr. avell. *arròtolamèrda* : Garbini, 1131), *codacàssola* (bellun.) « coditremola » (cfr. pad. *squassacoa*), *manutèngolo*, montal. *manitèngolo* « manutengolo », it. ant. *manitengolo* « manico ». Vedi : Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, II, §§ 553, 558; Nigra, *A. Glott. It.*, XV, 484; Salvioni, *Wörter und Sachen*, III, 134-'5; Serra, *Vol. omag. Lapedatu*, București, 1936, p. 782. *Babborivéggoli* (*Vocab. etim. it.*) derivò o si risentí della prima pers. pres., come altri composti citati sopra e nell' *It. Dial.*, XVIII, 84. Cfr. *R. Dial. R.*, I, 107 (donde è da levare *strapazzo*, d'altra origine).

3. Di doppi imperativi v. *St. Filol. R.*, VII, 234; *A. Glott. It.*, XIV, 453-468; XV, 221-'5, 378, n. 1, 488, n. 1; *St. Rom.*, XXV, 44-45; *It. Dial.*, I, 159, num. 250; IX, 184, n. 1; XIII, 122-'3; Raffaele Capozzoli, *Gramm. nap.*, Napoli, 1889, p. 195-'6; Tollemache, *Le parole comp.*, 211. Ricordo qui anche il modo *a scappa e fuggi* « in grandissima fretta » : *una corsa a scappa e fuggi*. — Bello è il sic. *lassepigghia* « ciaccione ».

moderne, e un *Vinci Fanulla*, nel Poma, II, 13), *beone*, *spaccone*, *fracassone* saranno da *bei !* *spacca !* (cfr. nap. *capetà-spacca* del sec. XVIII), *fracassa !* (cfr. *capitan Fracassa*), e *saliscione*, ecc. e *sentinèlla* da *salisci !* ecc. e da *sènti !* (cfr. *scolta* : *R. Ling. R.*, XIX, 210-211); come il padov. *gua* « arrotino » è da *gua !* « arrota ! »[1] cosí da *mòla !* « arrota ! » è *moleta* (vicent.) « arrotino » e dall' imperativo lo sono altri in *-eta*, e da *arrota !* è *arrotino* e dall' imperativo altri in *-ino* : vedi i paralleli presentati dal Migliorini tra forme quali *arrotino* e *arròtafòrbici*, *spaccone* e *spaccamonti* e altri molti (*Saggi ling.*, 87-91).

L'origine imperativa dei nomi composti o non composti derivati da verbi fu avvertita da tempo da studiosi della lingua e da linguisti. Vedi gl'interessanti articoli del Fanfani (*Uso tosc.*, s. *imperativi* e s. *nomi*)[2].

Al Galvani (*Gloss. modenese*, a. 1868, p. 421), il quale affermava che *scia* « ajola » sarebbe la terza persona del presente di *scièr* (= *sièr*) « solcare », « passata agli offici di nome, com' è consueto » il Flechia (*A. Glott. It.*, III, 127) osservava che questo è « incritico modo di derivar nomi da forme verbali (*Arch. glott.*, II, 24), tranne che in due determinati casi, cioè dall' infinito l'azione o l'astratto (*il piacere*, *il dovere*, *il dire*, *il parlare*, *i baciari*)[3] o dalla 2ª pers. sing. dell'imperat. nomi d'agente, specialmente composti (lo *Sparecchia*, soprannome; il *conciatetti*, il *battilana*, ecc.) ».

Il Salvioni (*St. Filol. R.*, VII, 233), quali esempi del solo imperativo riporta *struggi* (montal.) « struggimento (dello stomaco) » (*struggi* « persona molesta » è nel Fanfani, *Voci*, e nel Petrocchi, s. *strúggere*), *condusi* (venez.) « ruffiano », *accenni* (messin.) « zolfanello », oltre i tosc. *accò-*

1. Secondo il Migliorini, *Saggi ling.*, 81, *gua* è derivato da *gua*, grido degli arrotini; ma questo grido non è che *gua* « arrotino », come *moleta !* del vicentino, ecc. è *moleta* « arrotino ». Il bellunese à *mòla* o *moleta* « arrotino ».

2. Luigi Fornaciari, *Dell' uso delle trasposizioni e delle parole composte*, Lucca, 1831, p. 49, raccogliendo parecchi composti con verbi (tra cui *pescivendolo*) e alcuni doppi imperativi, non li dice imperativi.

Per i composti imperativi in altre lingue vedi il Darmesteter e altri. Per lo spagnolo vedi alcuni schiarimenti del Corominas (*Nueva Rev. Filol. Hisp.*, X, 185).

3. *Cucirini* « filati per cucire » (il Panzini, a. 1918, p. 646, lo dà come agg.) è riduzione e derivazione di *fili* o *filati da cucire* : cfr. trent. *i cosiri* « fili per cucire ». L'Azzolini (a. 1856) registrava il rover. *cusirim* (term. merc.) sèguito da *cucirino ???*, quindi lui domandava se vi potesse corrispondere un it. *cucirino*. Il Pajello (a. 1896) registra il vicent. *cusarin* (*filo*, *seda*) « filo o seta da cucire » (vicent. *cúsare* « cucire »). Il Salvioni (*St. Filol. R.*, VII, 224) nota *tessuti cucirili* dei fabbricanti di refe, « notevole per la base verbale ». Sarà da correggere in *fili* o *filati cucirili*. V. *Vocab. etim. it.*, s. *cucire*.

moda, l'ant. *ascolta*, l'ant. *buratta* e altri (*St. Rom.*, XXIV, 42-46). V. anche *fare il piangi* nel Fanfani (*Uso tosc.*, s. *piangi*), e il *Dormi* nel Firenzuola (*Trinuzia*)[1].

Attilio Levi (*Palat. piem.*, p. 22) da un **piangé* piem. deriva *piangín* «piagnone» per mezzo della II pers. imper. **piàngia* sostantivata, e da imperativi trae, non solo *la spia*, *la guida*, ma *attacchino*, *becchino*, *ficchino* (cfr. *attaccabrighe*, *beccamòrti*, *ficcanaso*), *arrotino*, *scalpellino*, *spazzino*, *strozzino*, ecc., *ballerino*, *canterino*, *accattone* (e *accattino*), *chiacchierone*, ecc., e di altri nomi da imperativi v. i rimandi *ivi* (p. 254). Vedi poi le raccolte abbondantissime del Migliorini[2].

Antonino Pagliaro (*Sommario di ling.*, Roma, 1930, p. 158-162) scrive che il 'problema' è sapere se il primo elemento dei composti del tipo *pòrtabandièra* è una III pers. sing. del pres. o una II pers. dell'imper., e che non è probabile si tratti d'imperativo perché mal s'intende come questo possa intervenire in forme composte per designare oggetti d'uso come *scacciapensièri* e simili; nega quindi che in tali composti entri l'imperativo, e dice che vi si tratta di «un puro tema verbale che affiora nella coscienza linguistica libero da qualsiasi elemento sintattico».

Ma si tratta di sicuro d'imperativo, allo stesso modo che sono imperativi *Fammilume*, *Fattiboni*, *Fattinnanti* e il tosc. ant. *Simintendi*. E *capetà-spacca* «capitan Fracassa, spaccone» del napoletano Vottiero (a. 1789)

1. Cognomi venuti da verbi sono o possono essere: *Apergi* (vèn.) (pad., vicent. ant. *averzere*, venez. *avèrzer* (*z* dolce) «aprire»), *Attèndoli* (il soprannome di Jacopo Muzio Attendoli [1369-1424] divenne cognome dei suoi discendenti), *Baratta* (vèn.), *Brusa*, *Brusòtti*, *Brusón* (vèn.), *Brustolón* (vèn.), *Cavalca*, *Cavalchini*, *Conficconi* (tosc.), *Dissegna* (vèn.), *Fracassa*, *Fracassetti*, *Fracassini*, *Fracca*, *Fraccaro*, *-i*, *Fraccaròli*, *Frachetti* (trent.), *Pacchioni*, *Pensa* (Cesarini Sforza, 131), *Pètena* (*ivi*, 158, 181), *Poda* (trent.), *Podetti* (trent.) da *podàr* (trent.) «potare», *Raccòsta*, *Ronca*, *Rusca*, *Ruzza* (*zz* dolce) (pad.), *Dello Sbarba*, *Sbrana*, *Sbriscia*, *Scàccia*, *Scalza* (Cesarini, 147), *Scarmiglia*, *Scasega* (valsug. ant.: *It. Dial.*, X, 204), *Scavalli*, *Schiatti* (cfr. *schiattone*), *Sciamanna*, *Scòccia*, *Scopia* (ant.) (Cesar., 149, 190), *Sparnacci*, *Sparpàglia*, *Spaventa*, *Spera*, *Springhetti*, *Squàrcia*, *Squarciglia*, *Stenta* (Cesar., 170), *Stianti* (tosc.), *Strazza*, *Stura*, *Tartàglia*, *Tartagli*, *Tartaglino*, *Tenti*, *Tentoni*, *Torcigliani*, *Tracanna*, *Traina*, *Travaia* (Cesar., 172), *Tràvia*, *Trincia*, *Tronca* (Cesar., 217), *Zaccagnini*. Anche forse *Gabba*, *Presta*, *Del Càccia*. E v. Olivieri, *Cogn. Ven.*, 187-197. Il Pieri (*Topon. Arno*, 340, 342) elenca i nomi luoghi *Ingoja* e *Scappèlla*. Dall' imper. *viàgia* il Flechia (*A. Glott. It.*, XVIII, 325) deriva *viàgia* (piver.) «presto». *Ciàccia*, invece d'essere scorciatura di *ciaccione* (*It. Dial.*, IX, 109), è meglio dall' imperativo di *ciacciare*: *ciaccione* sarebbe de *ciàccia*.

2. *St. Rom.*, XXV, 41-66, 71, n. 2; *La Cultura*, II, 181-'3; Migliorini, *Saggi ling.*, 82 e seg.

(*R. Ist. Lomb.*, XLIV, 775), e *indovinagrillo, indovínalagríllo* (librettino), *vattel'a pesca* e altri.

Al Pagliaro non sembra possibile l'applicazione dell' imperativo a oggetti, a cose senza vita, ma per il sentire del popolo il fatto è naturalissimo, spontaneo, e per spiegarlo non occorre rifarsi sino alle confusioni di genti primitive tra cose animate e cose inanimate o, per esempio, al fatto che la mamma, per dare soddisfazione al suo bambino, picchia un mobile contro cui esso à battuto la testina. I parlanti, allo stesso modo con cui chiamano *pòrtapàcchi* il « postino dei pacchi », chiamano *pòrtapàcchi* il « sostegno di ferro che in certi velocipedi serve a trasportare i pacchi », e come chiamano *pòrtalèttere* il « postino » essi chiamano *pòrtadólci, pòrtafiàschi, pòrtafióri, pòrtamantèllo* ecc. degli arnesi. Né è difficile udire popolani e non popolani rivolgere delle parole, non solo a qualunque bestia, ma a oggetti : per esempio, uno che vuol far stare ritto un oggetto che tende a cascare o a piegarsi gli dice : *sta' sú!* o *sta' ritto!* L'uomo comanda persino alla pancia quando dice : *Vèntre mio, fatti capanna*, e chiede alla bocca : *Bocca mia, che vo'tu?*

Il marinajo che à creato l'espressione *palla-fa-tú* (v. Bardesono, *Vocab. mar.*, s. *palla*) doveva avere un concetto istintivo del valore di comando della sua espressione, rivolta a cosa che non può dare ascolto.

Nel creare i nomi imperativi, soprattutto se nomignoli o nomi di piante o d'animali, i popolani seguono i loro istinti d'imposizione, di aggressione, di esagerazione, di beffa, d'ironia : a essi garba molto l'imperativo per creare di tali parole : cosí si sono sbizzarriti in una coloritissima varietà di nomi imperativi di persone, di piante, di oggetti, di luoghi, che possiamo vedere nelle raccolte sinora fatte [1].

1. Un antico imperativo *faci* formato secondo il pres. indic. *faci* (Jacopone ; Dante, che ànno pure *face* « fa » [*Inf.*, X, 16, 9], ecc., lat. tardo *fa* e *face* per *fac* : v. la Crusca, s. *fare*) (cfr. imper. *fai* e *fa* : *A. Glott. It.*, XIV, 465-'6) compare forse negli antichi *facibene, facicoro, facigrazie, facimale* (Giov. Cavalcanti), *faciniente* (Ugolini) (franc. *fainéant*) e in *facidanno* (Allegri), dato come vivo (Petrocchi ; v. Canevazzi) (*facipoltri* « fabbricante di letti » e *facitutto* « stagnino » sono termini dei coatti : Mirabella, *Mala vita*, 324), diversamente da quanto ritengono altri studiosi (Tollemache, *Le parole comp.*, 185-'6, 194 ; *Lingua Nostra*, IX, 22-23 ; X, 17). La forma *faccidanno* (Buonarroti il G. ; Paoletti), se sicura, sembra significare « fa a noi danno » e vorrebbe dire « pròvati a farci danno, ché vedrai ! » e troverebbe una corrispondenza in *Malefami*, il soprannome dei Donati di Firenze (Poma, *Cogn. it.* II, 16). Ai modi quali *a crèpapèlle, a squarciagola, a pèrdifiàto*, ecc. aggiungi *a pància gòdine* (Viani, *Pretesi franc.*, s. *bodino*), *a lecca dita* « *à leche doigt* » (Oudin), *a crepa corpo* (Garzoni, *Piazza univ.*, 758). Luigi Pulci usa *fare a scoppia corpo*. Notevole è *far coaleva* (vicent., valsug., veron.) » tracollare », nizz. *faire coa-leva* « far l'altalena ».

Io mostrai già, contro chi era di parere differente, la natura imperativa dei composti verbali, rilevando che essa è provata dai verbi della seconda e della terza coniugazione facenti parte dei composti (cfr. *battilana*, *andirivièni*) e che altra cosa sono i composti desiderativi (*R. Ling. R.*, VII, 250). Il Migliorini (*St. Rom.*, XXV, 42) nota : « Formalmente, si tratta d'imperativi ; concettualmente, se in gran parte degli esemplari più antichi il carattere d'imperativo è più sensibile, e vi sono numerosi indizi che provano che la forma fu sentita come tale, oggi questo carattere è molto meno avvertito ». Certo che creato il primo composto imperativo, il comune dei parlanti accettò il nuovo venuto, e su quello un po' alla volta ne modellò tantissimi altri, perdendosi anche il senso dell' imperativo, com'è avvenuto di perderlo a chi à mutato *guàrdacòste* e altri simili nomi in *guàrdiacòste*, ecc., ma chi è vicino al parlare del popolo, può avvertire pur sempre il carattere imperativo, come lo avvertiva il Fanfani. Dei composti imperativi la gente ne forma di continuo : sono del 1918 *lanciabombe*, *lancia-fiamme*, *lància-pernàcchie* (Panzini, a. 1918, p. 652), altri recentissimi sono *sbucciapatate*, *tritatutto*, *àlzabandièra*, *ammáinabandièra*.

Vivono ancora, o sono recenti i nomi formati da un solo imperativo : rammento i seguenti nomignoli di Agnedo nella Valsugana : *Busna* (detto anche *Moscón*) (*busnàr* « rombare »), *Bevi*, *Sbara* (*sbaràr* « sparare »), *la Piandi* (da *piandre* « piangere »), *Don Ridi* (un prete che rideva con facilità), *Àlzela* (uno che aveva il vezzo di alzare la spalla).

Questa sorta di soprannomi e quella dei composti imperativi poterono indicare o un'azione abituale d'un individuo o un' azione avvenuta una volta sola, o poche volte.

Vi fu chi espresse il parere che nomi quali *Cavalca*, *Guasta*, *Passa* siano accorciature di *Cavalcabue*, *Guastapane*, *Passavanti* (*It. Dial.*, VII, 139, 142 ; cfr. pure Olivieri, *Cogn. Ven.*, 187, n. 3), ma se queste accorciature non sono documentate restano supposizioni, poiché *Cavalca*, *Guasta*, *Passa* possono essere nati soli. Un' accorciatura può essere il bellun. *sbrega* « scavezzacollo », che à allato *sbrèganéole*, ossia ' squarcia nuvole '.

La natura e la formazione degl' imperativi e dei composti imperativi in parola furono esposte con chiarezza dal Fanfani nell' articolo *imperativi* del *Vocab. dell' uso tosc.* : « Nell' uso comune, ed anche scrivendo, con la voce della seconda persona singolare degli imperativi, si formano dei nomi che prendono qualità di verbali quasi con forza superlativa, come *Il mangia*, *Il ridi*, *Il dormi*, *Il fracassa*, ec., e sulla voce medesima

si formano pure infiniti nomi composti, come *Mangiamòccoli*, *Lustrapredèlle*, *Dormialfuòco*, *Filastóppa*, e così in infinito. La detta voce ripetuta accenna che l'azione espressa dal verbo è stata fatta più e più volte per ottenere un fine. Es. : *Scrivi, scrivi, finalmente mi ha risposto*; ed anche a quel mo' sola spiega continuità d'azione. Es. : *Prega, minaccia, comanda che tu torni, tutto è stato inutile*; cioè per quanto abbia pregato, comandato, ec. Si adopera tal voce ripetuta anche per significare altrui che per quanto faccia una tal cosa, non otterrà mai il suo fine. Es. : *Chiama, chiama ! ma nessuno ti risponde di certo*. E suole usarsi a modo anche di reticenza, intendendo sempre la mancanza d'effetto, per es. : *Sie, chiama, chiama !* »

È sempre l'imperativo, anche irrazionale, che fa capolino nei costrutti, soprattutto popolari.

2. *Altre osservazioni sui composti imperativi*. Di recente è uscito un libro su *Le parole composte nella lingua italiana* di Federico Tollemache (Roma, 1945), che contiene una lunga e dotta trattazione riguardante i composti verbali, con lo spoglio di tali composti dati dai vocabolari e con riscontri di altre lingue (p. 170-218). Il Tollemache espone e sostiene il parere che, all' infuori d'un certo numero di composti imperativi e di alcuni altri, i composti verbali contengono il verbo alla terza persona dell' indicativo, essendo essi in origine delle piccole frasi sintetiche passate alla forma ellittica. Il Migliorini (*Lingua Nostra*, VII, 61), commentando l'opera del Tollemache, ripeteva che codesti composti derivano dall' imperativo di seconda persona. Il Merlo, a sua volta, dichiarandosi responsabile di ciò che à sostenuto il Tollemache, suo scolaro, à risposto in un breve articolo al Migliorini, scrivendo delle ragioni per le quali egli ritiene che siano giuste le argomentazioni svolte dal Tollemache per mostrare la presenza dell' indicativo nei composti predetti.

Che la più parte dei composti verbali contenga la forma del presente (supposta già dal Galvani in luogo dell' imperativo semplice : v. num. 1) fu sostenuto da uno studioso di storia abruzzese, N. F. Faraglia (*Rassegna Abruzzese*, a. 1898, p. 221), il quale scriveva che in *spaccapietra*, *spaccamontagne*, *tagliabosco*, *taglialegna* e altri non c'è imperativo, ma l'attualità d'un' azione, e la stessa cosa pensava Cesare Poma, raccoglitore e studioso dei cognomi italiani, però con una certa trepidazione, perché essa era in contrasto col parere del Flechia e del Pieri, e ammettendo un piccolo numero di composti imperativi augurativi quali *Vinciguerra*, *Nascimbene*, *Toccaceli*, *Sperabene*, *Sperandio* (*Comp. verb.*, 8, *Cogn. it.*, 6-7). Il

pensiero del Poma fu condiviso dal Serra (*Dacoromania*, IV, 587, n. 4).

Il Tollemache tratta l'argomento con molta ampiezza e con conoscenza dei composti verbali di altre lingue, ma non prende in considerazione i composti col vocativo e i desiderativi, né si occupa dei soprannomi e cognomi e dei nomi di luoghi formati da composti verbali, tralasciando quindi le documentazioni antiche di detti composti, che vanno studiati assieme coi nomi comuni della stessa formazione. Non cita quindi gli articoli del Flechia, che fu il primo a usare il nome *composti imperativali*, e del Pieri. Prende invece in considerazione gl' imperativi accoppiati e gl' imperativi ripetuti (*andirivieni; fuggifuggi*) (181, n. 1, 211-'2), ma non tocca il tipo di *vàttelappésca*.

Quali fatti esistono per mostrare che i composti verbali come *spàccapiètra* e *fannullone* sono dei composti imperativi ò detto nelle pagine precedenti (num. 1). Tuttavia, dopo il lavoro del Tollemache, l'articolo del Merlo, e articoli d'altri studiosi venuti poi, ritengo utile di far seguire alcune documentazioni, osservazioni e schiarimenti intorno all' argomento.

In primo luogo va rilevata l'osservazione più notevole del Merlo contro chi vede un imperativo nei composti detti sopra. Egli scrive : « Esortazioni come *fuggilozio*, esortazioni a vivere degnamente, onestamente, si comprendono, oggi come allora (*in secoli andati*). Ma che dire di esortazioni, di inviti a vivere indegnamente, ad agire disònestamente, a mal fare, quali avremmo, se si trattasse di forme imperative, in *commettimale*, *mettimale*, *mettiscandali*, *accattabrighe*, *cercabrighe*, *gabbacristiani*, *rubapaghe*, *appiccafuoco*, *bruciapaglĭericci*, *graffiasanti*, *stroppiaquattordici*, *affogapadre*, *ammazzamariti*, *ammazzafigli*, *mangiapreti*, *strozzapreti*, *scannadeo*, ecc. ? Esortazioni, inviti a gabbare, rubare, bruciare, graffiare, stroppiare, ammazzare, scannare ? » E dopo aver citati diversi composti con *guasta-*, *imbratta-*, ecc. il Merlo aggiunge : « Venendo a voci singole, *rompicollo*, *fiaccacollo*, *scavezzacollo* saran proprio inviti a rompare, fiaccare, scavezzare il collo ? il proprio o l'altrui ? e inviti a covare in terra, a saltar sul vangile, sui pali, sulle stoppie i composti *covainterra* (*covaterra*), *saltinvangile*, *saltimpalo*, *saltanseccia*, nomi del *Caprimulgus*, delle *Pratincolae rubicola* e *rubetra* ? Anche per *dormalfuoco* « dormiglione » non torna meglio un « che si addormenta fin anche vicino al fuoco », anzichè un « dormi al fuoco ! » ? E non torna meglio per *scampaforca* un « che sa, che riesce a scampare, a evitare la forca », anziché un « evita la forca ! » ? Non tornan meglio per *sgocciolaboccali* « beone » un « che vuota i boccali fino all' ultima

goccia », per *votamadie* « mangione » un « che vuota le madie », per *sciacquadenti* « colazione misera » un « che basta appena a sciacquare i denti » anziché le esortazioni, gli inviti corrispettivi? »

Dopo che rivolsi la mia attenzione di studioso ai composti imperativi io non concepii e non concepisco l'imperativo indicante cattive azioni come un' esortazione o un invito, ma semmai come un ammonimento esagerato o scherzoso, o come un avvertimento o una minaccia, un rinfacciare una colpa o un difetto, o un accenno ironico come usa spesso il popolo. In buona parte di essi riconosco che si rivelano la violenza di linguaggio, il risentimento, la aggressività, l'avversione, l'odio che con tanta facilità avvertiamo nel popolo, soprattutto nel popolino, sentimenti che portano alle peggiori esagerazioni, persino crudeli, esagerazioni che sarebbero tali anche ammettendo che i detti composti siano dall' indicativo, esagerazioni che non sono solo proprie dei composti imperativi ma di altri, e di tante altre parole, e del comune parlare del popolo.

L'Olivieri (*Cogn. Ven.*, 187, n.), citando nomi propri come *Brusòmini*, *Mazzamano* (a. 1098), *Tagliacòllo*, *Zoncapede* (a. 1175), nota che l'atrocità del significato forse non è da prendere troppo sul serio. Molti non sono certo da interpretare alla lettera: sono frutto dello sfogo soprattutto di gente popolana e della sua fantasia, e ve ne sono in quantità, da *buttafuoco* (ant.) « commettimale » a *mangiauomini* (ant.) « chi minaccia o par che minacci pericoli a molti », nel 1160 un lucch. *Manducaliuomini* (Mancini) (nel 1212 compare un *Maniavillano* a Tortona) [1].

Il bacchettone fu o è chiamato *gabbadeo, gabbasanti* e addirittura *graffiasanti, santinfizza* (Lippi) (forse foggiato su *santificètur*), *scannadeo* (Tollemache, 217). Anche quali soprannomi compajono: Francesco *Gabbadio*, uomo impiccato a Roma nel 1453, *Gabbadeo*, nomignolo furbesco nel Sacchetti (nov. 55), *Guillielmus Engannadeo* (ant., Gènova), *Jacopus Cazadeus* (a. 1221, Tortona), *Cappasanti*, cognome supposto dal Flechia sostituzione di *Gabbasànti* (Poma, I, 40; II, 11, 15) [2]. Riguardo a *Cazadeus* il Poma domanda se esso « può mai aver avuto un significato che l'epoca avrebbe ritenuto così empio? » Potrebbe rispondere forse solo chi appioppò quel soprannome. Curioso è un nome comune *scannabattésimo* « un meschant qui n'a point religion » registrato dall' Oudin. Circa a

1. Lo scherzoso *ammàzzasètte* « smargiassone » deriva dall' *Ammazzasette* (in cui entra il numero magico), protagonista di una novellina, che ammazzò sette mosche (Migliorini, *Dal nome proprio*, 200). L'*Ammazzasette* è ricordato dal Lippi.

2. Nell' Oudin v'è *Gdbba-Christo* « *un hypocrite* ».

scannauomini « scannatore (fig.) » dell' *Aridosia* (a. 1536) di Lorenzino de' Medici, il Gherardini avverte che « per bene intendere l'opportunità di questo termine d'ingiuria bisogna leggere quasi tutta intera la scena » (a. I, sc. III). Un malvagio fu forse *Spatzainferno*, molto antico (*Cod. Pad.*), al quale corrispondono uno *spazainferno de Tridento* del 1188 e un *nicolao spaçinferno* pure di Trento del 1296 (*R. Ling. R.*, VII, 262), soprannome, che insieme con altri, è prova della fecondissima fantasia popolare. I casati *Toccacielo, Toccaceli* risalgono, com' è probabile, a un superbo o a uno smargiassone, mentre da un bacchettone è facile sia derivato *Grataceli* (a. 1292) (*ivi*, 257). Ma forse quante calunnie si celano in tanti soprannomi ! Certo che i soprannomi sono a volte dati per motivi leggeri [1].

Sono molto diffusi, e di più lo erano un tempo, i soprannomi dati dagli abitanti di paesi o città agli abitanti di altri paesi o città. Son detti *màngiafagiòli* i Fiorentini, *magnamaccarune* i Napoletani ; *màgnapulènta* dicono o dicevano i Napoletani ai Piemontesi e ai Lombardi. *Todeschi magnasonza* (*sonza* « sugna ») erano detti i Tedeschi dai ragazzi veneziani nel secolo XV (*R. Ling. R.*, VII, 251). Questi sono nomignoli più o meno innocui. Ma in altri paesi non è così, e nei soprannomi degli abitanti dei paesi avvertiamo odi, rancori, rivalità. Il soprannome di *Brusacristi* fu affibbiato agli abitanti di tre paesi assai lontani tra loro : a quelli di Lona, di Mezzacorona (Trento) e dei Masi (o Novaledo) (Valsugana). E *Bergamaschi brusacristi* furono detti gli abitanti di Bèrgamo (*Ateneo Veneto*, a. 1931, v. I, 108). Inoltre *Fracassacristi* sono gli abitanti dei Tomaselli (Strigno, Valsugana) e *Scavezzacristi* quelli di Tèlve di Sopra (Valsugana). Questi nomignoli molto offensivi non sono di sicuro da prendere alla lettera. È da notare poi che il verbo è mantenuto al singolare pure in *màngiafagiòli*, riferito ai Fiorentini, e non a un fiorentino ; non quindi **mangiàtefagiòli*, perché è modellato sul tipo fisso del composto imperativo.

Non c'è motivo da maravigliarsi se sono frequenti composti imperativi di significato assai cattivo o atroce : essi sono prodotti di una mentalità, la cui più spiccata caratteristica è l'esagerazione spinta al massimo, quell'esagerazione che è fenomeno del carattere umano, che si manifesta negli atti, nelle azioni, nella lingua, nel discorso, nella letteratura e in altre atti-

1. A Trento un giovanetto era detto *El Zàtana* solo perché pronunziava così il nome di *Sàtana*. A volte il soprannome può ripetere qualche espressione abituale o occasionale d'una persona. E vi può essere alle volte di mezzo l'ironia.

vità umane, che si manifesta in espressioni quali *è un sècolo che non ti vedo, son tre ore che aspètto* (mentre son forse pochi minuti), *grazie mille, mille vòlte, mille e mille vòlte*, il nome *millepièdi* di origine antica, e d'altro lato: *se mi fai questo t'ammazzo*, il frequentissimo *mòri ammazzato!* dei Laziali e degli Umbri, *li mortacci tua* dei Romani, arditissimi nel loro parlare, *pìchete!* o *pìchete a n'olmo!* o *tàchete! tàchete a n'olmo!* dei Valsuganotti « vatti a impiccare!, va sulle forche! », usati tutt'altro che in senso letterale (cfr. *vatt'a mazza*, nomignolo d'una sposina lombarda: *A. Glott. It.*, XV, 221). Sono conseguenza di esagerazione pure certi superlativi (v. *It. Dial.*, XVIII, 87, n. 1, e il mio *Prontùario di parole moderne*, s. *superlativi enfatici*).

Per comprendere meglio la possibilità e l'esistenza di parecchi composti molto arditi conviene trasportarci col pensiero nei secoli andati, quando le condizioni morali e la mentalità popolare erano assai differenti dalle presenti, a tempi in cui era non solo possibile l'uso di certe parole e di certe espressioni, ma era pure lecito di appioppare al prossimo dei soprannomi che ora nessuno oserebbe proferire all' indirizzo d'alcuno, e ciò che più importa tali soprannomi venivano riportati in pubblici documenti, che li tramandarono sino a noi. Ne cito alcuni: *Boccadiporco*, soprannome del papa Sergio IV, romano (1009-1012), che richiama l'altro soprannome *Bocca porcina*, in latino *Os porci*, molto antico (Schneller, *Tir. Nam.*, p. 282), Enrico detto *Boca de Vecla* trentino (a. 1307) (Cesarini Sforza, *Per la storia del cogn.*, 61) [1], *Enrico de Pecademuso* (orma d'asino) notajo (a. 1302: *Boll. Museo Civ. Bassano*, IX, 109, num. 746), Andrea detto *coa de orso* (Vezzano [Trento]) (a. 1467: Cesarini Sforza, 165), *petri Oclidecane* (Trento) (a. 1296) e *Occhi di cane*, antico casato veronese (*ivi*, 215), *Gambadecane* (a. 1384), vicentino (a. 1175: *R. Dial. R.*, V, 129, n.), *Peço dei altri* (valsug., a. 1384), *Simona ditta la Charogna da Carzan* (Malé [Trento], a. 1554: Cesarini, 173), *Latro* (a. 1292) e *Capecelatro*, cognome ancora esistente a Nàpoli (Poma, I, 13), un figlio *pedelatri, pedislatri* (Riva [Trento]) (a. 1250: Cesarini, 133). Se passiamo a nomi ai nostri dì tenuti per sconci, sconvenienti troviamo: *Mocafighe*, casato lombardo, *Guaitacunno* (*Cod. Pad.*), *Futivicina* (*Cod. Pad.*), *Fotisocera, Futevetula, Futimonacha* (*A. Glott. It.*, XVIII, 353; *Rev. Ling. R.*, VII, 256), *Cavalcamonache*, abruzzese (sec. xv) (Poma, II, 12), *Ponta-*

1. Un moderno nomignolo trentino è *El Vècia* dato a un giovanetto colla faccia da vecchia.

buchi e *Pontacosce*, due nomi di luoghi (Pieri, *Topon. Arno*, 341), *Fotendarnus* (a. 1193 : *It. Dial.*, X, 200), *Medium Cazum* (a. 1266 : *ivi*, XV, 191) e altri (v. *A. Glott. It.*, XVIII, 353-'4). Numerosi sono i composti con *cacare* (*R. Ling. R.*, VII, 254), a proposito dei quali il Poma (I, 12-13; II, 10) osserva che il turpiloquio è una delle spiccate caratteristische delle ' razze ' meridionali. Noto tra codesti *Cacapice* del sec. XI, che divenne il cognome napoletano *Capece* (Grande, *Origine de' cognomi*, 267; Poma, I, 13) e *Cacainsancti* (ant. *santo* « chiesa ») (*Codex Cav.* : Poma, I, 13). *Librismerda* per « impiastrafogli » usò il Menzini (v. Gherardini). Nel valsuganotto è d'uso *a fótipòrco* « a crepapelle », dove il *pòrco* è un uomo. A Roma è comunissima sulla bocca non solo di popolani una frase imperativa d'imprecazione sconcissima e immorale, e che può essere antica di parecchio, come lo può essere *a fótipòrco* [1]. Ma essa à perduto il suo valore iniziale.

Fu detto che il linguaggio del popolo non conosce freni, ma è giusto rammentare che in secoli passati a un vocabolario arditissimo corrispondevano, come ò già detto, uno stato morale e costumi ben differenti da quelli d'oggi, come sappiamo dalla storia, dalle crudeli leggi e statuti, dalla letteratura di tempi più o meno lontani, in cui la gente usava una schiettezza di linguaggio ben maggiore che ai nostri tempi [2].

Ò fatto queste citazioni per mostrare, se v'era bisogno, che parte dei composti imperativi di significato ributtante o cattivo si confà col mondo

1. Quali nomi un tempo potevano essere dati ai vicoli di Bologna v. presso Carlo Avogaro, *Contributo onomastico alla corografia di Bologna antica*, Bologna, 1924, p. 31.

2. Per ciò che riguarda esempi del vocabolario italiano v. Carena, *Osservazioni*, p. 299-301.

Se il vocabolario popolare presenta spesso parole nate dalla più grande schiettezza, dalla spudoratezza, dalla sfacciataggine, e se il popolo cerca di trasformare le parole per dar loro un senso cattivo o sconcio, d'altro canto sono venute in uso parole trasformate in modo da nasconderne l'aspetto originale, e ciò per opera di persone riguardose nel parlare. Così a Roma, soprattutto le donne, invece di dire *mòri ammazzato*, *ammàzzete*, *ammàzzelo* dicono *mòri ammaito*, *ammàppete*, *ammàppelo* « accidenti ! ». A Firenze *cóglia* diventò anche *lògica* (*Lingua Nostra*, IV, 103), e note sono le sostituzioni di termini sconci (v. anche *Rom.*, XXXIX, 474; *It. Dial.*, XIII, 89) o delle bestemmie (v. a proposito *Studi Trent. stor.*, X, 273). Vanno segnalate pure le sostituzioni di nomi nuovi o antichi a molti nomi di luoghi di significato cattivo, brutto, sgradito (*A. Glott. It.*, XVIII, 206 n. 1, 261; *R. Ling. R.*, XII, 91, 73; *St. Glott. It.*, III, 138, 180; *Z. Rom. Ph.*, LVII, 546-'7). Rammenta poi i casati *Pallavicini* per *Pelavicini*, *Cappasanti* per *Gabbasanti* (v. Poma, I, 18-19, 20). Anche *vacca* à le sue sostitute in *vaccina* e *mucca*, e *pància*, quando lo vuole, trova un sostituto in *vèntre*.

nel quale furono creati quei composti, e che parte sono d'intonatura scherzosa o canzonatoria o ironica, e per mostrare che la gente dei tempi passati, e ancora almeno in parte quella del tempo presente, provava e prova un gran gusto nel formare e nell' usare, sia pure a volte a testa leggera, certe parole o espressioni che danno delle bottate e canzonano il prossimo, in particolare le persone religiose. È cosí che ci spieghiamo il nome dei gnocchi eccellenti detti *stròzzaprèti* (vèn. *stràngolaprèti*), nome (*stròzzaprèti*) pure d'una sorta di pere (Fanfani, *Uso tosc.*), il nome *còsce di mònache* di una sorta di pere e di una sorta di susine, e il nome *loffe de mòneche* (abruzz.) di un dolce (*It. Dial.*, XV, 220) [1].

Il motivo scherzoso o canzonatorio è poi palese in altri composti come *ammazzamariti* (tosc.) « sorta di spilla lunghissima », *bruciapagliaricci* (v. Tommaseo e Bellini; Petrocchi), *graffiasanti*, *sciàcquadènti* « colazione misera » (Lippi) e « schiaffo », trent. *slàvadènti* « manrovescio », nei cognomi o soprannomi *Cavàlcasèlle* (anche luogo), *Ferracane*, *Ferragatta* e altri (v. ant. *ferrar l'oche* « fare lavoro inutile ») (*R. Ling. R.*, VII, 255, 256), *Cagadinari* (*Cod. Pad.*), *Zinnamosca*, *Pizzicademone* (a. 1119, *Cod. Cajet.* : Poma, II, 22), e forse *Fermasole* (casato).

Un cenno a parte richiede *dormalfuoco* « dormiglione », che il Merlo spiega come * « che si addormenta fin anche vicino al fuoco ». Io avevo supposto che il nome avesse alluso in origine alla facilità di addormentarsi e dormire accanto al fuoco del focolare o del camino, ma, consultando i vocabolari della lingua, vidi che la storia di *dormalfuoco* è più interessante. Gli antichi scrittori usano *dormi al fuoco* per « becco contento ». Il Cecchi infatti, il fecondo scrittore di commedie del secolo XVI, spiega la parola così : « Dormire al fuoco, si dice di Chi è sciocco, e massime di Chi non si cura di quello che la moglie si faccia; e per altro nome si chiama becco pappataci ». E in una sua commedia il Cecchi à questo passo : *E' si pensa ch'io abbia a chiuder gli occhi, Ed a fare il buon uomo e il dormi al fuoco.* Ancor prima, il Machiavelli, nell' *Asino d'oro*, scrisse : *Chi si diletta di far buona cera, E dorme, quand'è veglia, intorno al fuoco, Si sta fra' becchi nella quinta schiera.* Buonarroti il Giovane à *dormalfuoco* non

1 .V. anche *A. Rom.*, XI, 28; XXIV, 96, n. 1; Rheinfelder, *Kultsprache und Profansprache*, Genève, 1933.

Non occorre dire della violenza delle bestemmie e delle ingiurie contro persone e cose religiose (per quelle di gergo v. Emanuele Mirabella, *Mala vita*, Napoli, 1910, p. 275, (v. *A. Rom.*, XIII, 385). « Chi conosce certe bestemmie sa che il popolino osa ogni parola irriverente e non teme nessuna profanazione » (Rheinfelder, *ivi*).

per « dormiglione », come spiegano il Manuzzi e altri, ma per « becco contento » : *Or dove sete Vedove sconsigliate? ; e dove sete Voi mogli de' mariti dormalfuoco?* (*Fiera*). L'Oudin à invece soltanto un *Dormi al fuòco* « *un gros dormeur* », ed è quindi il primo che presenta un tal significato (nella Crusca « poltrone, infingardo o balordo »). *Dormalfuoco* fu ricavato quindi da un anteriore *dormire al fuoco*, come dall' ant. *battere il becco* « chiacchierare » (Ariosto) fu tratto *battibecco* « piccola contesa di parole », che non è un composto di due verbi, come scrive il Tollemache (211, 212, 213)[1].

Quali sono gl' indizi e le prove materiali dell' origine imperativa della più gran parte delle parole composte con verbi dico al num. 3. Qui voglio far cenno della cagione per la quale certuni di tali composti non sono di facile spiegazione nel loro significato etimologico. Se noi di ogni composto imperativo cerchiamo il movente logico, ne indaghiamo o analizziamo il significato originale, come ogni composto fosse una creazione in tutto nuova e indipendente, facciamo forse un lavoro che, almeno in molti casi, non fu fatto dal parlante che inventò un nuovo composto. Una volta creatasi e impostasi nell' uso la formazione tipica del composto imperativo, cosa che avvenne in età molto lontana, i nuovi creatori di un' infinità di tali parole composte non facevano che conformarsi ai modelli già esistenti, seguendo una tradizione linguistica ormai conosciutissima e loro famigliare, certo perché il composto imperativo si confaceva molto bene al sentimento popolare (v. al num. 1). Chi inventò il nome *saltimpalo* sapeva che esso doveva significare « uccello che salta in palo » ma, inventandolo, si attenne al tipo dei composti imperativi, non perché volesse esprimere un comando proprio in questo nome, ma per forza dell' accennata tradizione linguistica. Se non teniamo presente questa tradizione ci è difficile spiegare certi composti imperativi, e anche se non teniamo presente che nell' attività linguistica del popolo oltre il ragionamento ànno parte il gusto, il capriccio, la fantasia, e i suoi voli arditissimi, la spensieratezza, l'esagerazione della quale ò già detto. Che importa se il morto di fame resta sempre morto; il popolo lo risuscita e di un « povero in canna » fa un *mòrto di fame*. Nella tradizione linguistica detta sopra rientra, com'è naturale, l'ant. *vadenotte* « chi va in giro

1. Così da *rómpere* e *rómpersi il collo* « morire di una caduta » (e in antico ebbe altri significati : v. Petrocchi, s. *còllo*, ecc.) vennero *rómpicòllo*, *a rómpicòllo* e *a rotta di còllo*; da *buttar fuòri* vennero due *búttafuòri* (marin. e teatr.), da *buttar avanti* il marin. *buttavanti* (sec. XVII).

di notte per ragione professionle » (*Lingua Nostra*, VII, 57) da porre allato a *De Vacondeo*, nome di persona (Venèzia, sec. XIV), *Vacondi* (Roma, sec. XVII) (Poma, I, 26; II, 29) (cfr. *Onoradi*, a. 1196, già *Onoradio*, a Venèzia : Olivieri, *Cogn. Ven.*, 190).

3. *Indizi dell' origine imperativa di composti verbali.* Un fatto che mostra l'origine imperativa di questi composti è l'*i* della forma verbale della seconda e della terza coniugazione che li compone (v. num. 1). È stato osservato però che l'*i* potrebbe essere l'*e* della forma della terza persona del presente indicativo, e che l'*e* potrebbe essere stato sostituito da *i* come in *capinero*, ecc. (Tollemache, 182-'3). Ma la rarità di forme con *-e-* è un ostacolo contro una tale supposizione. Non mi pare poi concepibile che tali composti verbali siano di origine indicativa mentre sono di origine imperativa i doppi imperativi (*fuggifuggi*, ecc.) (Tollemache, 181, n. 1, 212, 211) e gl' imperativi semplici (*struggi*, ecc.) e anche secondo il Tollemache (189-190) certi composti contenenti una frase (*buttalà*, ecc.). In questi si manifesta quell' attaccamento del popolo alle forme imperative che io ritengo inconciliabile colla supposta origine indicativa dei composti verbali: Il significato di questi è spesso tale da richiedere il confidenziale tu per tu anziché le forme di terza persona. Come si possono staccare gli uni dagli altri ? L'amore per i composti imperativi à fatto sì che i Napoletani ànno trasformato *Scanderbeg*, principe d'Albania (sec. XV), in uno *Scannalibech* (Poma, I, 23) e che a Milano una *Ca-Galeni* diventò un *Cagalenti* (Poma, II, 10-11).

Un altro argomento contro la supposizione dell' indicativo è offerta dal sardo, il quale conosce forme imperative come *pappaformiga* (mer.) « torcicollo (uccello) », *pappamuscas* (mer.) « ragno moscajolo », *paraluxi* (mer.) « ventola », mentre la terza persona del presente indicativo nel sardo esce in *-at* (v. ciò che nota l'Ascoli a proposito di alcuni imperativi accoppiati del sardo : *A. Glott. It.*, XV, 488, n. 1). Vedi anche *cóicàica* (sardo sett.) « cutrettola », in cui il verbo sta al secondo posto (sardo sett. *saicà* « barcollare », logud. *saigare* « muovere ») (*ivi*, 484, e XXIX, 137) e *currimpalas*, di cui v. *R. Ling. R.*, XII, 101. Dall' imperativo logudorese *faghe* (*It. Dial.*, XIV, 148) venne *faghe farina* (logud.) « farfalla », alla quale risponde l'engad. *fa farina* (*R. Ist. Lomb.*, XLIV, 304 ; *R. Ling. R.*, IV, 30) [1].

1. Riguardo al logud. *curricurri* « forfecchia » (Salvioni, *R. Ist. Lomb.*, XLII, 692) il Wagner (*A. Rom.*, XIX, 6), sulla scorta del Marcialis, lo corregge in *currigurri*, nome

Presso antichi scrittori si trovano disgiunti, come in *faghe farina* (Spano) e in *fa farina*, i componenti : *dormi al fuoco* già citato al num. 2, *salta-in-panca* (Bino, *Rime burl.* : Gherardini), e così spesso nel dizionario dell' Oudin, che à *sálla in bánco* « *charlatan, basteleur* », ma *saltambárco* e *saltamindósso* « *jacquette de paisan* », e *viola passa il mare* « viola del pensiero » (v. *Vocab. etim. it.*, s. *vïòla del pansièro*) (cfr. Gonçálvez Viana, *Apostilas*, Lisboa, 1906, I, 521-'3). Cosí *Vaquattú* (ant.) in antichi scrittori (Firenzuola; Gelli) compare come *va qua tu*, che non è una dissezione del Gherardini, come credeva l'Ascoli (*A. Glott. It.*, XV, 225). Vedilo nel mio *Vocab.* È dell' 843 un soprannome *Incendi-messe* (sia o non sia il trattino nell' originale) (v. num. 5). In queste forme di composti pare manifesta la coscienza dell' imperativo, e l'*-i* non dev' essere rispondente a quello che si presente in *capinero*, ecc.

E ora qualche altra argomentazione. Ò già citato *mòri ammazzato !* dei Laziali. Ora aggiungo che usano pure dire *quel mòriammazzàto*, accennando a una terza persona assente. Ecco un passaggio a un composto imperativo. Nella Valsugana si usa dire *piandi, bochèra* (' piangi, boccaccia ') a uno che fa la boccaccia : siamo quindi sulla via che mena al composto imperativo. Il valsuganotto conosce *piandifarina, piandimarenda* per « piagnone », e questi non saranno pure di natura imperativa ?

Vi sono numerosi composti imperativi, della cui natura non v'è dubbio: *fattibello, saltamindosso* (Sacchetti), *Fattembeffe, Fattibeffe* (nomi di luoghi : Pieri, *Topon. Arno*, 340), *Fammilume* e altri (v. qui al num. 1), *Damevino* (cogn. piem.), *Malefami* (soprann. ant. : Poma, I, 40) [1], *Benintendi*,

del « litobio fortificato », che sarebbe il nome corretto del « litobio forficato » del Salvioni. Ma *litobio forficato* o *forcuto* (fornito d'un pajo d'antenne) è nome scientifico usato dai naturalisti (*Lithobius forficatus*) (così anche nel Pokorny, *Regno animale*, Torino, 1893, p. 195, mentre nell' indice compare *Litobio fortificato*). Il Salvioni (*R. Ist. Lomb.*, XLIV, 937-'8) ritornò su *curri-curri* in una nota in cui cita pure il velletr. *curicurènte* « piattola (blatta) ». Il Garbini à *curri-curri* « centogambe » di Mòdica e di Sinnai (Càgliari).

Il Darmesteter (178) osserva che il parlare del cantone di Vaud (Svízzera) à per i verbi della prima coniugazione due forme, che distinguono tutt'e due l'imperativo dall' indicativo. La prima à l'imperativo in *-a*, l'indicativo in *e* chiuso; la seconda à l'imperativo in *e* muto (*ĕ*), l'indicativo in *e* chiuso. I composti ànno tutti *a* o *ĕ*, cioè l'imperativo : *...gratacü*, ecc., *gĕñĕ-mĕtsĕ* (*guigne-miche*, parassita), ecc.

Nei composti imperativi milanesi l'imperativo di tutti i verbi è ridotto alla forma della prima coniugazione : *rompacoo* « rompicapo », ecc. (*St. Filol. R.*, VII, 234, n. 2), riduzione avvenuta anche in qualche altra parlata (*It. Dial.*, I, 159, num. 250).

1. Cognomi col verbo posposto sono : *Terrabrami* (da *terra brama*), *Pappadà*, *Malcangi*, *Maldura* (pad.), già *Duramale* (*Cod. Pad.*), *Malpaga* (Olivieri, *Cogn. Ven.*, 189),

ascialfare (cfr. *Pensalfine*, *Tornaben* : Poma, II, 16, 20; Olivieri, *Cogn. en.*, 192). Vedi anche il tosc. (sec. XVI) *tientammente* (*It. Dial.*, XVII, 225).
V'è *Alzaculo*, soprannome del 1145 (Poma, II, 7), accennante facilmente al modo di camminare, che richiama i valsug. *Àbzela* (v. al um. 1) e *Andrea Scasega* (ant.) (*It. Dial.*, XV, 204)[1]. V'è *tranne* (*Vocab. im. it.*; *Lingua Nostra*, XIV, 60), vi sono i composti del tipo *vàttelapesca* studiato dall' Ascoli, v'è *vàttiveggèndo*, modo avverbiale (Fanfani, *Uso tosc.*). Vi sono le forme antiche *Acoitanto*, *Boifava*, *Vejluva*, *Sceglibene* Olivieri, *Cogn. Ven.*, 187; Poma, II, 9, 24; I, 26). Tutti questi sono un ndizio che gli altri composti verbali sono di formazione imperativa, utti dello stesso atteggiamento mentale, a parte naturalmente i composti ndicati ai num. 6, 7. Di altri indizi e prove dell' imperativo in composti erbali vedi ai num. 4, 5[2].

4. *Composti col vocativo.* Un certo numero di composti imperativi ontengono un nome quale vocativo : *ceccosuda*, *cartasuga*, *capetà-spacca* nap. sec. XVIII) « spaccone » (« bella prova, ove ve ne fosse bisogno, rca alla natura imperativale di tali composti [cfr. *ammazzasette*, ecc.] » : alvioni, *R. Ist. Lomb.*, XLIV, 775), *indovinagrillo*, *indovinalagrillo*[3], *icciabeóne*, *trémacuòre*, *bàtticuòre*, *crèpacuòre*, *Zómpabellícolo* (cogn. di Fòggia), *Mangiamarchi* (cogn. lígure) (mangia, Marco !), *Truscabeco* (*Cod. ad.*; v. bellun., ferrar. *truscàr* « cozzare » : Olivieri, *Cogn. Ven.*, 192), *iltamartín* (lomb.) « cavalletta » (*St. Filol. R.*, VII, 234), *Calcavegia* soprann. ant. valsug. : *R. Ling. R.*, VII, 255); v. *Carcavècchia* nel *Vocab.*

alvenne, *Maitilasso*. Vi sono più luoghi *Malpensa* (Pieri, *Topon. Arno*, 340-'1). Il cognome *alusa* è da *malusàr* (venez.). (Un luogo *Montescendi* del Lazio e un altro presso Lucca orrispondono all' it. ant. *montascendi* « straducce per andar da sú e giù, saliscendi » : ieri, *ivi*, 341). (Di *viavai* v. *It. Dial.*, XIII, 122; *Vocab. etim. it.*). (Sarebbe qui da ricorre il bellun. *corbàtol* « batticuore », ma esso è dovuto a un errore del Salvioni [*St. Filol. R.*, II, 234]. Il bellun. *corbatol* indica la « gabbia ritrosa, céstola, per pigliar uccelli » *A. Glott. It.*, XXXIV, 51]).

1. Il marin. *tièntibène* è il venez. *tiéntimbèn* « guardamano di cavo ».

2. A proposito di composti imperativi noto che il Sassetti (*Lettere*, p. 283) ricorda che Negro chiamò i Portoghesi *battiplaxas* « che vuol dire scopaliti ». Anche l'Ascoli engo inventore di due composti imperativi linguistici : *aggiunginmezzo* e *aggiunginfine* aggiunta di sillabe nel mezzo o alla fine di parole di gergo, per svisarle » (*Studj crii*, I, 387).

3. Il *grillo* di *indovinalagrillo* è il *mastro Grillo*, contadino fattosi medico, che tirava a dovinare, secondo un racconto comparso per la prima volta in un poemetto stampato l 1519 (*Vocab. etim. it.*, 547).

etim. it.), e *Gallucanta*, questo del 1000. Un modo avv. è *a caporèci* «nell' atto di chi rece».

Il Pieri (*Topon. Arno*, 338-343) raccolse un gran numero di nomi di luoghi da composti imperativi, che sono tutti sentiti come tali, secondo lui (338-'9), ma forse no. Tra essi vi sono diversi *Cantagalli* (da intendere : canta, o gallo !) [1], una diecina di *Cantagrilli*, indicanti com'è supponibile delle grillaje in origine, diversi *Cantalupo*, nome che si ripete per molti luoghi selvatici (si dice anche che canta la volpe) (un soprannome *Cantabove* del 1100 è nel *Cod. Pad.* : *R. Ling. R.*, VII, 255; *St. Trent.*, II, 56-57) [2], e v. *Z. Rom. Ph.*, *Beiheft* 68 p. 190, n. 1; un tempo *cantare* valeva pure *incantare*), quattordici *Spazzavènto*. (Vi sono anche undici *Bramasole*, nome adatto ai luoghi a bacio e nel quale *sole* è complemento oggetto). Nel Vèneto e in Lombardia esistono dei luoghi chiamati *Cantarane*, nome che accenna a terreno acquitrinoso o con acqua stagnante, e *cantarana* ('canta, rana !') in Piemonte è chiamata la raganella (*A. Glott. It.*, XV, 109, n. 1; Migliorini, *Lingua e cultura*, p. 68; Olivieri, *Diz. topon. lomb.*, 154, anche per *Cantalupo*) [3].

5. *Attestazioni antiche e forme latine dei composti verbali.* Il protòtipo dei composti verbali fu forse un *labamanos* del secolo IV (*R. Ling. R.*, VII, 251). In un' iscrizione cristiana anteriore al secolo VII si legge il nome *Libraaurus*, che è probabile sia *libra aurum*, anziché *libra auri* (*Dacoromania*, IV, 587, n. 4).

D'impronta volgare è *Garibaldo Tosabarba* del 723 (Cremona) (*R. Ling. R.*, VII, 263), mentre nel 743 si presenta un *Vinceluna* (*ivi*, 251), che à riscontro nel luogo della Toscana *Vinciluna* (Pieri, *Topon. Arno*, 343) [4].

1. Secondo pensava Giuseppe Fumagalli il cognome lombardo *Fumagalli* sarebbe derivato da qualche casolare chiamato **Fumagallo*, dal camino con banderuola a forma di gallo, piuttosto che da *Thomas-* (*Rom.*, XXXIV, 237; Olivieri, *Cogn. Ven.*, 189; Poma, II, 14). Sarebbe un ' fuma, gallo ! '.

2. In *Cantabove* il nome *bove* può avere un senso figurato, riferito a uomo.

3. Un invito in forma d'imperativo presentano i nomi di luoghi *Miramonti*, *Mirasole*, *Mirabèllo* (Pieri, *Topon. Arno*, 341), *Miramare* (castello, Trieste), *Bengòdi* (v. num. 1), *Schifanoja* (Poma, II, 24-25; Pieri, 342), mentre i numerosi *Serravalle* accennano a una valle che si chiude. Con *Miramonti* ecc. vanno posti *pàssatèmpo*, *scàcciapensièri*, *buttalà*, *fattibello* e altri. Per i nomi dei luoghi *Crevalcuòre*, *Premilcuòre* v. *A. Glott. It.*, XVIII, 410, n. 2; *It. Dial.*, VII, 242; *Riv. Geogr. It.*, XXI, 416-'7.

4. Indicò forse uno smargiasso : v. *Storbaluna*, soprannome nella Valsugana (a. 1398). Nel 1307 un *Badaluna* (Fondo [Trento]) (*R. Ling. R.*, VII, 252, 263). Meno probabile

Nell' 829 è attestato un luogo *Stornapetra* (Dòlo [Venèzia]). Nell' 843 compare *Garipertus filius quondam Aripaldi, qui supernominatur Incendimesse, avitator de Formigine* (Mòdena) (Muratori, *Ant. it.*, III, 758-'9, che alle p. 766, 792 cita altri composti). *Incendi-messe* (' incendia ricolta ') è interessante in quanto *incendi*, così staccato, si presenta come un imperativo dell' ant. *incendere* (che il *R. e W.*, 4346 dà per isbaglio come vivente). Segue un notevole *lupo suplainpunio* dell' 845, di Tierno di Mori (Trento), in carta di Verona, dove anche oggi *supiàr* è d'uso per « soffiare » (*R. Ling. R.*, VII, 262). Del 905 è *Catalupa* (nome pers., Salerno) (*ivi*, 255) e del 987 è il nome di luogo vèneto *Battiorco* (Olivieri, *Saggio topon. ven.*, 138). Nei secoli XI e XII le attestazioni si fanno sempre più frequenti e esse provano la grande diffusione che aveva preso già allora il composto imperativo. Notevoli *Abbracciadonne* (Pistoja) del 1034 (Mancini, 345, n. 1 : cfr. *R. Ling. R.*, VII, 251) e *Botamariga* (' batti sindaco '), soprannome padovano del 1078 (*Studi Mediolat. e Volg.*, III, 164-'5). È attestato a Venèzia un *Papacizza* (' pappa ciccia ') del 1090. Contengono l'articolo *Legalotre* del 1076, *Rodelosso* del 1163, *Pappaleuova* del 1183, tutt' e tre lucchesi (Mancini) (per composti con *pappare* v. *R. Ling. R.*, VII, 259).

In quanto alle forme con cui l'imperativo era reso nel latino dei notai rammento, tra altre, le forme *de Plantavignis*, rispondente al cognome *Piantavigna* (Bologna), *Infrancelasta*, *Françelasta* per *Frangilasta* (sec. XIII, Pistoja), *Scuvacalles* (' scopa calli [strade] ') del sec. X (Venèzia), *Caltiaconte Comes* (sec. XII : Muratori, *Ant. it.*, III, 720), *Amazabovem*, *Menaboves* o *Menabos*, *Lecabos* (*Cod. Ast.*), *Lecataurus* (a. 1203, Tortona) (Poma, I, 15, 20, 24; II, 16, 17), dei quali i due ultimi nel volgare erano forse vocativi, dato il significato. Il casato toscano *Cacciaconti* è presentato coi latini *Cacciacomitibus* (*de-*), *Cazacontibus* (Poma, I, 13; II, 11). Anche per i nomi composti francesi sono date versioni latine sino da età assai antica. Un *tenegaudia* è del principio del secolo IX, poi *salvanos*, ecc. (Darmesteter 171 e seg., 184, 196-'7).

A volte i notai traducevano i nomi volgari nella maniera seguente : in una carta del 1037 è nominato un *Petrus bibens aquam* (che sarebbe un *bevilacqua*) e un *cancellarius publicus bibens vinum* (*R. Ling. R.*, VII, 253); nel 1195 a Città di Castello un Giorgio *Iohannis Bibentisa-*

che c'entrino superstizioni relative a influenze della Luna (funesto destino ?). *Vinciluna* può pure valere « abbraccia o lega Luna » : cfr. *vincibòsco* « abbracciabosco (pianta) ».

quam[1]. Un *Pizegaformatico* è anche detto *Iohannes bizegans formatico* (Gènova) e nel *Cod. Ast.* nn *Mesclavinus* è pur chiamato *Miscensuinum* (Poma, II, 22, 18). Nel 1285 compare uno *Sparant farina* in volgare (Brentònico, presso Bovereto, dove *sparàr* vale « risparmiare ») (cfr. *Sparapani,* cognome della Val Lagarina) (*R. Ling. R.*, VII, 262)[2].

Rimarchevole è un composto reso coll' indicativo : *Guillelmus Aperitoculos, civis mediolanensis* del 1221, dove non sappiamo se nel volgare corrispondesse una forma imperativa o indicativa, nel qual caso esso non sarebbe un' interpretazione dello scrittore del documento. Certo è che il milanese *Aperoculus* compare quindici volte come cognome e una come nome nello stesso secolo (Poma, II, 8). Nel *Cod. Ast.* s'incontra *Tornaocculum, Tornaoculus* (Poma, II, 28).

6. *Composti col presente indicativo.* Questi composti, col verbo alla terza persona sono pochi. Il Migliorini (*Lingua Nostra*, VII, 61) à già avvertito che i senesi *batteloro* e *Mettefoco*[3] possono essere imperativi. Dei composti *facidanno* e altri vedi al num. 1, in nota. Resta da dire di *tuttesalle*, in cui è presente l'indicativo. Ma bisogna fare una correzione a schiarimento della formazione di questo composto. Non è infatti usato un nome comune *tuttesalle*, bensì *il sor Tuttesalle* o *il signor Tuttesalle*, detto di chi pretende di saper tutte le cose. Nel *Lessico* di Fanfani e Arlía (s. *absentismo*) si legge : *uno, che si piccava di essere un sor Tuttesalle*... E il Salviati dà questa informazione : « I soprannomi si dicono talora soli e da sé, come *Ciacco, Biondello, ser Tuttesalle, il Zima, lo Stramba*... » Dal qual passo apprendiamo che *Tuttesalle* era un tempo preceduto da *ser* (anche nel Varchi, e il Sassetti à *questi ser Tuttesalle*), cosa che dà ragione dell' indicativo. A conferma posso rammentare un altro soprannome, che citai anni fa come caso di indicativo preceduto dal soggetto : *Messer perde il piato*, che fu Enrico da Monteleone, procuratore che perdeva sempre le cause (secondo un raccontino di Poggio Bracciolini) (*R. Ling.*

1. Riguardo a *bevilacqua* v. *Beaqua* (a. 1142), *Biaquà* (a. 1127) (*Cod. Pad.*), *Belacqua* (Dante, *Purg.*, IV, 123), *Bilaqua* (a. 1539) (*R. Ling. R.*, VII, 253).

2. Invece nell' it. ant., *sparapane* valeva « mangiapane, persona disutile » : cfr. *mangiapane* e gli ant. *pappalefave, pestapepe* (*R. Ling. R.*, VII, 258, 259, 260).

3. Oltre il rimatore senese *Betto Mettefoco*, più conosciuto come *Mettifuoco*, vi sono parecchi altri *Mitifogus* (ant.), *Mettifogo* nell' Alta Italia (*R. Ling. R.*, VII, 258; Poma, II, 18), che fanno supporre un **mettifuoco* per « incendiario ».

R., VII, 250). L'Oudin poi ci presenta *Monna schifa il poco* « *une sainte succrée, une gouluë* ».

Forse qualche composto col presente indicativo può avere perduto il soggetto che prima lo accompagnava. Comunque di composti coll' indicativo è possibile che ve ne siano, perché almeno le persone istruite concepiscono una tale composizione e già ò citato *Aperitoculos* (num. 5) e qui *tingebene*, un nome di colori inventato a Milano nel 1944. Un altro è l'ant. *acquapende*. All' indicativo sono *un va e viene* del Fagiuoli, il marin. *sciascorre* che registra il Guglielmotti per *sciavoga*, e che un tempo era *sia scorre* (Pantera), *ziascorre* (B. Crescenzio), nello Stratico *scia scorre*, mentre un ant. *fare sciascorri* è riportato dal Guglielmotti. (*Chiama*, e *risponde* [marin.] « fune discosta, o vicina » à il D'Alberti). Per *Qualdeivol* v. num. 7 [1].

7. *Composti con altri modi e altri tempi del verbo.* Noto alcuni cognomi o soprannomi : *Piacquadio*, cogn. (Benevento), *Malvenne* (cogn.), *Malefarai* (sec. XIV) (cfr. l'imper. *Fallabene*, cogn., Milano) (Poma, II, 13), *Velafaremo* (a. 1270, Riva di Trento) (Schneller, *Tir. Nam.*, 279), *Passacantando* (cogn. e nome di luogo, prov. di Tèramo), *Tiracorrendo* (Poma, II, 20, 28). Vedi anche al num. 3.

Sono poi da ricordare i molti nomi desiderativi o augurali, i molti composti col nome *Dio*, cominciando da quelli latini delle iscrizioni cristiane. (Oltre quelli raccolti dal Poma, v. *Dacoromania*, IV, 587, e n. 4; *A. Glott. It.*, XIV, 13; Olivieri, *Cogn. Ven.*, 193-'7; *R. Ling. R.*, VII, 250, 251 s. *aiutare*, 255-'6, 257 s. *guardare*, 261 s. *salvare*, 264, s. *venire*; Brattö, *Studi*, 20-23, 84, 87, 88, 89, ecc., 117-119, *Nuovi studi*, 89-90; Castellani, *Z. Rom. Ph.*, LXXII, 54-87; Folena, *Lingua Nostra*, XV, 4).

Il lat. *Deusdedit*, usato nel medioevo, corrisponde, come si sa, a *Diodato*

1. Il romano *pescivende* (Zanazzo, *Usi di Roma*, 430) (oggi è d'uso *pesciaròlo*) richiama il romano *saliscendo* o *saliscegno* (*scegne* « scendere ») (irp. *salascinno*, lecc. *saliscinni*) (Salvioni, *Per la fonetica e la morf. parl. merid. It.*, Milano, 1912, p. 4, n. 2). Nel secolo XVII sono attestati i romani *pescivennolo* (Peresio) e *pescivende*, questo come grido del pescivendolo (F. A. Ugolini, *Jacaccio*, Roma, 1939, p. 403, 469). Notevoli poi l'it. *battilano* per *battilana* (*Vocab. etim. it.*) e il pist. *imbottaina* per *imbottavino* (v. *ivi*, s. *botte*).

La seconda persona dell' indicativo è in *timistufi* o *tummistufi* « un seccante, un nojoso » (Tollemache, 189), ma il secondo si dice a persona uggiosa usandolo come nome proprio: *Ecco la signora tummistufi* (Fanfani, *Uso tosc.*). Nel Belli (II, 7) *Madama Timistufa*, ad Ancona il soprannome *Temestufi*. È nome che contiene un avvertimento.

(*Adeodato, a Deo datus*, per cui v. Brattö, *Studi*, 116, *Nuovi studi*, 89). [*Quodvultdeo*, nome d'un santo arrivato dall' Africa a Nàpoli al tempo delle devastazioni dei Vàndali (secolo v) (Grande, *Origine de' cognomi gentilizj*, 1756, p. 203) richiama il nome *Qualdeivol* (a. 1157, Gènova) (Poma, II, 23, 13)].

Angelico PRATI.

LIBRI E ARTICOLI RIGUARDANTI NOMI DA VERBI.

Ageno Franca, *Imperativi sostantivati*, *Lingua Nostra*, XIII, 1952, p. 109-110. V. anche *Arch. Glott.*, XL, p. 170-171.

Bologna Giuseppe, *Sui nomi composti nella lingua italiana*, Catania, 1907, di p. 111.

Bonfante Giuliano, vedi *Sprachgeschichte und Wortbedeutung*, *Festschrift Albert Debrunner*, Bern, 1954, p. 33-56.

Brattö Olof, *Studi di antroponimia fiorentina*, Göteborg, 1953, p. 20-23, 84, 87, 88, 89, ecc., 117-119, 159-160.

— *Nuovi studi di antroponimia fiorentina*, Stockholm, 1955.

Castellani Augusto, nomi fiorentini del sec. XIII augurativi, ecc. *Zeitschrift Rom. Phil.*, LXXII, 1956, p. 54-87.

Cesarini Sforza Lamberto, *Per la storia del cognome nel Trentino*, Trento, 1914, di p. 222.

Darmesteter Arsène, *Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes et au latin*, II ed., Paris, 1894, p. 168-234 (imperativi).

Fanfani Pietro, *Vocabolario dell' uso toscano*, Firenze, 1863, s. *nomi*, p. 623, II col., e s. *imperativi*.

Fiorelli Piero, *Nomignoli pericolosi*, *Lingua Nostra*, VII, 1946, p. 55-57.

Flechia Giovanni, *Di alcuni criteri per l'originazione de' cognomi italiani*, Roma, 1878, p. 609-621.

Folena Gianfranco, *Antroponimia fiorentina rara*, *Lingua Nostra*, XVII, 1956, p, 28-30.

Mancini Augusto, *Osservazioni e contributi allo studio dell' onomastica medievale*, *Rendic. della Cl. di Sc. Mor. e Stor. Acc. d'It.*, Roma, 1943, p. 332-348.

Merlo Clemente, *Noterelle di fonetica e di morfologia italiana*, 2. *Parole composte*, *Annali Scuola Norm. Pisa*, 1947, p. 83-85. V. anche *Lingua Nostra*, X, 17.

Meunier L. F. *Les composés qui contiennent un verbe à un mode personnel en latin, en français, en italien, et en espagnol*, Paris, 1875.

Migliorini Bruno, *Saggi linguistici*, Firenze, 1957, p. 81-86. V. anche *Lingua Nostra*, VII, 61, e IX 22-23 (Hall, Migliorini).

Olivieri Dante, *Saggio di toponomastica veneta*, Città di Castello, 1914, p. 137-144.

— *I cognomi della Venezia Euganea*, Genève, 1924, p. 113-272.

Pagliaro, Antonino, *Sommario di linguistica arioeuropea*, Roma, 1930, p. 158-162.

Pieri Silvio, *Appunti toponomastici*, *Studj Romanzi*, X, 1913, p. 112-122.

— *Toponomastica della valle dell' Arno*, Roma, 1919, p. 338-343.

Poma Cesare, *Il composto verbale nella onomastica italiana*, Torino, 1910, di p. 42. Citato con *I*.

— *Cognomi italiani formati da verbi che indicano azione*, Città di Castello, 1914, di p. 31. Citato con *II*.
rati Angelico, *Composti imperativi quali casati e soprannomi*, *R. Ling. Rom.*, VII, 1931, p. 250-264 [1].
alvioni Carlo, nomi da imperativi, *St. Fil. R.*, VII, 1899, p. 233-234.
chneller Christian, *Tirolische Namenforschungen*, Innsbruck, 1890, p. 278-283.
pitzer Leo, *Sur quelques emplois métaphoriques de l'impératif*, *Romania*, LXXIII, 1952, p. 42-63.
ollemache Federico, *Le parole composte nella lingua italiana*, Roma, 1945, p. 170-218.
— *I deverbali italiani*, Firenze, 1954, di p. 193.

INDICE

Nomi da imperativi.
Altre osservazioni sui composti imperativi.
Indizi dell' origine imperativa di composti verbali.
Composti col vocativo.
Attestazioni antiche e forme latine dei composti verbali.
Composti col presente indicativo.
Composti con altri modi e altri tempi del verbo.

1. *Ivi* alla p. 263, s. *tirare*, il cognome *Tirazuelli* va corretto in *Tiraquelli*. Un *Dottor Tiraquello* è nel Garzoni (*Piazza*, 748).

LA LEXICOLOGIE ROUMAINE[1]

La richesse de la présente bibliographie ne doit tromper personne. Certes, on a beaucoup travaillé dans ce domaine mais la tâche qui reste encore à remplir est immense.

Il y a tout d'abord la besogne de Sisyphe du grand dictionnaire de la langue roumaine (nº 18). Il semble qu'après l'expérience assez décevante du « dictionnaire de la langue roumaine littéraire contemporaine » (nº 19) on songe à reprendre le travail interrompu en 1952. Si une belle tradition et une technique éprouvée sont respectées on ne peut que souhaiter la continuation.

Il serait temps, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de B. P. Hasdeu (il disparaissait le 25 août 1907), de réhabiliter sa mémoire. L'œuvre qui fit sa renommée mais à laquelle reste lié un reproche permanent est son *Etymologicum Magnum Romaniae* (nº 24). On a souvent répété que son auteur eut le tort de le concevoir selon un plan « trop vaste ». La critique est assez singulière. Il est vrai qu'en travaillant d'arrache-pied pendant 13 ans, seul et sous le poids d'un malheur personnel (la mort de sa fille) Hasdeu ne put publier que les 4 volumes qu'on connaît. Mais le problème de l'élaboration du dictionnaire général d'une langue par un seul auteur ne se pose même pas; il doit nécessairement, vu l'ampleur du travail, être l'œuvre de plusieurs générations. Ce qui nous intéresse est de savoir si la méthode de Hasdeu était la bonne, digne de la technique lexicographique européenne. Et là, nous pouvons répondre affirmativement. Sans précurseurs sur le domaine roumain, où il n'avait que l'expérience

1. Comme nous nous voyons obligé de retarder l'impression de notre *Bibliographie de la linguistique roumaine* (Cf. *Orbis* IV, 2, 1956, p. 526-537) pour des raisons indépendantes de nos vœux, répondant à l'aimable hospitalité que nous a offerte la *Revue de Linguistique Romane*, nous publions ici le chapitre lexicologique. On consultera ailleurs d'autres parties détachées : l'Onomastique dans *Onoma VI*, la Stylistique dans la nouvelle édition du livre de MM. Hatzfeld et Le Hir (en préparation).

Que Mgr Gardette et M. B. Pottier, qui nous ont fait l'amitié de s'intéresser au sort de notre manuscrit, veuillent trouver ici l'expression de nos remerciements.

inutilisable de A. T. Laurianu et I. C. Massimu (n° 26), Hasdeu sut fixer avec clarté les principes valables d'un grand dictionnaire. Il en donna un échantillon, discutable en détail, comme tous les articles de tous les dictionnaires, mais correct au point de vue de la technique de rédaction. Le jeune État roumain, désireux de s'affirmer également sur le plan scientifique, n'eut pas la patience d'attendre l'élaboration de longue haleine du « projet Hasdeu ». Il chargea successivement plusieurs savants (Al. Philippide, S. Puşcariu et I. Iordan) qui promirent de le mener à bien rapidement. Bien que chaque changement de direction fût accompagné d'une réduction du plan initial « trop vaste », le dictionnaire ne fut pas achevé. C'est donc aux successeurs scientifiques de Hasdeu qu'on devrait adresser des critiques plutôt qu'à celui-ci. Car en dépit de la place de premier plan que chacun des savants cités occupe dans la linguistique roumaine, aucun n'a fait montre d'une audace et d'un dynamisme qui fussent comparables à ceux de leur devancier.

On comprendra facilement que lorsque l'instrument de base fait défaut les études qui doivent s'y référer piétinent. Par exemple, la statistique lexicale qui a eu un bon départ (n° 9) ne nous a plus rien donné depuis des années.

On n'inaugure pas l'investigation scientifique d'une langue par un dictionnaire étymologique complet. Quelques esprits courageux crurent pouvoir le faire dans le domaine roumain. Le résultat fut : la faillite de A. Cihac (n° 23) et la demi-réussite de S. Puşcariu (n° 31), I.-A. Candrea et O. Densusianu (n° 22). Et même à un savant de la taille de W. Meyer-Lübke ne furent pas épargnées de nombreuses bévues (n° 27). On comprit alors que l'étymologie est la branche linguistique qui se soumet le moins à la méthode, que l'origine d'un mot apparaît à la suite d'un rapprochement fortuit, d'un trait de lumière spontané, que le travail organisé d'élaboration d'un dictionnaire, sans jalons préliminaires, est presque incompatible avec une certaine divination qui doit y présider. On se résigna aux patientes recherches en profondeur. Pourtant de la longue série d'hypothèses (nos 168-500) on ne retiendra qu'une mince partie. En voulant faire trop bien les choses les laborieux chercheurs réunis autour de S. Puşcariu à Cluj, se sont engagés trop loin, sur des voies latérales, dans le domaine lexical roumain. Un grand nombre des étymologies, pour la solution desquelles ils ont dépensé tant d'imagination, ne trouvera pas sa place dans le dictionnaire général de la langue roumaine. La foule de formes dialectales, dont un certain nombre a surgi du caprice

unique de la création individuelle, sera, peut-être, accueillie par quelque glossaire des patois. L'élaboration d'un pareil glossaire — que les deux instituts de linguistique de Cluj et de Iaşi auraient déjà mis en train (cf. CONTEMPORANUL n. s. n° 41 du 11 octobre 1957) — s'impose ; les quelques recueils que nous possédons (n°s 84, 96) sont honorables, sans plus.

Il semble que le domaine lexical sud-danubien doit être considéré comme clos à l'investigation avec les ouvrages existants (n°s 29, 74, 75, 80, 88). Les roumanophones balkaniques, qui mènent une vie culturelle précaire, sont en train de se dénationaliser sous nos yeux. Il est vrai qu'il nous reste la ressource de quelque découverte de fortune (n° 60).

Le chapitre des influences étrangères devra être abordé un jour avec un esprit ouvert, avec le souci de voir plus loin que le roumain et les domaines immédiatement voisins et la volonté ferme de renoncer à quelques idées reçues. Sans ces conditions préalables on ne fera que parcourir à nouveau des sentiers battus depuis un siècle.

Prenons le cas des mots de substrat. Pendant longtemps ce fut un terrain voué à l'ironie facile. Ne disait-on pas de B. P. Hasdeu, qui décidément était en avance sur son époque, que la langue dace n'avait pas de secret pour lui ? On ne peut, certes, nier que le domaine, en somme romantique, des « Ursprachen » a enflammé l'imagination de maint fantaisiste qui se souciait peu de la vraie science. Mais la cause n'est pas compromise pour autant. La méthode rigoureuse appliquée dans la recherche des éléments « méditerranéens » ou « pré-indo-européens » par V. Bertoldi, G. Devoto, J. Hubschmid, V. Pisani a définitivement racheté sa réputation pour qu'on y insiste. Les attestations sûres manquent et même après la publication d'ouvrages aussi importants que ceux de M. Dečev sur le thrace [1] il nous faut avancer avec prudence (Cf. n° 517).

Dans le cas de l'influence slave d'autres facteurs interviennent ; le fait linguistique est obnubilé par la géographie. Combien de faits lexicaux, aussi bien que phonétiques et morphologiques, sont expliqués d'une façon satisfaisante ailleurs dans la Romania par un autre critère que le slave ? Au-delà de l'Adriatique, le voisinage, toujours présent à l'esprit des chercheurs, brouille les pistes. Il semblerait que la règle suivante est strictement observée : une « coïncidence » avec une langue slave est presque toujours une « influence ». A la confusion des faits modernes s'ajoute

1. Cf. D. Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*. Wien, 1957.

celle des faits anciens. Ainsi, nous pouvons difficilement faire la distinction entre les éléments véritablement slaves et ceux qui, appartenant à un substrat dialectalement voisin, ont été captés et relancés par celui-là. On ne peut que souhaiter l'introduction d'un esprit de strict discernement, qui constitue un terme moyen entre les exagérations des slavophiles et celles des antislavistes.

Dans le domaine grec nous devons rendre justice à C. Diculescu, G. Giuglea et Al. Philippide (n[os] 578, 582, 587), lesquels, en dépit de quelques erreurs, ont vu juste. La continuité hellénique sur le littoral occidental de la Mer Noire et même à l'intérieur du pays, amplement démontrée par les fouilles récentes de Histria et Dinogetia, constitue un argument sérieux en faveur des rapports linguistiques anciens. Si, selon le mot de René Grousset, Rome a été en Orient le soldat de l'hellénisme, celui-ci a constitué pour la Scythie Mineure, la Dacie et, plus tard, pour les Principautés Roumaines un avant-coureur de la romanité. Et c'est là le fait essentiel qui oppose l'influence grecque à l'influence slave. *A toutes les époques, sous sa forme milésienne, byzantine et même phanariote, l'hellénisme a entraîné la région carpatho-danubienne vers le Sud ou vers l'Occident, le slavisme l'en a toujours séparée.* Les emprunts grecs en roumain constituent une participation au circuit linguistique méditerranéen, une adhésion à l'Europe. Par contre les emprunts slaves signifient un refus, une différenciation du monde gréco-romain.

Nous affirmions ci-dessus qu'il faudrait regarder plus loin que les domaines immédiatement voisins du roumain. L'apport des langues finno-ougriennes et turques nous fournit à cet égard un bel exemple. Il ne suffit pas de renvoyer à un étymon hongrois ou osmanli, il faut remonter de plusieurs échelons pour avoir une image complète des faits de civilisation que les mots acheminent. La diffusion de certains mots, tel **qatona*[1], *čoban*, *terg*, *qaγan*[2] embrasse une aire immense ayant pour frontières approximatives la Baltique, le Caucase, l'Asie Centrale, la Méditerranée orientale, l'Italie méridionale. Dans cette lumière la proposition faite par M. Sever Pop au IV[e] Congrès International des Sciences Onomastiques, Uppsal 1952, *Actes*, p. 424, en faveur de la rédaction de cartes de certains

1. Cf. E. Lozovan ZRPh 73 (1957), 126-129.
2. Cf. F. Altheim & R. Stiehl, *Untersuchungen zur ältesten Geschichte von Buchārā und Chwārezm*. Anales de Hist. Ant. y Med. Buenos Aires, 1955, p. 49 ss.
F. Altheim & Hans-Wilhelm Haussig, *Die Hunnen in Osteuropa*. Palaeologia (Osaka) VI, 1 (1957).

concepts communs à tout cet espace à cheval entre l'Asie et l'Europe nous semble actuelle et sa réalisation, souhaitable.

Le problème des éléments germaniques anciens du roumain a été longtemps lié à la controverse « continuité-émigration » des Roumains de Dacie Trajane. Comme la continuité est actuellement prouvée par des arguments autrement plus solides, particulièrement archéologiques, on pourra reprendre la question et décider en toute sérénité s'il y a lieu de retenir quelque chose des hypothèses avancées (nos 606, 608, 610, 611, 615).

Afin de pouvoir tirer des conclusions plus ou moins définitives sur l'ampleur de l'influence exercée par le néologisme roman il faudra attendre encore quelque temps pour que les importants travaux en cours sur la langue littéraire du XIXe siècle paraissent (Cf. le vol. *Contribuţii* et la *Stylistique roumaine, loc. cit.*). On remarquera en passant que le dialecte aroumain rejoint la Romania occidentale avant la région nord-danubienne (n° 633) : rien de plus normal dans l'espace économique qui échoit en partage à Raguse et à la Sérénissime.

Le problème de la « langue révolutionnaire » est en même temps une question de style et de vocabulaire. Certains événements sont encore trop près de nous pour que notre jugement soit complètement serein. Mais d'ores et déjà nous pouvons supposer que les bouleversements que traverse la société roumaine laisseront leur empreinte dans la langue, car « le style doit donc subir des changements, par la révolution qui s'est opérée dans les esprits et dans les institutions » [1]. Dans cette lumière le dictionnaire de l'Académie de la République Populaire Roumaine (n° 19) est assez significatif. Il faut le juger en rapport avec lui-même et les conceptions qui sont à sa base et qui n'ont presque rien de commun avec la lexicographie traditionnelle. C'est un dictionnaire « engagé » et ses auteurs ne le cachent pas. Ses définitions ne surprendront point ceux qui savent qu'un certain manichéisme, qui a envahi même la linguistique, ne tolère pas d'entorse à sa règle. Pour la science il est intéressant en tant que témoin d'un état de langue et de technique rédactionnelle.

Un dernier point qui reste à évoquer concerne les rapports entre les sciences positives et la langue littéraire. Tout d'abord on s'étonne de voir que les lexicons techniques filtrent petit à petit dans les dictionnaires des académies. Ensuite on se rend compte que c'est là le fait de notre siècle,

1. Mme de Staël, *De la littérature*. Chap. VIII : *Du style des écrivains.*

de nos sociétés industrialisées. Déjà la « science-fiction » est devenue un genre littéraire, même si elle n'atteint pas le niveau de haute poésie de la mécanique, telle mainte page de Saint-Exupéry. « L'industrialisation » du langage est un fait universel [1] et c'est à peine si nous pouvons entrevoir comment réagiront les langues au choc de la technique. Pour ce qui est du roumain l'expérience que nous réserve l'avenir est des plus intéressantes. Au siècle dernier il a fourni de gros efforts pour se mettre, en un temps record, au rang des langues littéraires d'Europe; aujourd'hui il est sollicité à faire un nouveau bond en avant. Une langue rustique, terrain d'élection des dialectologues, répond au défi et, avant d'être devenue « classique »; se modernise et entre au siècle des machines. La modalité pour y parvenir est la grande inconnue de demain et, en somme, le point ultime de toute l'activité lexicographique dont nous soumettons aujourd'hui le bilan aux chercheurs [2].

Copenhague E. LOZOVAN.

ABRÉVIATIONS

AAR *Analele Societăţii Academice Române.* Ire série, 1867-1878.
Analele Academiei Române. IIe série, 1879-1921. IIIe série, 1922-1947. Bucureşti.
MSI *Memoriile Secţiunii Istorice.*
MSL *Memoriile Secţiunii Literare.*
MSS *Memoriile Secţiunii Stiinţifice.*
S & C *Studii şi cercetări.*
AD *Analele Dobrogei.* Cernăuţi, I (1919-1920) ss.
AECO *Archivum Europae Centro-Orientalis.* Budapest, I-X (1935-1944).
AIN *Anuarul Institutului de Istorie Naţională.* Cluj, I (1921) ss.
AO *Arhivele Olteniei.* Craiova. I (1922) ss.
AR *Archivum Romanicum.* Firenze, I-XXV (1917-1941).
Arhiva *Arhiva societăţii ştiinţifice şi literare din Iaşi.* Iaşi, I (1889-1890) ss.

1. Cf. A. Siegfrid, *La langue française pâtit de l'âge industriel.* Le Figaro lit., n° 507 du 7 janvier 1956.

2. Quelques mots sur l'organisation du matériel. Il nous a été impossible de voir toutes les études énumérées, d'où le traitement inégal quant à la description. Un problème non moins difficile fut celui du classement. Beaucoup d'articles, ayant un titre peu expressif et embrassant plusieurs domaines, nous ont mis dans l'embarras; les renvois faciliteront la consultation. Le dépouillement systématique s'arrête en décembre 1956; il ne comprend que les *imprimés.* Les mss ou les travaux en cours seront signalés séparément.

ASPh	*Archiv für slavische Philologie.* Berlin, I (1876) ss.
BA	*Balkan Archiv.* Leipzig, I-IV (1925-1928).
Beiträge	G. Pascu, *Beiträge zur Geschichte der rumänischen Philologie.* Leipzig, 1920, 80 p.
Bibl.-Bianu	I. Bianu — N. Hodoş — D. Simonescu, *Bibliografia românească veche.* Bucureşti, I-IV, 1903-1944.
BIFR	*Buletinul Institutului de Filologie Romînă « Alexandru Philippide ».* Iaşi, I-X (1934-1947).
BL	*Bulletin Linguistique.* Bucureşti, I-XVI (1933-1948).
BS RPR	*Academia Republicii Populare Române. Buletin Stiinţific. Secţiunea de ştiinţa limbii, literatură şi artă.* Bucureşti, I (1951) ss.
CCos	*Codrul Cosminului.* Cernăuţi, I-X (1924-1939).
CLit	*Convorbiri Literare.* Iaşi, Bucureşti, I (1867) ss.
ČMF	*Časopis pro moderni filologii.* Praha, I (1911) ss.
CONT	*Contemporanul.* Iaşi, 1881-1891. n. s. (hebdomadaire) Bucureşti, 1946 ss.
Contribuţii	Academia Republicii Populare Romîne, Institutul de lingvistică. *Contribuţii la istoria limbii romîne literare din secolul al XIX-lea.* Red. resp. Acad. Tudor Vianu. Bucureşti, 1956, 243 p.
CSP	*Cahiers Sextil Puşcariu,* publiés par Alphonse Juilland. Roma, Valle Hermoso, Seattle, I (1952) ss.
CT	*Columna lui Traianŭ.* Bucureşti, 1870-1883.
CumV	*Cum vorbim.* Bucureşti, I-III (1949-1951).
DR	*Dacoromania.* Cluj, Sibiu, I-XI (1920-1947).
DUN	*Dunărea.* Silistra, I (1923) ss.
Études	S. Puşcariu, *Études de linguistique roumaine.* Cluj, Bucureşti, 1937, XIX-568 p.
	M. Roques : Institut universitaire roumain Charles Ier, *Pour un cinquantenaire scientifique. Mario Roques et les études roumaines.* Paris, 1953, 222 p.
ESR	*Études slaves et roumaines.* Budapest, I-II (1948-1949).
GG	*Geopolitica şi geoistoria.* Bucureşti, I-III (1941-1943).
Grundriss	G. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie.* Strasbourg, 1886-1888.
GS	*Grai şi Suflet.* Bucureşti, I-VII (1923-1937).
Hr	*Hrisovul.* Bucureşti, I (1941) ss.
IF	*Indogermanisches Forschungen.* Strasbourg, Berlin, I (1892) ss.
IJb	*Indogermanische Jahrbuch.* Berlin, I (1913) ss.
JbRS	*Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig.* I-XXV (1894-1919).
LbPh	*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.* Heilbronn, Leipzig, I (1880) ss.
LLit	*Langue et Littérature.* Bucureşti, I-IV (1940-1948).
LR	*Limba Română.* Bucureşti, I (1952) ss.
Mélanges	Al. Graur, *Mélanges linguistiques.* I Paris, Bucureşti, 1936, 127 p. *Mélanges linguistiques II.* Copenhague, 1941, 45 p. (BL VIII, 2, 1944).
	R. Menéndez Pidal : *Estudios dedicados a Menéndez Pidal.* Madrid, I-V, 1950-1954.

	M. Roques : *Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques... par ses amis, ses collègues et ses anciens élèves de France et de l'étranger.* Paris, 1952, 4 vol.
	Al. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie.* Copenhague, Bucureşti, 1947, 667 p.
MittRI	*Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien.* Heildelberg, I (1914).
MNör	*Magyar Nyelvör.* Budapest.
MNy	*Magyar Nyelv.* Budapest.
Orbis	*Bulletin international de documentation linguistique.* Louvain, I (1952) ss.
RC	*Revista critică de cultură romînească.* Iaşi, I (1927) ss.
RCL	*Revista critică-literară.* Iaşi, I-V (1893-1897).
RER	*Revue des études roumaines.* Paris, I (1953) ss.
RES	*Revue des études slaves.* Paris I (1921) ss.
RF	*Romanische Forschungen.* Erlangen, Frankfurt a. M., I (1883) ss.
RFil	*Revista filologică.* Cernăuţi, I-II (1927-1928).
RFR	*Revista Fundaţiilor Regale.* Bucureşti, I-XIV (1934-1947).
RI	*Revista Istorică.* Iaşi, I-XXXIII (1915-1946).
RIAF	*Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie,* Bucureşti I-XVI (1883-1922).
RIEB	*Revue Internationale des Études Balkaniques.* Beograd, I-III (1934-1938).
RIR	*Revista Istorică Română.* Bucureşti, I-XVI (1931-1946).
Romania	Paris, I (1872) ss.
RR	*Romanic Review.* New York, I (1910) ss.
RSE	*Revue historique du sud-est européen.* Bucureşti, I (1923) ss.
RSlaw	*Rocznik slawistyczny.* Krakow, I (1908) ss.
SCB	*Studii şi cercetări de bibliologie.* Bucureşti, I (1955) ss.
SCL	*Studii şi cercetări lingvistice.* Bucureşti. I (1950) ss.
SF	*Südost deutsche Forschungen.* München, I (1936) ss.
SFRza	*Studj di filologia romanza.* Roma, I-IX (1885-1903).
SiebV	*Siebenbürgische Vierteljahresschrift.* Hermannstadt Sibiu, I (1931) ss.
Slavia	Praha, I (1922-1923) ss.
StR	*Studi Rumeni.* Roma, I-IV (1927-1930).
Trans	*Transilvania.*
UAJB	*Ural-Altaische Jahrbücher.* Wiesbaden, XXIV (1952) ss. Continuation de UJb.
UJb	*Ungarische Jahrbücher.* Berlin, Leipzig, I (1921) ss.
ViN	*Vieaţa nouă.* Bucureşti, I (1906) ss.
VIR	*Viaţa romînească.* Iaşi, I (1906), ss. n. s. Bucureşti, I (1947) ss.
VJa	*Voprosy Jazykoznanija.* Moskva, I (1952) ss.
VKR	*Volkstum und Kultur der Romanen.* Hamburg, I (1928) ss.
VoxR	*Vox Romanica.* Zürich, I (1936) ss.
ZRPh	*Zeitschrift für romanische Philologie* Halle, Tübingen, I (1877) ss.
*	Études reproduites de seconde main.
[...]	Titres et noms ajoutés par nous.

1. OUVRAGES ET ARTICLES GÉNÉRAUX

1. V. Bogrea, *Câteva cazuri de etimologie populară la nume de plante.* DR I (1920-1921), 336-338.

2. Th. Capidan, *Calques linguistiques.* DR I (1920-1921), 331-336.

3. D. Caracostea, *Wortgeographisches und Wortgeschichtliches vom Standpunkte der Homonymität.* MittRI I (1914), 79-137. Cf. *Beiträge*, 36-38.

4. *B. Cazacu, *Etimologie populară.* CumV II, 11-12 (1950), 11-13.

5. V. Cheresteşiu, *Despre lexicografie şi lexicologie în lumina învăţăturii staliniste despre limbă.* LR II, 2 (1953), 22-27. — Politique sans valeur scientifique.

6. W. Domaschke, *Der lateinische Wortschatz des Rumänischen.* JbRS XXI-XXV (1913), 65-173. — Vieilli, encore utile. C. r. S. Puşcariu DR I (1920-1921), 401-417.

7. M. Gaster, *Stratificarea elementului latin în limba romána.* RIAF I, 1 (1883), 17-32, 345-356. — Consciencieux pour l'époque, vieilli. Cf. la lettre de A. Lambrior à G. Tocilescu RIAF I, 2 (188), 194-197.

8. Al. Graur, *încercare asupra fondului principal lexical al limbii romîne.* Bucureşti, 1954, 221 p. — Basé sur « l'enseignement linguistique de J. V. Staline ». C. r. M. Iliescu LR IV, 2 (1955), 80-86, J. Škultéty, *Philologica*, suppl. Č. M. F., VII, 5 (1955), 76-78. Édition abrégée *Fondul principal al limbii romîne.* Bucureşti, 1957, 121 p.

9. D. Macrea, *Fizionomia lexicală a limbii romîne.* DR X, 2 (1943), 362 ss. — Établit le taux de circulation des mots. Additions : *Circulaţia cuvintelor în limba română.* Trans LXXIII, 4 (1942), 268-288.

10. *D. Macrea, *Contribuţie la studiul fondului principal de cuvinte al limbii romîne.* SCL V, 1-2 (1954).

11. O. Nandriş, *Mots rares, courants, usuels et leur abrégement en roumain.* CSP I, 2 (1952), 294-300.

12. G. Pascu, *Lateinische Elemente in Rumänischen.* AR VI (1922), 254-279 ; X (1926), 466-470. — Une centaine d'étymologies de valeur inégale.

13. E. Petrovici, *Fondul principal de cuvinte al limbii romîne.* LR II, 1 (1953), 21-27. — Considérations d'après la « doctrine stalinienne ».

14. *S. Puşcariu, *Ardelenismele în limba noastră.* Drumul nou, Cluj, I, 35 (1931), 1-2.

15. S. Puşcariu, *Contaminations.* Études 429-438. — Traduction de : *Etimologii.* DR VII (1931-1933), 106-114.

16. I. Siadbei, *Problemele vocabularului romîn comun.* Iaşi, 1934, 64 p.

17. *Sp. Teodorescu, *Din tezaurul latin al limbii române.* Bucureşti, 1946, 60 p.

2. DICTIONNAIRES

a. Étymologiques et unilingues.

18. Academia Română, *Dicţionarul limbii române, întocmit şi publicat după îndemnul şi cu cheltuiala Maestăţii Sale Regelui Carol I.* Bucureşti, 1913 ss. — Jusqu'en 1948 avaient paru les lettres A-L (*lojniţă*). Successivement sous la direction de : Al. Philippide

1897-1905), S. Puşcariu (1906-1944), I. Iordan (1946-1952). En été 1952 l'Académie de la République Populaire Roumaine a abandonné le travail de rédaction pour un plan de dimensions réduites (cf. nº 19). Il semble toutefois qu'on pense à reprendre l'ancien projet (cf. LR V, 2, 1956, 73-74). Le dictionnaire, conçu d'après un plan vaste, devait être fondamental pour la connaissance du roumain : à la fois trésor de la langue ancienne et moderne, il retenait aussi les formes dialectales, indiquait les synonymes, donnait les étymologies et conseillait la forme correcte au point de vue grammatical, orthographique et orthoépique. Sa publication a suscité de nombreux commentaires, études et comptes rendus :

O. Densusianu, *Dicţionarul Academiei*. ViN IV (1908), 65-72, 85-88, 107-111, 185-188. — Défavorable.

M. Friedwagner ZRPh XXXIX (1917), 498-504.

S. Puşcariu, *Din perspectiva Dicţionarului*. DR I (1920-1921), 73-108. — Traduction partielle : *Les onomatopées dans la langue roumaine*. Études 319-351. Cf. là-dessus V. Bogrea DR II (1921-1922), 761-763 ; G. Pascu AR VII (1923), 563-566.

S. Puşcariu, *Din perspectiva Dicţionarului*. Bucuresti, 1922. — Traduction : *En travaillant au Dictionnaire*. Études 352-405. C. r. E. Gamillscheg ZRPh, XLVIII (1928), 466-468.

S. Puşcariu, *Dicţionarul Academiei*. AAR MSL, s. III, t. III (1926) 35 p. — Note de N. Georgescu-Tistu DR IV, 2 (1924-1928), 1214-1215. Autres c. r. : A. Procopovici RFil II (1928), 124-147 ; N. Iorga RI XXVI (1940), 88-89 ; G. Giuglea DR X, 1 (1941), 98-101. Cf. aussi nº 405.

19. Academia Republicii Populare Romîne, *Dicţionarul limbii romîne literare contemporane*. Bucureşti. — vol. I, 1955, A-C, xxvi-626 p. — C. r. I. G. Korletjanu VJa 1 (1956), 147-152, traduction LR V, 2 (1956) 88-94.

D. Macrea, *După apariţia primului volum al « Dicţionarului... »* LR IV, 5 (1955), 48-58.

I. Stanciu, *Dicţionarul...* LR IV, 3 (1955), 58-74. Cf. aussi la discussion dans CONT n. s. nos 20-26, 28, 31, 34-36, 41 (1955). — Vol. II, 1956, D.-L, 813 p. — Vol. III, 1957, M-R, 804 p. — Vol. IV, 1957, S-Z, 781 p.

L'œuvre est en grande partie un condensé de l'ancien dictionnaire (nº 18). Les controverses quant à la conception lexicographique ont été des plus âpres. C'est le principe « stalinien » qui a prévalu. Cf. le grand nombre d'études qui témoignent d'une conception scientifique inhabituelle : *Desbaterile privitoare la Dicţionarul limbii române*. SCL III (1952), 7-87.

Dicţionarul limbii române literare contemporane. Lămuriri preliminare urmate de câteva extrase. SCL IV (1953), 147-210. *Dicţionarul limbii romîne literare contemporane*. SCL V, 3-4 (1954), 277-292. — Historique, description.

V. Breban, *Problemele elaborării Dicţionarului Limbii Romîne Literare Contemporane în lumina învăţăturii lui I. V. Stalin despre limbă şi a experienţei lexicografiei sovietice*. LR II, 4 (1953), 24-34.

V. Breban-N. Dănilă, *Sedinţa subsecţiei de ştiinţa limbii şi literatură a Academiei RPR pentru discutarea « Dicţionarului limbii romîne literare contemporane » (vol. I A-C)*. LR V, 2 (1956), 70-74.

*V. Cheresteşiu, *Dezbaterile asupra Dicţionarului limbii române*. LR I, 1 (1952), 65-69.

M. Iliescu-V. Suteu, *Dicționarul într'un volum al limbii romîne literare contemporane.* LR III, 1 (1954), 74-76.

V. Suteu, *Primul volum al « Dicționarului limbii romîne literare contemporane » în discuția Consiliului Stiințific al Institutului de Lingvistică din București.* LR III, 3 (1954), 96-98.

Pour la question de la langue littéraire cf. K. Heitmann, *Die Bemühungen um die Literatursprache in Rumänien.* RF LXVIII (1956), 377-430. Le dictionnaire est analysé p. 419 ss.

20. ACADEMIA REPUBLICII POPULARE ROMÎNE, INSTITUTUL DE LINGVISTICA DIN BUCUREȘTI, *Dicționar ortoepic.* București, 1956, 133 p. — C. r. St. V. Toma LR V, 5 (1956), 86-88.

21. I.-A. CANDREA-GH. ADAMESCU, *Dicționarul enciclopedic ilustrat « Cartea Românească ». Partea I-a, Dicționarul limbii române din trecut și de astăzi de I.-A. Candrea. Partea II-a, Dicționarul istoric și geografic universal de Gh. Adamescu* București, 1932, XXIV-1950 p. — Sûr, assez complet et relativement récent. C. r. M. R[oques] *Romania* LVIII (1932), 108-111 ; S. Pușcariu DR VII (1931-1933), 482-488. Analyse très détaillée par A. Scriban *Arhiva* XLI (1934), 131-138, XLII (1935), 197-203, XLIII (1936), 185-200.

22. I.-A. CANDREA-O. DENSUSIANU, *Dicționarul etimologic al limbii române.* București, 1907-1914, 4 fascicules, *A-Putea.* — Incomplet, néanmoins plus riche et plus rigoureux que celui de S. Pușcariu (nº 31). Cf. les corrections et les additions de G. Pascu, *Beiträge* 13-31. N. Jokl insiste surtout sur les parallélismes albano-roumains, IJb V (1917), 106-108.

23. A. DE CIHAC, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. I Eléments latins comparés avec les autres langues romanes.* Frankfurt a. M. 1870, XIII-331 p. *II Eléments slaves, magyars, turcs, grecs modernes et albanais.* Frankfurt a. M. 1879, XXIV-816 p. — En dépit de sa richesse ce dictionnaire est presque inutilisable aujourd'hui. Il manquait à l'auteur un rigoureux esprit scientifique. Cf. B. P. Hasdeu, *Iarăși D. Cihac ! Câteva precepte pentru incepĕtori în linguistică.* CT VII (1876), 179-186. Corrections : V. J. [agić] ASPh IV (1880), 638-647 ; A. Lambrior CONT VI, 2 (1888-1889), 336-350, sur les éléments latins ; L. Săineanu, *Istoria filologiei române.* București, 1892, 246-256 ; Sever Pop, *La dialectologie.* Louvain, 1950, I, 673-674.

24. B. P. HASDEU, *Etymologicum Magnum Romaniae. Dicționarul limbei istorice și poporane a Românilor lucrat după dorința și cu cheltuiéla M. S. Regelui Carol I sub auspiciile Academiei Române.* București. — Tomul I, 1886, LIX p. + 1116 col. + 2 p. *Addenda. A-Armurțesc* p. V-XVIII *Prefață : Programa pentru adunarea datelor privitoare la limba română.* p. XIX-LIX : *In loc de introducere. I Ce este etimologia ? II Cum se amestecă limbile ? III In ce constă fisionomia unei limbi ?* — Tomul II, 1887, XVIII p. + 1117-2223 col. + XV p. *Addenda. Amuși-Au.* p. IX-XVIII : *Dicționare și dicționare.* — Tomul III, 1893, XXXVII p. + 2225-3253 col. + XXIX p. *Addenda. B-Bărbat. Strat și substrat. Genealogia popoarelor balcanice,* p. V-XXXVII + V pl. — Tomul IV, 1898, CCLXXXVI p. + IV facsim. *Negru-Vodă. Un secol și jumătate din începuturile statului Tĕrei-Românesci (1230-1380). Ca introducere la tomul IV din « Etymologicum Magnum Romaniae ».*

Œuvre monumentale qui n'a pas été surpassée. Bien qu'inachevée elle constitue un modèle d'érudition, de largeur de vues et de rigueur scientifique. Préparée par un certain nombre de travaux préliminaires :

B. P. Hasdeu, *Dare de seamă asupra Marelui Etimologic al României*. AAR s. II, t. VII. *Dicționare și dicționare. Dare de seamă despre Etymologicum Magnum Romaniae*. AAR s. II, t. IX. *Verbul* am *și substantivul* ar *din Etymologicum Magnum Romaniae*. AAR s. II, t. IX. *Etymologicum Magnum Romaniae. Dare de seama*. AAR s. II, t. X. Alun, alună *și derivatele sale. Specimen din « Magnum Etymologicum Magnum Romaniae »*. RIAF II, 4 (1885), 532-542. *Academia Română. Etymologicum Magnum Romaniae. Tomul III. Fascioara* 1. *Dare de seamă cetită în ședința de la 19 Martiu 1893*. Revista Nouă V (1892), 413-424.

Pour la critique cf. H. Tiktin LbPh VIII (1887), col. 33-37 ; G. Gheorghiu, *Partea franceză din Magnum Etymologicum Romaniae de Dl B. P. Hasdeu*. CLit XXX, 1 (1896), 952-972 ; S. Pop, *La dialectologie*, I, 677-679.

Textes : B. P. Hasdeu, *Din Etymologicum Magnum Romaniae, fundat de M. S. Regele Carol I. Bucăți alese și adaptate pentru clasele superioare*. București, 1894, 350 p.

25. G. Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch. Zweite vermehrte und verbesserte Aufgabe*. Paderborn, 1901, VIII p. — 1252 col. — Critique très fouillée de la partie roumaine par O. Densusianu, *Romania* XXXIII (1904) 272-288.

26. A. T. Laurianu-J.-C. Massimu, *Dictionariulu Limbei Romane dupo insarcinarea data de Societatea Academica Romana elaboratu ca proectu*. Bucureşti. — Vol. I, 1871, XXVI-242 p. *Prefatione. I Coprensulu Dictionariulu si allu Glossariulu. II Economi'a fiecarui articlu speciale. III Ortografia cuventeloru. A-Hystricosu*. — Vol. II, 1876, 1622 p., *collaboratori J. Hodosiu si G. Baritiu. I-Z. Glossariu care coprinde vorbele d'in limba romana straine prin originea sau form'a loru cumu si celle de origine indouiosa*. 1871, 584 p.

Œuvre non réussie à cause du manque de préparation des auteurs. La discrimination entre mots d'origine latine et non latine n'est évidemment pas scientifique. Un grand nombre d'étymologies est fantaisiste. Pour les travaux préliminaires cf. : *Program'a pentru stringerea materialului necessariu la lucrarea Dictionariului romanu*. AAR s. I, t. I, 116-117. *Regulamentu pentru lucrarea si publicarea Dictionariului Limbei Rômane*. AAR s. I, t. I, 220-223. N. Quintescu, *Proiectul de Dictionaru al Societatii Academice*. CLit IV (1870-1871) 350-356, 357-362, 381-384, 392-394.

27. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, 1935, III-e éd., XXXIII-1204 p. — La liste complète des corrections faites par divers savants est donnée par R. A. Hall Jr., *Bibliography of Italian Linguistics*, Baltimore, 1941, sous le nº 761. Pour la partie roumaine cf. : S. Pușcariu ZRPh XXXVII (1913), 99-114 et DR VII (1931-1933), 475-480 ; G. Pascu, *Beiträge*, 5-13 ; Al. Graur, *Corrections roumaines au REW*. BL V (1937), 80-124.

28. *C. Nicolaidi, *Etymologikon Lexicon tis kutsovlahikis glossis*. Athênai, 1909, 598 p. — Dilettante, nombreuses erreurs. Cf. Th. Capidan, *Réponse critique au Dictionnaire d'étymologie koutzovalaque de Constantin Nicolaïdi*. Saloniki, 1909, 55 p.

29. G. Pascu, *Dictionnaire étymologique macédo-roumain*. Iaşi, 1925. — Vol. I. *Les éléments latins et romans*, 235 p. — Vol. II. *Les éléments grecs, turcs, slaves, albanais, germaniques, hongrois, néologismes, créations immédiates, obscurs*, 244 p. — En dépit de ses défauts c'est le seul ouvrage complet et utilisable. Cf. I. Iordan ZRPh XLVIII (1928), 727-732. Le plan du dictionnaire avait été annoncé dans AO IV, 525. Une campagne a été menée contre la publication. Cf. Th. Capidan, *Dicționarul macedo-român*. Peninsula Balcanică II (1924) 25-27 ; T. Papahagi, *Pentru dicționarul macedo-român. Răspuns*

unei propuneri. ibid., 23 ; *Un ultim răspuns în chestia dicționarului*. ibid., 24-25 ; *Temeritate și perseverență diabolică*. ibid. 56-57 T. Hagi Gogu, *In jurul dicționarului. O punere la punct.*, ibid., 54-56.

30. *E. Protopopescu-V. Popescu, *Nou dicționar portativ de toate zicerile radicale și străine reintroduse și introduse în limbă, cuprinzând și termenii științifici și literari*, București, 1862, IV + 647 + XVI p. — Important pour la datation des néologismes. Cf. l'étude : I. Iordan, *Un dicționar de neologisme din anul 1862*. SCL, I, 1 (1950), 57-79. Là-dessus cf. : A. Juilland, *Néologismes roumains au XIXe siècle*. CSP II, 2 (1953), 173-183.

31. S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. Lateinisches Element*. Heidelberg, 1905, XV-235 p. — La deuxième partie n'a jamais paru. Ne contient pas tout le fonds latin du roumain ; il faut le confronter avec les recherches étymologiques ultérieures de l'auteur, publiées dans la DR ou acceptées par le *Dictionnaire de l'Académie* (nos 18, 441-451). Cf. la note de A. Zauner LbPh XXVIII (1907), col. 161-165 et la critique sévère de O. Densusianu, *Un dicționar pretins etimologic*. ViN III, 5, 6 (1907), 114-118, 125-132.

32. L. Saineanu, *Dicționar universal al limbei române*. București, 1896 1re éd., XLVII-875 p. ; Craiova, 1943, IXe éd. — Sans être exempt d'erreurs, ce dictionnaire a connu une belle fortune à cause de sa maniabilité et de l'équilibre de la matière. Cf. néanmoins V. Săghinescu, *Scrutarea Dicționarului Universal al Limbii Române de Lazăr Săineanu*. Iași, 1898, 107 p. Réponse de L. Săineanu, *Cum se critică la noi în țară un dicționar elementar al limbei române*. Craiova, 1901, 39 p.

33. A. Scriban, *Dicționarul limbii românești*. Iași, 1939, 1447 p. — C. r. élogieux de I. Iordan BIFR VII-VIII (1940-1941), 349-354. La plupart des étymologies avait été publiée dans les périodiques, surtout *Arhiva* et CLit, pendant 30 ans de recherches. Cf. spécialement : Clit XLV (1911), 932-938 ; Arhiva XX (1909), 503-504 ; XXII (1911), 279-288 ; XXIII (1912), 38-41, 187-191, 291-296, 382-387 ; XXIX (1922), 49-50, 238-240 ; XXVIII (1921), 67-75, 238-240 ; XXXI (1924), 243-246 ; XXXIX (1932), 153-155 ; XL (1933), 48-53, 109-113 ; XLIII (1936), 22-23.

34. M. Zdrenghea, *Pentru un dicționar istoric al limbii romîne*. LR III, 3 (1954), 69-73. — Propose la rédaction d'un dictionnaire historique.

b. Dictionnaires plurilingues.

35. *Dicționarul rus-romîn elaborat de Institutul de Lingvistică din București al Academiei RPR*. LR III, 1 (1954), 23-29.

36. *Lesicon Roman'escu-La'tinescu-Unguresc-Nemtescu quare de mai multi autori, in cursu'l a trideci, si mai multoru ani s'au lucratu, seu Lexicon Valachico-Latino-Hungarico-Germanicum quod a pluribus auctoribus decursu triginta et amplius annorum elaboratum est*. Budae, 1825, 8 + VIII + 103 + 771 p. — p. I-VIII : *Orthographia romana, sive Latino-Valachica* ; p. 54-102 : *Dialogu pentru inceputul linbei romana intre nepotu si unchiu*. Description et reproduction de la préface dans Bibl.-Bianu III 460-464. Œuvre collective, la plus importante, des savants de l'École transylvaine. Cf. S. Clain, *Prospect pentru dicționarul latin-român-german-unguresc*. Buda, 1806. — Cf. Bibl.-Bianu II, 481-482 ; IV, 139-141, 276. Description, reproduit la préface : *Nuntium*. Cf. les études : A. Densu-

anu, *Din istoria Lexiconului de Buda*. RCL IV, 7-8 (1896), 193-206. Z. Pâclişanu, *Din istoria Dicţionarului dela Buda*. Trans LII (1921), 260-269. M. Ruffini, *La scuola latinista romena (1780-1871). Studio storico-filologico*. Roma, 1941, tout particulièrement p. 100 ss.

37. B. A. ANDRIANOV-D. E. MIXAL'ČI, *Rumynsko-ruskij slovar'*. Moskva, 1953, 975 p. — M. V. Sergievskij, *Kratkij grammatičeskij očerk rumynskogo jazyka*, « Bref aperçu grammatical de la langue roumaine », 939-975. C. r. D. Sipoteanu LR II, 4 (1963), 94-98.

38. *ST. BERECHET, *Un dicţionar neogrec-românesc în manuscript dela începutul secolului al XVIII-lea*. RI XXII (1936), 138-140.

39. A. BITAY, *Dicţionarul în zece limbi al lui Calepinus şi filologia românească*. DR III (1922-1923), 793-794.

40. *I. BOBB, *Dictionariu rumanesc, lateinesc si unguresc, dein oréndiuiala excellentii sale preosfintitului Ioan Bobb Vladeicul Fagarasului asediat si cu venitu cassi clerului typarit in doao tomuri*. Cluj, 1822-1823.

Vol. I (A-L), II-656 p.

Vol. II (M-Z), 1-576 p. — Bibl.-Bianu III, 391-393, description ; reproduit : *Cuvent inainte*.

41. I. BOGDAN, *Un lexicon slavo-român din secolul XVII*. CLit XXV (1891-1892), 193-204. — Description sommaire.

42. *A. BORŠČ, *Moldavskaja leksikografija. Postroenie i jazyk russko-moldavskix i moldavsko-russkix slovarej*. Chişinău, 1948, 154 p. — « La lexicographie moldave. L'élaboration et la langue des dictionnaires russo-moldaves et moldavo-russes ».

43. *TH. CAPIDAN, *Un lexicon grec-aromân-albanez*. RI XX (1934), 20-21. — Il s'agissait d'une copie, avec lacunes, du lexicon de Cavalliotis de 1770. Cf. nº 89.

44. *TH. CAPIDAN, *Dicţionar megleno-român*. Bucureşti, 1935, 340 p. AAR S & C VII.

45. TH. CAPIDAN, *Un lexique macédo-roumain en cinq langues de 1821*. LLit I, 1 (1940), 102-111. — Description du ms. de Nicolae Ioanovici, *Diccionariu tru cinci limbe : ellinescu, gricescu, romanescu, nemcescu shii madjarescu*. Cf. nº 61.

46. V. CHERESTEŞIU-N. FERENCZI-A. VALENTINY-M. CHERESTEŞIU, *Dicţionar român-maghiar şi maghiar-român*. Cluj, 1925. *Partea I*, 1 134 p. ; 1927, *Partea II*, 2 027 p. (2 vol.) — C. r. C. Lacea DR IV, 2 (1924-1926), 1193-1194 ; V (1927-1928), 671-672, favorable.

47. *GR. CRETU, *Cel mai vechiu dicţionariŭ al limbei române, după manuscriptul din biblioteca Universităţii din Pesta*. Tinerimea Româna. n. s. I (1898), 320-380. Cf. nºs 51 et 53.

48. F. DAMÉ, *Nouveau dictionnaire roumain-français suivi d'un dictionnaire des noms géographiques et des noms historiques et littéraires*. Bucureşti, 1893-1895, 4 parties en 1 volume. — C. r. E. P[icot] *Romania*, XXIII (1894), 477-481.

Cinquième volume contenant la terminologie paysanne et le lexique de l'économie domestique. Bucureşti, 1900, 106 p. Riche et assez sûr ; bien que vieilli c'est le premier ouvrage du genre encore utilisable. Cf. l'analyse critique de Gh. Gheorghiu *Arhiva* VIII (1877), 544-582. Nouvelle édition de 1925.

49. F. DAMÉ, *Nouveau dictionnaire français-roumain. Vocabulaire français complet, enrichi de nombreux exemples, noms propres, géographie, pluriel des noms composés, formes du féminin pour les adjectifs*. Bucureşti, 1900.

50. A. Densusianu, *Unu dicționariu vechiu.* RCL IV, 2 (1896), 33-44. — Description d'un ms de la bibliothèque universitaire de Iași. L'auteur l'attribue à Crișanu (Körösi).

51. N. Draganu, *Mihail Halici (Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII).* DR IV, 1 (1924-1926), 77-168 + 6 facsim. h. t. — Identifie M. H. avec l'*Anonymus Lugoshiensis* (nº 53) et l'*Anonymus Carabensiensis* (nº 47).

52. L. Gáldi, *Samuelis Klein (Micu), Dictionarium valachico-latinum.* Budapest, 1944, xvi-496 p. — Édition critique, commentaire et étude introductive en hongrois. Cf. également : *Le dictionnaire roumain de Samuel Klein et la géographie linguistique. Mélanges-Roques* IV, 114-123. Propose une analyse dialectologique des monuments de la langue ancienne pour arriver aux antécédents de l'état reflété par l'ALR.

53. B. P. Hasdeu, *Anonymus Lugoshiensis. Cel mai vechiu dicționar al limbei române, după manuscriptul din Biblioteca universității din Pesta.* RIAF VI (1891), 1-48. — Description, lettres *A-Puturos.* Cf. également l'étude, ayant le même titre, CT (1883), 406-420, publie les lettres *A-Bukureshty*, 421-429. Cf. nº 51.

54. M. Iliescu-C. Caplescu, *Dicționarele bilingve în discuția consiliului științific al Institutului de Lingvistică.* LR V, 3 (1956), 78-79.

55. *N. Iorga, *Alte știri despre literatura românească în secolul al XVII-lea.* RI VII, 106-112. — Reproduit la partie roumaine d'un dictionnaire français-grec-roumain de 1700.

56. E. Kalužniacki, *Ueber ein slavisch-rumänisches Vocabular.* ASPh XVI (1894), 46-53. — Reproduit, avec commentaires, un vocabulaire slavo-roumain du xvie siècle, Bibliothèque Nationale de Belgrade, codex, nº 321,

57. *C. Martinovici-N. Istrati, *Dicționarul Transilvaniei, Banatului și celorlalte ținuturi alipite.* Cluj, 1921. — C. r. DR II (1921-1922), 753-755.

58. I. Moise, *Dicționare și cărți ruso-române din secolul al XVIII-lea.* LR V, 2 (1956), 109-110.

59. D. Moscopoleanul, *Lexicon tetraglosson.* — Dictionnaire grec-valaque-bulgare-albanais reproduit par W. Martin-Leake dans son livre : *Researches in Greece*, London, 1814, 383-403,

60. G. Nandriș, *The Arumanian or Macedo-Rumanian Element in the Oxford Heptaglot Lexicon (MS Marsh 187).* SlR XXXV (1957), 345-359. — Analyse détaillée ; identifie l'auteur en la personne de Pamva Berynda.

61. *V. Papacostea, *Pentaglosarul lui Nicolae Ioanovici.* RIR IX (1939), 314-322. — Cf. nº 45.

62. *D. Simonescu, *Proecte de dicționare române : Samuel Micu și Vasile Koloși.* Ethnos II, 3-4 (1945), 251-262.

63. L. Sainénu, *Dicționar româno-german. Conținênd nomenclatura completă a vocabularului român ; termenii tehnici și neologismele cele mai întrebuințate ; indicarea etimologiei și a accentului, frazeologia și expresiunile idiomatice.* București, 1889, x-429 p.

64. C. Saineanu, *Dicționar francezo-român. Dictionnaire français-roumain.* Craiova, 1897, viii-705 p, ibid., VIe éd., s. d., 574 p.

65. C. Saineanu, *Dictionnaire roumain-français.* Craiova, 1900, viii-581 p., ibid., vie éd., s. d., 478.

66. C. Tagliavini, *Despre « Lexicon compendiarium latino-valachicum ».* AAR MSL s. III, t. VI (1932), 6 p. + 2 pl.

67. C. Tagliavini, *Despre « Lexicon Marsilianum ». Dicţionar latin-român-maghiar din secolul al XVII-lea.* AAR MSL s. III, t. IV (1929), 13 p. — Brève présentation. Édition critique : *Il « Lexicon Marsilianum ». Dizionario latino-rumeno-unghrese del sec. XVII. Studio filologico e testo.* AAR S & C V. Bucureşti, 1930, 282 p. — C. r. N. Drăganu DR VII (1931-1933) 261-264.

68. H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch.* Bucureşti, 1895-1925, VIII-1834 + XI p. — C'est un des meilleurs dictionnaires roumains, ayant sur les autres l'avantage d'être complet. Cf. les corrections de I. Iordan ZRPh XLVIII (1928), 716-722 ; S. Puşcariu DR IV, 2 (1924-1926), 1332-1333. Cf aussi : I. Rizescu, *Scriitorii vremii şi Dicţionarul lui Tiktin,* LR V, 4 (1956), 97-100.

69. J.-A. Vaillant, *Vocabular purtăreţ franţozescŭ-rumânesc şi rumanescŭ-franţozesc.* Bucureşti, 1839, 190 p. — Cf. l'analyse faite par M. Roques, *Le vocabulaire roumain de J.-A. Vaillant.* CLit LXIV (1931), 484-491, republiée dans *Études-Roques* 149-156.

3. GLOSSAIRES

a. De la langue ancienne, dialectaux.

70. I. Bogdan, *Glose române într'un manuscript slavon din secolul XVI.* CLit XXIV (1890-1891), 727-752. — Note sur la phonétique des gloses.

71. *D. P. Bogdan, *Glosarul cuvintelor româneşti din documentele slavo-române.* Bucureşti, 1946, 270 p.

72. A. Borza, *Numiri populare de plante din Basarabia.* DR VIII (1934-1936), 197-199.

73. Gh. Bulgar, *Note şi completări la un glosar întocmit de Vasile Alecsandri.* LR V, 3 (1956), 54-63.

74. A. Byhan, *Istrorumänisches Glossar.* JbRS VI (1899), 173-396. — Première étude lexicographique sérieuse sur l'istro-roumain. Cf. les additions de G. Weigand, *Nachträge zu Byhan's Glossar.* Ibid. 397-398 ; I. Popovici, *Nuove postille al Dizionario delle colonie rumene d'Istria.* SFRza IX (1902) 714-719 ; S. Puşcariu CLit XXXIV (1900), 419-426 ; M. Bartoli, *Publicazioni recenti di filologia rumena.* SFRza VIII (1901), 517-628.

75. I.-A. Candrea, *Glosar megleno-român.* GS III (1927-1928), 175-210, 381-413 ; VI (1934) 162-192 ; VII (1937), 194-230. — Glossaire complet des textes publiés dans GS I et II.

76. G. F. Ciauşanu, *Glosar de Cuvinte din judeţul Vâlcea.* AAR MSL, s. III, t. V, 73 p.

77. *P. Coman, *Glosar dialectal.* Bucureşti, 1939, 87 p. — C. r. G. Giuglea DR X, 1 (1941), 107-109.

78. *L. Costin, *Din « Glosar de cuvinte dialectale din Banat ». Literele* s *şi* ş. AO III (1924), 381-393. C. r. L. Gáldi AECO VIII (1942).

80. I. Dalametra, *Dicţionar macedo-român.* Bucureşti, 1906, IX-226 p. Utile bien que pauvre ; inférieur à tous égards à celui de G. Pascu (nº 29).

81. A. Densusianu, *Glosariu din Téra-Haţegului.* RCL III (1895), 84-94, 119-123, 153-173.

82. N. Densusianu, *Glosariŭ. Cuvinte vechi ori mai puţin cunoscute. Din rĕspunsurile*

la cestionariulŭ istoricŭ. RCL IV, 6 (1896), 85-87. — Insignifiant. Matériel des districts de Dâmboviţa et Solnocu-Dobâca.

83. Al. Graur, *Glosar din comuna Reviga (Ialomiţa).* BIFR V (1938), 156-179. — Additions : I. Iordan, *întregiri la articolul precedent.* Ibid., 179-183.

84. E. Herzog-V. Gherasim, *Glosarul dialectului mărginean.* CCos I (1924), 355-400 ; II-III (1925-1926), 371-428 ; IV-V, 2 (1927-1928), 185-260 ; VII (1931-1932), 1-47. — Très bien fait, malheureusement incomplet. C. r. S. Puşcariu DR IV (1924-1926), 1392-1393.

85. I. D. Ionescu, *Glosar din judeţul Gorj.* BIFR VI (1939), 205-245.

86. I. Iordan, *Lexicul graiului din sudul Moldovei.* Arhiva XXVIII, 2 (1921), 186-202.

87. J. U. Jarník, *Glossaire des chansons populaires roumaines de Transylvanie.* (*Collection Bârseanu-Jarník*). Bucureşti, 1885, xiv-324 p.

88. I. Maiorescu, *Itinerar în Istria şi vocabular istriano-român.* Bucureşti, 1874. IIe éd., 1900, 130 p. — Publié d'abord dans CLit VI-VIII et CT (1872-1873).

89. *G. Meyer, *Das griechisch-sudrumänisch-albanische Wortverzeichniss des Kavalliotis herausgegeben und erklärt.* Wien, 1895. — C. r. O. Densusianu RCL IV, 2 (1896), 47-49, défavorable. Cf. no 43.

90. *E. Novacoviciu, *Cuvinte bănăţene.* Oraviţa, 1924. IIe partie, ibid., 1931. — Note : E. Petrovici DR VI (1929-1930), 427.

91. *T. Papahagi, *Din Dicţionarul dialectului aromân, general şi etimologic.* Bucureşti, 1947, 22 p.

92. *St. Paşca, *Glosar dialectal alcătuit după material lexical cules de corespondenţii din diferite regiuni.* AAR MSL s. III, t. IV (1928-1929). — C. r. C. Tagliavini StR IV (1930), 177 ; D. Sandru GS V (1932), 387-389; additions : I. Iordan BIFR II (1935), 279-294.

93. I. Stan, *Despre unele probleme ale dicţionarului dialectal al limbii romîne.* LR IV, 4 (1955), 91-93.

94. *R. Todoran, *Mic glosar dialectal.* Cluj, 1949, 24 p. — Basé sur le matériel rassemblé en 1887 par 2 étudiants. C. r. I. Iordan SCL, I, 1 (1950), 106-108 ; A. Juilland CSP II, 2 (1953), 205-207.

95. *M. Tomescu, *Glosar din judeţul Olt.* Slatina, 1944, 31 p. AO XXII, 264-288.

96. A. Viciu, *Glosar de cuvinte dialectale din graiul viu al poporului român din Ardeal, adunate şi explicate de.* — AAR MSL s. II, t. XXIX (1906), 59-163. — Consciencieux, utilisable. Suite : *Suplement la* ∾ AAR MSL s. III, t. III (1925), 16 p. Note : N. Georgescu-Tistu DR IV, 2 (1924-1926), 1216.

97. **Vocabular regional.* Cum V II (1950) 1, p. 32-33 ; 2, p. 29-31 ; 3, p. 35-36 ; 4, p. 31-45 ; 5, p. 31-32 ; 11-12, p. 38-41 ; III (1951), 1, p. 34-37 ; 2, p. 34-36 ; 3-4, p. 43-47 ; 5, p. 25-28 ; 6, p. 27-30 ; 9-10, p. 44-47 ; 11, p. 36-38 ; 12, p. 37. Recueil basé sur les matériaux envoyés par des correspondants.

b. Glossaires des auteurs.

98. P. Grimm, « *Glosarul lui Creangă* ». DR X, 2 (1943), 330-334. — Le glossaire publié par Gh. Teodorescu-Kirileanu dans *Şezătoarea* VIII (1904) et reproduit dans de nombreuses éditions n'appartient pas à C. vu les erreurs qu'il renferme.

99. *G. Scorpan, *Vocabularul poeziei lui Eminescu. Puncte de orientare.* însemnări Ieşene III, 7 (1938), 66-80.

100. *G. Scorpan, *Eminescu şi problema vocabularului.* [?] — C. r. P. V. H[aneş] *Preocupări literare* IV (1939), 476.

101. *L. Saineanu, *Glosar de cuvinte vechi şi străine din operele lui Miron Costin (ed. V. A. Urechea), cu privire specială la fraseologia cronicarului.* Bucureşti, 1887. — Jusqu'à la lettre T. L'édition entière de ce livre a été anéantie, cf. *Scrierile filologice ale d-lui Prof. Lazăr Săineanu.* Supl. la Bul. Bibl. nº 3 (1898), p. 4.

c. Terminologies spéciales.

102. Al. Andriescu, *Numirea acţiun Tilor prin infinitive lungi substantivate în terminologia ştiinţifică şi tehnică.* LR III, 3 (1954), 83-90.

103. Al. Bocanetu, *Terminologia agrară în limba română, studiu filologic-istoric-cultural.* CCos II-III (1925-1926) 119-274. — C. r. RI XII (1926), 265-268; L. T[amás] UJb VIII (1928), 183-184.

104. V. Bogrea, *Din nomenclatura calului. In legătură cu chestionarul d-lui Puşcariu : abraş*; arom. *bal'u ; rotat ; şoriciu ; răvan (în).* DR III (1922-1923), 807-812. — Cf. nºˢ 141, 143, 310.

105. Dr. V. Bologa, *Terminologia medicală românească a doctorului Ioan Piuariu (Molnar von Müllersheim).* DR IV, 1 (1924-1926), 383-393.

106. Dr. V. Bologa, *Glose medico-istorice în jurul etimologiei cuvântului* ciumă. DR IV, 2 (1924-1926), 962-964.

107. Dr. V. Bologa, *Intre filologie şi medicină* : plesniţa. DR IV, 2 (1924-1926), 962.

108. *A. Borza, *Flora grădinilor ţărăneşti române.* Buletinul de inf. al Grădinii botatice şi al Muzeului botanic de la Univ. din Cluj. I (1921), 64-97. — C. r. S. Puşcariu DR II (1921-1922), 704-707.

109. A. Borza, *Material pentru vocabularul botanic al limbii române.* DR I (1920-1921), 359-362.

110. A. Borza, *Primul dicţionar de ştiinţe naturale românesc. « Vocabularium pertinens ad tria Regna Naturae » de Gh. Sincai.* DR V (1927-1928), 553-562.

111. G. Brîncus, *Un glosar juridic din 1815.* LR IV, 6 (1955), 25-32.

112. *J. B. Byck, *Vocabularul ştiinţific şi tehnic în limba romînă din secolul al XVIII-lea.* SCL V, 1-2 (1954).

113. A. Canarache-C. Maneca, *In jurul problemei vocabularului ştiinţific şi tehnic.* LR IV, 6 (1955), 16-24.

114. Pr. S. Candea, *Limba veche liturgică şi inovaţiile introduse în ea de fosta Biserică Unită.* Studi Teologice (s. II) IV, 9-10 (1952), 531-560.

115. Gh. Caragata, *Formulele de salutare în limba română.* BIFR VI (1939), 60-76.

116. B. Cazacu, *Termenii referitori la port şi semnificaţia lor în cadrul relaţiilor sociale.* SCL IV (1953), 99-136.

117. *Dr. V. Ciobanu, *Terminologia medico-legală.* Cluj, 1920, 84 p. — C. r. S. Puşcariu DR I (1920-1921), 440-441.

118. G. Crainiceanu, *Nomenclatura româno-latină din istoria naturală.* CLit XXIII (1889-1890), 326-350, 501-515, 548-571, 884-895, 965-980, 1051-1070.

119. F. DAMÉ, *Incercare de terminologie poporană română.* Bucureşti, 1898, 192 p. + 300 fig.

120. *R. DIMIU, *Limbajul juridic.* Bucureşti, 1930, 80 p. — Cf. également : *Stilul juridic al actelor vechi.* RFR IV, 6 (1937), 584-600.

121. H. DUMKE, *Die Terminologie des Ackerbaues in Dakorumänischen.* JbRS XIX (1913), 65-131. — Conclusions erronées.

122. T. FOTITCH, *Rumanian Ecclesiastical Terminology of Byzantine Origin. The Cult and its Objects.* Orbis II, 2 (1953), 423-438. *Sacraments and Sacramentals.* CSP II, 2 (1953), 151-163.

123. M. GASTER, *Intocmirea spătăriei.* CCos X (1936-1939), 99-108.

124. N. GEORGESCU-TISTU, *Premisele unui vocabular de bibliologie.* SCB I (1955), 221-232.

125. *AL. GRAUR, *Strigătele în romîneşte.* ViR XXII, 11-12 (1930) 129-134.

126. AL. GRAUR, *Unele probleme ale vocabularelor profesionale.* LR II, 6 (1953), 23-28.

127. B. P. HASDEU, *Originile agriculturii la Români.* CT (1874), 49-53. — Terminologie agricole. Cf. la critique de I. C. Massimŭ, *Una mostra de istoria critica,* 1874, et la réponse de H., *Sciinţia şi D. I. C. Massimu.* CT (1874) 95-96.

128. B. P. HASDEU, *Originile păstoriei la Români. Elemente latine.* CT (1874), 234-235.

129. B. P. HASDEU, *Originile pastoriei la Români. Elemente dacice. Ciobanŭ-Baciu-Stâna-Urda-Brânza.* CT (1874), 97-107. *Adausu la articlu.* ibid., 124. *Dulăŭ şi mosocŭ.*, ibid., 173-177.

130. B. P. HASDEU, *Originile viniculturei la Români.* CT (1874), 89-94. — Terminologie. Cf. la critique de A. Cihac, *Câteva cercetări etimologice ale d-lui Hasdeu.* CLit (1875-1876), 345-349. Les recherches étymologiques de H. — même lorsqu'elles ont été dépassées par des travaux ultérieurs — demeurent un exemple de méthode et d'érudition.

131. *I. HAŞEGANU, *Elemente franceze, italiene şi germane în terminologia comercială românească.* Braşov, 1941, 35 p.

132. H. HATZFELD, *Ecclesiastical Terms in Rumanian and their Semantic Implications.* Boletin del Instituto Caro y Cuervo V (1949), 3-20. — Basé sur : *Manual de rugăciuni şi slujbe pentru folosul Românilor Americani Catolici de Rit Bizantin.* Cleveland, 1946.

133. *M. ITTU, *Unele exemple din bogăţia terminologiei silvice.* Revista Pădurilor. XXXIV, 607-617, 648-663.

134. GH. IVANESCU, *Formarea terminologiei filozofice romîneşti moderne.* Contribuţii, 171-204.

135. A. LAMBRIOR, *Cuvinte de reverenţă la Români.* Clit XV (1881-1882), 265-270.

136. B. LAZAREANU, *Pentru întocmirea unui lexic monetar românesc.* BS RPR II, 1 (1950), 39-46.

137. D. MACREA, *Cu privire la folosirea terminologiei ştiinţifice. Lingvistica în sprijinul stabilirii terminologiei ştiinţifice.* CONT n. s. 39 (25, IV, 1953).

138. C. MANECA, *Cu privire la activitatea de unificare a terminologiei ştiinţifice şi tehnice.* LR V, 3 (1956), 46-53.

139. ING. I. MILETINEANU, *In legătură cu terminologia tehnică şi ştiinţifică în standardele de stat.* LR III, 3 (1954), 74-82. — Réponse à Al. Graur (nº 126).

140. *O. Onicescu, *Probleme de limbă în matematică.* AAR MSS XV (1940), 641-664.

141. St. Paşca, *Terminologia calului : părţile corpului.* DR V (1927-1928), 272-327 + 2 cartes. — Extrait de thèse. Cf. nos 104, 143, 310.

142, *G. Pascu, *Nume de plante.* RC III (1929), 21-30, 261-264 ; V (1931), 81-92, 145-169 ; VI (1932), 172-201 ; VII (1933), 54-90,

143. S. Pop, *Câteva capitole din terminologia calului.* DR V (1927-1928) 51-271 + 2 cartes. — Extrait de thèse. C. r. I. Iordan ZRPh LVI (1936), 224-234. Cf. nos 104, 141, 310.

144. S. Puşcariu, *Cuvinte de origine păstorească.* Almanahul Graficei Române. Craiova, 1929, 39-42.

145. S. Puşcariu, [*Terminologia creştină*]. DR VIII (1934-1936), 333-341. — *Pe marginea cărţilor V.*

146. B. Récatas, *La terminologie chrétienne des Aroumains ou Koutzo-Valaques du Pinde.* VIe Congrès d'Études Byzantines. Paris, 1948, *Actes* I 393-399. — Cf. les remarques de F. Tailliez, *Un exposé sur les Aroumains.* CSP II, 2 (1953), 166-168.

147. Al. Rosetti, *Sur quelques termes daco-roumains relatifs à la propriété terrienne* : răzeş, moşnean, megieş. BL IX (1941), 70-82 ; réimprimé dans *Mélanges* 379-391.

148. *R. Rosetti, *Termenii militari din dicţionarele şi enciclopediile noastre.* AAR MSS s. III, t. VIII, 13 p.

149. *A. Sacerdoteanu, *Pentru un dicţionar geografic al României.* Craiova, 1935, 11 p. — C. r. St. Paşca DR IX (1936-1938), 339-340.

150. Gh. Sutu, *Strigătele animalelor. Studiu lexicografic.* DR II (1921-1922), 85-174. — Thèse. L'auteur a utilisé les réponses envoyées au questionnaire lancé en 1884 par B. P. Hasdeu (cf. no 24, t. I : *Programa pentru adunarea datelor*...).

151. C. Tagliavini, *Un frammento di terminologia italo-rumena ed un dizionaretto geografico dello Stolnic C. Cantacuzino.* RFil I, 1-2 (1927), 167-184. — C. r. O. D[ensusianu] GS IV (1929-1930), 190-191.

152. E. Vartosu, *Glossă despre terminologia tipografică la 1703.* Hr I (1941), 449-452.

153. G. Weigand, *Zur Terminologie der Molkerei*, JbRS XVI (1910), 213-230.

d. Dictionnaires techniques, vocabulaires spécialisés.

154. *Institutul de Demografie şi Recensamant, *Nomenclatura profesiunilor şi întreprinderilor, cuprinzând şi codul profesiunilor.* Bucureşti, 1933, x-135 p. — C. r. St. Paşca DR IX (1936-1938), 335-337.

155. **Mic dicţionar tehnic.* Bucureşti, 1950. — C. r. I. Z. Marin CumV III, 11 (1951), 32-35.

156. **Dicţionar tehnic.* Bucureşti, 1953. — C. r. C. Maneca LR III, 2, (1954), 92-96.

157. B. A. Andrianov-L. E. Cotlear-I. M. Finkelstein-M. H. Manole-M. N. Rozenfeld-A. A. Sadecki, *Russko-rumynskij politexničeskij slovar'. Dictionar politehnic ruso-român.* Moskva, 1953, 820 p.

158. *O. Bocancea-I. Zapolanski, *Dicţionar tehnic universal român-german, pentru tehnică, ştiinţă, industrie şi meserii. Rumänisch-deutsches technisches Wörterbuch, für die*

gesamte Technik, Wissenschaft, Industrie und Gewerbe. Craiova, Hermannstadt [Sibiu], 1940, XVI-354 p.

159. I. M. GIURGEA, *Dicționar militar francez-român.* București, 1931, 64 p.

160. A. IONESCU-S. SPRANGATE, *Dicționar tehnic silvic româno-francez, german, englez, italian, ungar, rus.* București, 1936, 312 p.

161. *O. G. LECCA, *Dicționar istoric, arheologic și geografic al României.* București, 1937, 630 p. — C. r. I Corfus CCos X (1936-1939), 641-646.

162. V. MOLIN, *Vocabularul tipografului român.* Craiova, 1923, 32 p.

163. Z. PANTU, *Plantele cunoscute de poporuli român. Vocabular cuprinzând numirile române, franceze, germane și științifice.* București, 1906, VIII-396 p. — C. r. E. Pop DR VI (1929-1930), 429-431.

164. *N. PAȘCOVICI, *Dicționar silvic germano-român.* Rădăuți, 1931, 87 p.

165. *S. POPESCU, *Din graiul marinarilor.* AD IV, 121-127.

166. R. RADULET-S.BALAN, *Lexiconul tehnic român.* București, 1949 ss, I-VII. — C. r. A. Niculescu CumV III, 5 (1951), 33-37.

167. *ING. A. RAȘCANU, *Dicționar tehnic german-român (pentru toate ramurile de inginerie, matematică, fizică, mineralogie și fortificație).* Cernăuți, 1920, 236 + 2 p. — Note : S. Pușcariu DR I (1920-1921), 440-441.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE DES ÉTUDES LEXICALES

III

On trouvera ici l'ensemble des renseignements qui sont actuellement en notre possession. Le caractère d'actualité de cette bibliographie nous oblige à signaler les inédits et les recherches en cours quelle que soit la période intéressée, à l'intérieur de chacune des grandes zones linguistiques. Cette série renferme donc des compléments à la documentation sur le moyen âge déjà publiée [1], et toutes les fiches relatives aux siècles suivants. Pour éviter des répétitions inutiles, nous ne retenons pas les travaux portant sur l'onomastique (cf. *Onoma*), les Atlas linguistiques, et les inédits décrits par W. v. Wartburg dans sa *Bibliographie des dictionnaires patois*, et le *Supplément*, par W. v. W. et H. E. Keller.

Plusieurs délégués ont mené à bien un long travail de recherche, et nous leur en sommes très reconnaissants. Il reste certainement beaucoup à faire dans ce domaine, et nous faisons encore une fois appel à une vaste collaboration.

Les fiches suivantes ont été fournies par les auteurs eux-mêmes : 62, 69, 82, 83, 94, 99, 104, 105, 107, 114, 115, 131, 163, 164. Les autres renseignements sont dus à MM. Aubrun (89, 92, 101), Carvalho (95, 97, 98, 100), Cintra (91, 96, 111, 118), Deanović (54, 56, 127 à 129, 132, 133, 172), Diverres et Hope (63, 66, 71, 74, 80, 84 à 86, 93, 113, 119, 130), Flutre (61), Gougenheim (70, 72, 76, 77), Hampejs (109, 134, 162, 170), Keller (58), Lefèvre (53), Legros (50, 64, 67), Lozovan [2] (137, 138, 143 à 145, 151, 154, 159), Margueron (126), Muñoz

1. Voir *B. E. L., I* dans le t. XX, p. 323-328, et *B. E. L., II* dans le t. XXI, p. 138-144 et p. 329-331.

2. L'auteur remercie pour leur collaboration MM. A. Lombard, P. Miron et G. Reichenkron.

Cortés (120 à 122), Niculescu (135, 136, 139 à 142, 146 à 150, 152, 153, 155 à 158, 160, 161, 165 à 169), Rostaing (65, 68, 73), Stimm (75), et à K. Baldinger et B. Pottier pour le reste.

K. BALDINGER,
Université de Heidelberg,
Augustinergasse, 15.

B. POTTIER,
Université de Bordeaux.
20, cours Pasteur,

A. — BAS-LATIN

En cours de publication :

50. F. ARNALDI et M. TURRIANI. — *Latinitatis italicae medii aevi inde ab a. CDLXXVI usque ad a. MXXII lexicon imperfectum.* [Dernière livraison parue : jusqu'à *quum*, dans ALMA, t. 23, 1953, p. 275-301.]
51. F. BLATT. — *Novum glossarium mediae latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC edendum curauit consilium academiarum consociatarum.* [A paru : fascicule de la lettre L, et Index scriptorum.]
52. J. F. NIERMEYER. — *Mediae latinitatis lexicon minus.* [Dernier fascicule paru : n. 5, 1957, *exactatio-haribannitor.*]
53. *Słownik Laciny Średniowiecznej w. Polsce* (Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum). [Dernier fasc. paru : n. 6, 1957, *ars-audio.*]

En préparation :

54. Z. MULJAČIĆ. — Lexique extrait des documents médiévaux des archives dalmates.
55. *Mittellateinisches Wörterbuch.* [Préparé par les Académies allemandes de Munich (Centre sous la direction du Dr. Printz), de Berlin et de Heidelberg.]

B. — LANGUES ROMANES

Inédits :

56. Fichier contenant la bibliographie des étymologies des romanismes dans le serbo-croate. [Au séminaire de philologie romane de la Faculté des Lettres de Zagreb.]

C. — GALLO-ROMAN

En cours de publication :

57. A. M. BAUTIER. — *Contribution à un vocabulaire économique du Midi de la France.* [Lettres B et C dans ALMA, t. 26, 1956, p. 5-74.]
58. *Glossaire des patois de la Suisse Romande.* [Dernier fasc. paru : n. 29 (*ceinture-ces*), publié à Neuchâtel et Paris en 1957.]
59. E. HUGUET. — *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle.* [Dernier fascicule paru : 41/42, *leur-marre*, en 1952.]
60. P. ROBERT. — *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.* [Dernier fascicule paru : 27, *ingagnable-irrigation*, p. 1-88 du t. IV.]

Inédits :

61. F. Brunet. — *Le parler de Franchesse en Bourbonnais.* [1951, thèse dactylographiée de 250 pages ; à la Bibliothèque de l'Université de Lyon.]
62. Ch. Camproux. — *Fichier gévaudanais.* [Chez l'auteur, Université de Montpellier.]
63. J. Cremona. — *The Dialect of the Vallée d'Aure (Hautes-Pyrénées).* [Glossaire exhaustif, à l'Université de Londres, Westfield College, et chez J. Séguy, professeur à l'Université de Toulouse.]
64. D. Degreef. — *Le vocabulaire de Jean Molinet d'après ses « Chroniques ».* [1946 ; à la Bibliothèque universitaire de Louvain.]
65. P. Gleize. — *Le parler de Champsaur.* [A l'Université d'Aix-en-Provence.]
66. J. Griffiths. — *Le Livre des Mestiers.* [Édition, étude et lexique ; à la Bibliothèque de l'Université de Birmingham.]
67. E. Hennebert. — *Étude lexicologique sur Jehan le Bel.* [1944 ; à la Bibliothèque Universitaire de Louvain.]
68. R. Jamet. — *Le parler de Bollène (Vaucluse).* [Vocabulaire classé par groupes sémantiques ; à l'Université d'Aix-en-Provence.]
69. H. E. Keller. — *Fichier valdôtain.* [Comprend, à part, les mots appartenant au fonds franco-provençal et valdôtain en particulier, et tirés de documents en latin et en langue vulgaire, relatifs à la Vallée d'Aoste, du moyen âge au xviiie siècle. Ces matériaux seront englobés dans le *Lexique des parlers valdôtains* mis en chantier et dont la réalisation (probablement neuf volumes) est prévue vers 1963 ; cf. *Orbis*, t. III, p. 207-210.]
70. J. Lafaille. — *Le vocabulaire des Serées de Guillaume Bouchet.* [A l'Université de Lille.]
71. R. M. Mollan. — *La langue de Mathurin Régnier : étude lexicologique.* [1956 ; démontre que la Pléiade n'a exercé aucune influence importante sur Régnier du point de vue linguistique ; à la Bibliothèque de l'Université de Sheffield.]
72. M. Piteux. — *La langue de Cyrano de Bergerac : le vocabulaire.* [A l'Université de Lille.]
73. J. M. Ricolfi. — *Phonétique, morphologie et vocabulaire de Pont-Saint-Martin (Vallée d'Aoste).* [A l'Université d'Aix-en-Provence.]
74. N. C. W. Spence. — *The Jersey Dialect, a Lexical and Ethnographic Study.* [Thèse de l'Université de Londres, Westfield College.]
75. A. Stadler. — *Neologismen der französischen Sprache im 20. Jahrhundert.* [1951 ; au séminaire de philologie romane de Würzburg.]
76. A. Synquintyn. — *Lexique de Madame de La Fayette.* [A l'Université de Lille.]
77. Trouillet. — *Lexique de l'histoire comique de Francion par Ch. Sorel.* [A l'Université de Lille.]

En préparation :

78. A. Blinkenberg et P. Hoybye. — *Fransk-Dansk Ordbog.* [Dictionnaire détaillé comprenant un très grand nombre d'expressions et locutions ; utile pour la lexicologie proprement française.]
79. R. Blondin. — *Étude linguistique sur les parlers dauphinois. II : Lexique.* [Thèse.]

80. J. HATHAWAY. — *Studies in the Terms on Non-latin Origin in Old French.* [Dépouillement des emprunts aux autres langues que le latin. Les mots qui pénètrent dans le français par l'intermédiaire du latin (p. ex. les emprunts germaniques faits par le latin dans les premiers temps) ne sont pas retenus. Réalisation prévue en 1958. A l'Université de Birmingham.]
81. J. KLARE. — *Untersuchungen zur Urkundensprache von Millau.* [Contiendra un vocabulaire très détaillé, groupé par notions. Publication prévue vers 1960; dirigé par K. Baldinger.]
82. H. POLGE [1]. — *Lexique gascon-français (moderne).* [Archives du Gers, à Auch.]
83. H. POLGE. — *Répertoire français-gascon (moderne).* [Archives du Gers, à Auch.]
84. L. W. STONE, K. URWIN et collaborateurs. — *An Anglo-Norman Dictionary.* [Dictionnaire fait d'après les textes littéraires et historiques du français en usage en Angleterre depuis la Conquête Normande jusque vers la fin du XIVe siècle. Réalisation possible vers 1960. Londres, King's College; cf. *RLiR*, XVIII, p. 255-6.]
85. H. K. WRAY. — *The Vocabulary of the Romances of Antiquity.* [Thèse, Université de Leeds.]
86. M. A. YOUNGS. — *The Vocabulary of the Goncourt Brothers.* [Thèse, Université de Leeds.]

D. — IBÉRO-ROMAN

En cours de publication :

87. R. J. CUERVO. — *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana.* [Dernière publication : *empezar*, rédigé par F. A. Martínez, in *Thesaurus*, Bogotá, t. VII, 1951, p. 1-17.]
88. A. MALARET. — *Lexicón de fauna y flora.* [Dernière publication : *mapora-ñandú*, in *Thesaurus*, Bogotá, t. VIII, 1952, p. 126-157.]

Inédits :

89. BASTERRA. — *Léxico de germania de Quevedo.* [A l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris; cf. *Bulletin hispanique*, t. LIX, p. 87-89.]
90. M. DE PAIVA BOLEO. — Fichier de l'*Inquérito lingüístico por correspondência.* [Chez l'auteur, Université de Coïmbre.]
91. M. L. DE LEMOS VIANA CARVALHÃO. — *Monsanto. Etnografia, linguagem e folclore.* [Vocabulaire classé par champs sémantiques; à l'Université de Lisbonne.]
92. FERRAGUT. — *Los americanismos del vocabulario y de la sintaxis en la obra de José Eustasio Rivera.* [A l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris.]
93. I. GONZÁLEZ-LLUBERA. — *A Glossary to Santos de Carrion's « Proverbios morales ».* [Comprend tous les mots de l'édition critique, ainsi que toutes les variantes significatives des autres manuscrits. Équivalences en anglais. Department of Spanish, The Queen's University, Belfast.]
94. H. GUITER. — *Atlas linguistique du catalan pyrénéen.* [Important matériel lexical consultable chez l'auteur, 10 place Rigaud, Perpignan.]
95. M. ALVES LIMA. — *Estudo etnográfico e linguístico do concelho de Matozinhos.* [A l'Université de Coïmbre.]

96. M. J. MARTINS — *Linguagem, etnografia e folclore de uma pequena região da Beira-Baixa.* [Vocabulaire relatif à Povoa de Atalaia, Alcongosta, Sobral et Tinalhas ; à l'Université de Lisbonne.]

97. M. DE L. DE GOUVEIA NEVES. — *Estudo sobre o falar de Piodão (concelho de Arganil).* [A l'Université de Coïmbre.]

98. M. J. DE MACEDO OSÓRIO. — *Estudo etnográfico e linguístico sobre quatro localidades do concelho de Macedo de Cavaleiros : Olmos, Chacim, Lombo e Talhas.* [A l'Université de Coïmbre.]

1. Corriger ainsi la référence 25 de *BEL*, I.

99. H. POTTIER. — *Argentinismos y uruguayismos en la obra de Enrique Amorim.* [A l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris.]

100. A DA C. INOCÊNCIO DE SOUSA. — *Estudo etnogrdfico e linguistico do concelho de Alfândega da Fé.* [A l'Université de Coïmbre.]

101. TROTEL. — *Vocabulaire maritime de l'Est de l'Algarve et de l'Ouest d'Andalousie.* [A l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris.]

102. G. D. WILLBERN. — *Vocabulary Elements in Thirteenth-Century Castilian.* [Thèse, à l'Université de Chicago.]

En préparation :

103. O. BRYANT RAMSEY. — *Vocabulario de las obras en verso de Bécquer.* [A l'Université de Madrid; cf. *Bol. de filologia española*, l. 29.]

104. J. G. HERCULANO DE CARVALHO. — *Dicionário dos falares portugueses.* [En collaboration avec Jorge DIAS; dépouillement des sources écrites, publiées ou non, et enquêtes sur les parlers modernes.]

105. J. G. HERCULANO DE CARVALHO. — *Vocabulário mirandês.* [Enquêtes commencées.]

106. G. COLÓN DOMENECH. — *Vocabulario castellonense.* [A l'Université de Madrid; lexique exhaustif du domaine de la région de Castellón ; cf. *Bol. de filologia española*, l. 28.]

107. E. DABCOVICH. — *Lexique technique hispano-portugais.* [Porte sur l'espagnol et le portugais d'Amérique. A l'Humanistische Fakultat, Technische Universität, Berlin.]

108. S. DENIS (†) et collaborateurs. — *Dictionnaire français-espagnol* et *Dictionnaire espagnol-français.* [Le second contiendra des citations d'écrivains avec références; sera publié par la Librairie Hachette, Paris.]

109. J. DUBSKÝ. — *Španělsko-český slovník.* [Dictionnaire.]

110. R. EFRAIN GARCÍA. — *Vocabulario del « Lazarillo de Tormes ».* [A l'Université de Madrid; cf. *Bol. de filologia española*, l. 28.]

111. M. A. FRIAS. — *O falar de Vila da Igreja.* [Avec vocabulaire; à l'Université de Lisbonne.]

112. M. GARCÍA GÓMEZ. — *El léxico de Garcilaso de la Vega.* [A l'Université de Madrid; cf. *Bol. de filologia española*, l. 28.]

113. I. GONZÁLEZ-LLUBERA. — *Glossaire aux « Paraules et dits de Laris e Filosofi » (c. 1325), de Jafuda Bonsenyor.* [Destiné à faire partie d'une édition critique de cette œuvre, dont la réalisation est presque achevée. Les équivalences sont données en catalan.]

114. Z. HAMPEJS. — *Portugalsko-český a česko-portugalský slovník.*
115. F. KRÜGER. — *Formas y vocabulario dèl mobiliario popular en los países románicos.* [A l'Université de Cuyo, Mendoza, Argentine.]
116. M. MARTÍN MARTÍN. — *El léxico rural de la vega granadina.* [A l'Université de Madrid; cf. *Bol. de filología española*, l. 29.]
117. L. MÁRQUEZ VILLEGAS. — *El léxico de la artesanía granadina.* [A l'Université de Madrid; cf. *Bol. de filología española*, l. 29.]
118. M. A. REINAS. — *Nave de Haver e Alamedilla. Etnografia e linguagem.* [Vocabulaire classé par champs sémantiques; à l'Université de Lisbonne.]
119. G. D. TROTTER. — *Glossary of « La Celestina ».* [D'après l'édition de Séville de 1502, avec les variantes des éditions de Burgos (1499) et Séville (1501). Réalisation prévue vers 1960. Doit accompagner l'édition du texte par M. Criado de Val. — Department of Spanish, Trinity College, Dublin.]
120. *Vocabulario de « Generaciones y semblanzas » de Fernán Pérez de Guzmán.* [A l'Université de Murcia, sous la direction de M. Muñoz Cortés.]
121. *Vocabulario de « Santa María Egipciaca ».* [A l'Université de Murcia, sous la direction de M. Muñoz Cortés.]
122. *Vocabulario de « Razón de Amor ».* [A l'Université de Murcia, sous la direction de M. Muñoz Cortés.]

E. — ITALO-ROMAN

En cours de publication :

123. C. BATTISTI et G. ALESSIO. — *Dizionario etimologico italiano.* [Dernier tome paru : V, fasc. 1-5 (jusqu'à *tènda*), p. 3637-3748]
124. G. ROHLFS. — *Vocabolario dei dialetti salentini (Terra d'Otranto).* [Dernier tome paru : I. A-M.]
125. S. SGANZINI. — *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana.* [Dernier fascicule paru : 3 (*alora-ambrös*); Lugano, 1957.]

Inédits :

126. J. FOREAU. — *Les éléments germaniques du vocabulaire italien.* [Institut d'Études Italiennes de l'Université de Paris.]
127. G. MALUSÀ. — *Terminologia agricola nell'istrioto.* [Au séminaire de philologie romane de l Université de Zagreb.]
128. S. MIHOVILOVIĆ. — *Sul lessico istrioto di Dignano.* [Au séminaire de philologie romane de l'Université de Zagreb.]
129. A. PELLIZZER. — *Terminologia marinaresca e peschereccia nel dialetto istrioto di Rovigno.* [Au séminaire de philologie romane de l'Université de Zagreb.]

En préparation :

130. *Cambridge Italian Dictionary.* [Vol. I, Italian-English; vol. II, English-Italian, sous la direction de Barbara Reynolds, Cambridge. Comprendra une proportion importante d'archaïsmes et des néologismes scientifiques. Début de la publication prévue vers 1960, par Cambridge University Press.]
131. M. DEANOVIĆ. — *Vocabolario istrioto con note etimologiche.* [D'après les textes im-

primés ou manuscrits, et des enquêtes sur le terrain. Les mots ou locutions istriotes sont traduits en italien.]

132. J. Jernej. — *Italianismi moderni nel lessico serbo-croato.* [Classement par courants culturels, et étude des voies de pénétration.]

133. Z. Muljačić. — Cf. le n. 54 ci-dessus. [Recueille aussi les mots italiens des archives dalmates.]

134. J. Rosendorfský. — *Česko-italský slovník.*

F. — ROUMAIN

En cours de publication :

135. *Dictionnaire de la langue littéraire roumaine contemporaine.* [Les vol. III (M-R) et IV (S-Z) vont paraître. Comprend 80.000 mots extraits des œuvres littéraires parues depuis 1890.]

Inédits :

136. V. Arvinte. — *Éléments germaniques dans les parlers populaires du Nord-Est de la Moldavie.* [Le rôle des colons allemands de Bukovine et des ouvriers forestiers allemands. Abondant glossaire ; à la Faculté de Philologie de Jassy.]

137. I. G. Dimitriu. — *Die sprichwörtlichen Redensarten in den rumänischen Sprache.* [Thèse, Université de Hambourg, 1947, 215 p. dactylographiée.]

138. H.-E. Flechtner. — *Fremde Einflüsse in der Sprache und in den sprachlichen Gütern der Bessarabiendeutschen. Ein Beitrag zur Geschichte und Entwicklung des bessarabiendeutschen Wortschatzes.* [Thèse, Université de Tubingue, 1952. L'influence roumaine sur le lexique du parler allemand de Bessarabie est également traitée.]

139. L. Ghergariu. — *Glossaire dialectal de la commune de Terebeşti, région de Baia-Mare.* [Met en relief les éléments hongrois; avec étymologies; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

140. Pia Gradea. — *Recueil de mots du Banat.* [Étude d'un manuscrit de 1886; historique des préoccupations dialectales en roumain; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

141. G. Ivănescu. — *Terminologie philosophique roumaine jusqu'en 1830.* [Étude de la terminologie philosophique roumaine dès les premiers textes rhotacisants, enrichie par les contributions du métropolitain Dosoftei, des frères Greceanu, de D. Cantemir, de S. Micu-Klein, d'E. Pateca.; à la Filiale de l'Académie de la Rép. Pop. Roum. de Jassy.]

142. G. Ivănescu et L. Leonte. — *Le néologisme d'origine latine et romane en roumain.* [Glossaire : néologismes d'origine incontestablement latino-romane; néologismes de provenances multiples, 800 termes environ; à la Filiale de l'Académie de la Rép. Pop. Roum. de Jassy.]

143. A. Juilland. — *L'argot roumain, étude générale.* [Thèse principale, Sorbonne, 1951, 452 p., dactylographiée. Cf. les études de l'auteur : *Le vocabulaire argotique roumain d'origine tsigane.* Cahiers sextil Puşcariu, I, 1 (1952), p. 151-181 ; *Les études d'argot roumain*, *ibid.*, I, 2 (1952), p. 431-439.]

144. E. Lozovan. — *Bibliographie de la linguistique roumaine.* [Direction : J. Boutière. Rédaction terminée, en mss chez l'auteur. Pour les années 1954-1955 et suiv.

cf. la partie roumaine compilée par l'auteur pour la *Bibliographie Linguistique* publiée par le C. I. P. L. Utrecht. Cf. également : *Bilan d'une bibliographie. L'état des études linguistiques roumaines.* « Orbis », V, 2 (1956), p. 526-537. La partie lexicologique de la *Bibliographie* comprend 661 titres ; y figurent les dictionnaires, les études, les étymologies. A paraître dans la *RLiR*. Le chapitre onomastique a été publié dans Onoma, VI, 3 (1955-1956). La Stylistique sera intégrée dans la nouvelle édition du manuel que préparent MM. H. Hatzfeld et Le Hir.]

145. P. MIRON. — *Zur typologischen Struktur des Rumänischen.* (*Vergleichende Untersuchungen über die typologische Struktur des Rumänischen innerhalb der Romania in synchronischer und diachronischer Betrachtungweise*). [Thèse, Université de Bonn, 1954, 144 p. + 33 fig. Préparée sous la direction de Paul Menzerath, la matière de cette thèse est en grande partie basée sur la statistique lexicale. Cf. la communication de l'auteur au VIIIe Congrès d'Études Romanes, Florence, 1956 : *Recherches sur la typologie des langues romanes.*]

146. P. NEIESCU. — *Glossaire dialectal du Banat* (*commune de Bîrzovsca, région de Moldova-Nouă*). [Comprend beaucoup d'éléments serbes et allemands ; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

147. V. PAMFILE. — *Le lexique de la Palia d'Orăştie.* [Vx. roum. ; environ 1.000 mots ; insiste sur les éléments hongrois ; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

148. L. ŞERDEANU. — *Glossaire dialectal de la région de Vîlcea.* [Étude fondée sur un travail de G. T. Ciauşianu ; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

149. R. TODORAN. — *Contribution à la connaissance du lexique dialectal de la Transylvanie.* [Étude sur environ 300 mots, à partir d'un travail de Ion Micu-Moldovan, de 1.880 environ. Formes, sens ou localisations nouvelles ; références étymologiques ; à la Faculté de philologie de Cluj.]

150. R. TODORAN, en collaboration avec A. AVRAM, I. CRIŞAN, MIHUT I., TR. CUCU, T. NOVAC, M. RATIU. — *Fichier lexical dialectal.* [Travail collectif réunissant 2.500 mots ou variantes provenant surtout de Transylvanie ; enquêtes menées entre 1949 et 1952 ; abondance d'éléments hongrois ; à la Faculté de philologie de Cluj.]

151. M. TYNDEL. — *Die französichen Lehnwörter im Rumänischen.* [Thèse, Université de Vienne, 1948.]

152. D. UDRESCU. — *Glossaire dialectal de l'Argeş.* [Abondant ; à l'Institut de linguistique de Cluj.]

153. N. R. URSU. — *Les néologismes en roumain à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle.* [Le glossaire contient les dates d'apparition, la mention de toutes les formes, et des commentaires sur les sphères sémantiques, l'étymologie, etc. Environ 85.000 fiches extraites de cinq cents livres, revues ou journaux ; à la Faculté de philologie de Cluj.]

154. H. WENDT. — *Die türkischen Elemente im Rumänischen.* [Thèse, *Freie Universität Berlin.* Rédaction terminée. Direction : G. Reichenkron.]

155. G. ISTRATE, V. ARVINTE, A. ANDRIESCU, E. TEODORESCU, N. A. URSU. — *Terminologie de l'exploitation du bois et du flottage.* [Basé sur des enquêtes dialectales et de nombreux dépouillements. Termes d'origine turque en concurrence avec

les termes italiens, allemands, hongrois et ukrainiens ; à la Faculté de philologie de Jassy.]

156. *Dictionnaire inverse de la langue roumaine.* [80.000 mots groupés d'après l'ordre alphabétique de la syllabe finale. A l'Institut de linguistique de Bucarest.]

En cours de réalisation :

157. B. Cazacu et I. Fischer. — *Le lexique de A. Pann.* [Écrivain de la première moitié du XIXe siècle; le chapitre consacré aux néologismes a paru; cf. *Contribuţii la istoria limbii romîne literare*, Bucarest, Éd. de l'Académie de la R. P. R.]

158. F. Dimitrescu. — *Glossaire du Tetraevanghelìar (1561).* [Relevé exhaustif des formes et des significations; équivalents en slave et étymologies.]

159. G. Drăghincescu. — *Die ungarischen Elemente des Rumänischen nach den Aufnahmen des Rumänischen Sprachatlas.* [Thèse de Berlin, dirigée par G. Reichenkron.]

160. G. Istrate. — *Le vocabulaire de Mihail Sadoveanu.* [14.000 fiches ; intérêt particulier pour les éléments archaïques ; travail complété par une enquête dialectale au pays d'origine de l'écrivain.]

161. G. Istrate. — *Vocabulaire de George Coşbuc.* [Étude des éléments lexicaux d'origine savante (latine, grecque, allemande) et des éléments populaires et régionaux de la langue du poète. Analyse du vocabulaire des œuvres les plus importantes.]

162. A. Křečan. — *Malý rumunsko-český a česko-rumunský slovník.*

163. A. Lombard. — *Dictionnaire roumain-français.* [Mots et expressions; prononciation figurée; tableaux morphologiques. Voir les indications fournies dans *Le verbe roumain, étude morphologique* du même auteur (Lund, 1954-55), p. 32-33. — A l'Université de Lund, Suède.]

164. A. Niculescu. — *Le vocabulaire de B. Delavrancea.* [Étude lexicale et emplois stylistiques des néologismes d'origine italienne et francaise, des régionalismes de Muntenia, des termes techniques d'origine savante et populaire du domaine de l'art plastique et musical. Environ 600 mots.]

165. I. Rizescu. — *Glossaire de la Pravila mare (Îndereptarea legii, 1652).* [Glossaire exhaustif.]

166. G. Rusu. — *Glossaire dialectal de la commune de Şicu-Măgheruş, région de Cluj.* [Environ 300 mots; matériaux en partie nouveaux, avec références étymologiques.]

167. L. Sadoveanu. — *Glossaire de la Pravila Mică de Govora (1640).* [Relevé exhaustif des formes et des significations.]

168. R. Şenchi. — *Glossaire de la Pravila d'Eustratie Logofătul (1632).*

169. *Dictionnaire de la langue de M. Eminescu.* [Environ 18.000 mots; citation des contextes, des variantes morphologiques, sémantiques et stylistiques; étymologies.]

170. *Velký rumunsko-český slovník.* [Entreprise collective.]

G. — RHÉTO-ROMAN

En cours de publication :

171. *Dicziunari rumantsch grischun.* [Dernier fascicule paru : n. 27, *bun/bien -buorsa*; p. 625-672 (Chur, 1957).]

H. — DALMATE

En cours de réalisation :

172. V. Vinja. — [Prépare la contribution yougoslave au vocabulaire étymologique roman à partir des restes latins et dalmates recueillis dans les dialectes serbo-croates. Le même auteur a réuni la matière pour un atlas des noms de poissons de mer et de la faune sur les côtes de l'Adriatique orientale, en rapport avec la terminologie ichtyologique méditerranéenne en général.]

*
* *

Ont paru depuis la *BEL I* :

N. 2. — Fasc. 56 (*uber-valde*), 1957, t. XIV et fasc. 57 (Germ. *chip-lôs*), 1957, t. XVI. A paraître prochainement : t. VI, fasc. 1 (M); fin du t. VIII et t. IX, fasc. 1-2 (P); t. XVI, fasc. 4 (Germ.).
N. 3. — Fasc. 35 (*gratuise-guibet*) = IV-4.
N. 21. — Dans ALMA, 25. 143-154 et 26. 75-140 et 235-247.
N. 28. — T. IV et dernier, avec Index.
N. 40. — De *alá* à *apassionado*, J. Fil. 4. 36-52 (1956).

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

Publications en cours, Revues.

— *Studia Neophilologica*, édité par Bengt Hasselrot, Uppsala. — Deux fascicules ont paru en 1957 et forment le volume 29 de cette belle revue. Plusieurs articles intéressent la linguistique romane. G. Tilander, *Vieux français roissiau* '*ronce*', 8-12. *Roissiau*, *rouisse* « branche, tige », *roissier* « rosser » dérivent tous de *rusteum ; *roise* doit être rapproché de *roseau*, et *roinse* de *ronce*. Je signale de nombreuses formes de *rouisse* dans l'*ALLy*, carte 1013 « baguette pour fouetter ». — K. Ringenson, *Les noms de la chèvre en français*, p. 13-38 (3 cartes hors texte). Étude de géographie linguistique d'après les cartes « chèvre » et « chevreau » de l'*ALF*. La présence de *bique-biche* dans la moitié Nord de la France, en face des formes issues de cabra dans la moitié Sud s'expliquerait par le petit nombre des chèvres dans le Nord, la dénomination affective étant normale quand on parle d'une bête seule et non quand on parle d'un troupeau. La montée vers le Nord, de la forme provençale *cabre* est liée à la transhumance. L'auteur aborde plusieurs des autres difficiles problèmes posés par la répartition géographique des noms de la chèvre et du chevreau. — Leif Sletsjøe, *Rasmus Rask romaniste*, p. 39-53. — P. Aebischer, *Karlamagnus sage*, *Keiser Karl Krønike danoise et Karl Magnus suédois*, p. 145-179. Bel article de littérature romane comparée. — H. Nilsson-Ehle, *Ambiance, milieu et climat*, p. 180-191. — P. Høybye, *La répétition du verbe dans les langues romanes*, p. 192-199. Bref catalogue des divers types de répétition du verbe (« cherche que cherche »...) dans toutes les langues romanes.

— *Anales del Instituto de Lingüística*, tomo VI, Mendoza, 1957. 472 pages. — Cette publication de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Cuyo a pris une nouvelle vie en 1950. Entre les mains de M. F. Krüger les *Anales*, sans perdre de vue les problèmes généraux de la linguistique, ont présenté surtout des études à deux aspects, l'un ethnographique ou folklorique, l'autre linguistique, spécialement lexicologique. Ainsi dans le tome IV (1950) : K. Kunath, *La casa rural en el Este de Guatemala*, p. 140-156 ; F. Krüger, *El Pireneo Español. Arte popular decorativo en Cataluña. La fiesta de Navidad*, p. 157-190 ; R. Violant i Simorra, *Terminología sobre el foc, la llar i la llum al Pallars Sobirà*, p. 191-227. Dans le tome V (1952) : E. Guiter, *Vocabulari de la cultura de la vinya al Rosselló*, p. 83-132 ; W. Ebeling y F. Krüger, *La castana en el noroeste de la Península Ibérica*, p. 155-288 ; A. Dornheim, *Algunos aspectos arcaicos de la cultura popular cuyana*, p. 303-336. Les deux très beaux volumes, *Homenaje a Fritz Krüger*, qu'il est impossible de ne pas mentionner ici, ont fait eux aussi une place importante au folklore et à l'ethnographie, en rapport avec le lexique. Le tome VI des *Anales*, qui vient de paraître, continue la tradition : F. Krüger, *A lo largo de las fronteras de la*

Romania, p. 1-87, 5 planches de dessins. Le problème du chauffage a été résolu, notamment en France, par la grande cheminée de la salle commune, cuisine-chambre, appelée souvent *maison*. La *taque* (la *bretagne* du Lyonnais) permet de chauffer une pièce contiguë ; sa présence dans l'Est du domaine gallo-roman prouve qu'elle est un essai pour déplacer le centre de la vie vers une pièce autre que la cuisine : la *stube*. Étude très documentée qui met en jeu le vocabulaire de la maison : *poêle*, *maison*, *chambre*, *haus*, *hütte*, *outa*, *casa*, *salle*, *salon* ; et celui des moyens de chauffage : *forné*, *cadole*, *pigna*, *estoufe*. — J. AMADES, *El gest a Catalunya*, p. 88-148, 96 photographies. Répertoire des gestes ayant un caractère linguistique. Beaucoup sont familiers à un Français, mais un certain nombre doivent être particuliers à la Catalogne. — R. WILMES, *La cultura popular de un valle altoaragonés* (Valle de Vió), p. 149-309, 39 pages de dessins et photographies. La maison et la fabrication du pain, l'homme et l'eau (lessive, moulin, récipients), les moyens de transport, les travaux de la campagne (le labourage, le foin, les céréales), l'élevage. — J. Lorenzo FERNÁNDEZ, *El carro en el folklore gallego*, p. 311-323. — C. ENET, *1200 comparaciones populares argentinas*, p. 325-373. — Ma. E. ZAPPACOSTA, *La vitivinicultura de Mendoza*, p. 375-429. — G. MOLDENHAUER, *Notas sobre el origen y la propagación de la palabra « Linguistique »*, p. 430-444.

— *Cahiers de Civilisation médiévale, Xe-XIIe siècles*. 1re année, no 1, janvier-mars 1958. Université de Poitiers, Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale. 140 pages. — Ces cahiers veulent diffuser les leçons données au Centre de Civilisation Médiévale de Poitiers, unir les spécialistes de la période romane, offrir une bibliographie des plus récentes publications, groupées dans un ordre idéologique. Les articles de ce beau fascicule, bien illustré, concernent seulement l'art et l'histoire : A. GRABAR, *Peintures murales et chrétiennes* ; W. F. VOLBACH, *Les ivoires sculptés, de l'époque carolingienne au XIIe siècle* ; R. CROZET, *Nouvelles remarques sur les cavaliers sculptés ou peints dans les églises romanes* ; E. EWIG, *L'Aquitaine et les pays rhénans au haut moyen âge* ; J. LESTOQUOY, *Les villes et la population urbaine* ; L. MUSSET, *Relations et échanges d'influences dans l'Europe du Nord-Ouest (Xe-XIe siècles)*. Cependant la bibliographie (p. 109-135) fait une place aux publications linguistiques qu'on trouvera sous les titres suivants : article défini, « darcière », étymologies, glossaires, grammaires, « jauge », langage, langues, latin médiéval, onomastique, ordinaux, patois, pluriel, toponymie.

P. GARDETTE.

— Max Leopold WAGNER, *Dizionario etimologico sardo*, Heidelberg, Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, C. Winter, fasc. 1, 1957, p. 1-80, et fasc. 2, 1958, p. 81-160. — Après toute une série d'ouvrages et de mémoires fondamentaux sur la linguistique sarde, qu'il a publiés depuis 1906 (v. *Orbis*, t. II, p. 532-540), M. W. dont l'autorité scientifique dans ce domaine est incontestable, offre aux romanistes un instrument de travail de la plus haute importance. Les deux premiers fascicules contiennent une préface (p. 1-6), une riche bibliographie (p. 7-29), une liste d'abréviations (p. 30-32) et toute la lettre *A* (p. 33-160). Les articles sont rangés dans l'ordre alphabétique des mots sardes. Outre les formes anciennes et les formes appartenant aux dialectes du Centre, le dictionnaire enregistre les formes logoudoriennes et campidaniennes, ainsi que de nombreuses variantes relevées dans d'autres dialectes ; il contiendra « tutte le voci sarde che ci sono conosciute ». Les sources et la bibliographie sont indiquées avec

précision dans le corps même des articles pour chaque forme et pour chaque problème soumis à la discussion. Le 1er fasc. est accompagné d'une carte de la Sardaigne. Il est à souhaiter que nous puissions disposer rapidement de ce magnifique ouvrage au complet.

— *Dicționarul limbii romîne literare contemporane*, publié par l'Académie roumaine, Bucarest, tomes II (D-L), 1956, 813 pages, III (M-R), 1957, 804 pages, et IV (S-Z), 1957, 781 pages. — Par ces volumes se trouve achevé, avec une rapidité digne d'éloges, l'important ouvrage de lexicographie roumaine dont nous avons signalé le tome I, il y a un an, dans cette *Revue*, t. XXI, p. 184. Notons que, dès le tome III, les citations non littéraires, tirées des ouvrages politiques, notamment traduits des langues étrangères (Engels, Lénine, Marx, Staline, etc.), ont été sensiblement réduites et qu'elles ont été entièrement éliminées du tome IV.

— *Revue de linguistique*, Bucarest, Éditions de l'Académie roumaine, t. I, 1956. — En plus de la revue *Studii și cercetări lingvistice*, qui a été mentionnée ici même, t. XXI, p. 184-5, et qui continue à publier des études intéressantes de linguistique roumaine (dans le tome VIII, 1957, nous relevons notamment : A. Lombard, *Morfologia verbului romînesc*, I. Șiadbei, *Arii lexicale în Romania orientală*, A. Rosetti, *Considerații asupra sistemului fonologic al limbii romîne literare*, E. Vasiliu, *Asupra corelației de muiere a consoanelor în limba romînă*, A. Avram, *Constituirea corelației consonantice de timbru palatal în limba romînă*, T. Slama-Cazacu, *Aspecte ale stilului vorbirii copilului*, G. Ivanescu, *Soarta neutrului latin*, Rosetti, Avram, Ghițu, Șuteu, *Cercetări experimentale asupra diftongilor romînești : II. oa*, etc.), l'Académie roumaine a entrepris la publication, sous la direction de MM. Iordan, Petrovici, Rosetti et Stati, de cette seconde revue qui est entièrement rédigée en français. Certains articles sont des rédactions abrégées d'articles publiés en roumain dans *Studii și cercetări*, d'autres sont des travaux originaux ; parmi ces derniers, citons au moins A. Rosetti, *Autour du phonème*, E. Petrovici, *La fonction phonologique des « diphtongues » roumaines* ea, ia *et leur rapport avec les phonèmes consonantiques, palatalisés*, I. Iordan, *Quelques problèmes de la langue littéraire*, et A. Niculescu, *Les problèmes de la langue littéraire discutés au cours du VIIIe Congrès d'Études Romanes*. La *Revue* contient aussi des comptes rendus très substantiels d'ouvrages concernant la linguistique roumaine.

— *Revue des Études roumaines*, publiée par l'Institut Universitaire Roumain Charles Ier, Paris, t. I (1953), 241 pages, t. II (1954), 265 pages, t. III-IV (1957), 258 pages. — Dans le dernier volume, M. Victor Buescu poursuit ses importantes recherches sur les *Survivances latines en roumain* (mots dr. *culm*, *cúme*, *fáce*, *fáncél*, *împărá*, *páce ! păstură*, *pérpetă*, *repegd* ; p. 147-169), et M. Émile Turdeanu continue à publier ses notes bibliographiques sur les *Études roumaines à l'étranger* (p. 239-258); signalons aussi la contribution de M. Helmut Lüdtke, *Sprachliche Beziehungen der Apulischen Dialekte zum Rumänischen* (p. 130-146).

Georges Straka.

Livres, Comptes rendus sommaires.

Manual of Phonetics, edited by L. Kaiser, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1957, 460 pages. — Ouvrage important qui donne un aperçu général des

méthodes d'investigation actuellement en cours et de l'ensemble des connaissances acquises dans le domaine de la phonétique. Certaines parties, malgré leur aspect souvent très technique, nous paraissent particulièrement instructives pour les linguistes ; v. surtout les contributions de G. E. ARNOLD sur la physiologie des organes de la parole (p. 31-64), de N. R. FRENCH sur l'audition (p. 65-93), de G. E. PETERSON sur le fonctionnement du larynx et sur l'articulation (p. 149-165), de SUBTELNY et PRUZANSKY sur l'utilisation de la radiographie en phonétique (p. 166-179 ; les auteurs ignorent cependant les réalisations les plus importantes dans le domaine de la radiographie des articulations : HALA, CHLUMSKY, KONECZNA, STRENGER), de BARNEY et DUNN sur l'analyse acoustique du langage et sur la reproduction synthétique des sons (p. 181-212), etc. Mentionnons aussi les contributions structuralistes de JAKOBSON et HALLE, *Phonology in relation to phonetics* (p. 215-251), et de MARTINET, *Phonetics and linguistic evolution* (p. 252-273). Une rapide, mais bonne description du matériel sonore des langues romanes est due à G. HAMMARSTRÖM (p. 279-288).

Otto von ESSEN, *Allgemeine und angewandte Phonetik*, 2e édition, Berlin, Akademie-Verlag, 1957, 183 pages. — Il faut recommander aux linguistes cet ouvrage dont les renseignements sont sûrs et les indications bibliographiques très précieuses.

Raoul HUSSON, *La phonation chez l'homme*, Conférences du Palais de la Découverte, série A, no 235, 1958, 51 pages. — Les phonéticiens et les linguistes ont tout intérêt à lire cette mise au point des remarquables travaux poursuivis depuis plusieurs années, par l'auteur et par d'autres chercheurs sur la physiologie phonatoire et les phénomènes physiques de la phonation. Les résultats exposés sont d'une grande importance non seulement pour la phonétique descriptive, mais aussi, dans certains cas, pour l'interprétation de faits évolutifs (v. par ex. les chapitres sur le rôle phonatoire de la cavité pharyngo-buccale et sur la nasalité).

Aurélien SAUVAGEOT, *Les procédés expressifs du français contemporain*, Paris, Klincksieck, 1957, 242 pages. — Ce beau livre, plein d'observations fines et de vues originales, n'est pas une description exhaustive de la langue, mais une analyse pertinente des principaux aspects de son fonctionnement actuel. Les conclusions sur la nécessité de prendre conscience de ce qu'est « la véritable nature de notre langue » et de s'attacher à « faire de notre langue l'instrument aussi parfait que possible », méritent une attention toute particulière.

Walter von WARTBURG et Paul ZUMTHOR, *Précis de syntaxe du français contemporain*, Bibliotheca romanica, series prima, vol. II, 2e édition, Berne, 1958, 400 pages. — Cette seconde édition, à peine comparable à la première, a été entièrement remaniée et même repensée. La documentation est infiniment plus riche, les commentaires et interprétations se trouvent développés et approfondis ; toute la matière a été reclassée, et ce nouveau classement est fondé essentiellement sur les rapports et les fonctions. Les différences entre l'usage commun soigné et les variétés familière, populaire ou exclusivement littéraire, sont mises en évidence avec beaucoup de netteté. Les aspects accentuel et mélodique de la phrase ont été étudiés avec soin. Tel qu'il se présente sous sa nouvelle forme, l'ouvrage devient indispensable aussi bien aux chercheurs qu'aux enseignants.

Charles BRUNEAU, *Petite histoire de la langue française*, Paris, A. Colin, t. I, 1955, 284 pages, t. II, 1958, 366 pages. — Le tome II qui vient de paraître et qui embrasse la période de la Révolution à nos jours, présente un très grand intérêt. Dans six chapitres consacrés successivement à la « tourmente révolutionnaire », aux « souffles nouveaux » (1799-1824), à l'époque romantique, à l'époque de « l'art pour l'art », à l'époque symboliste et au XXe siècle, l'auteur trace des tableaux remarquables de la langue et du style des principaux auteurs depuis André Chénier jusqu'à ceux d'aujourd'hui ; c'est une suite de véritables monographies dont la valeur est encore rehaussée par d'excellentes citations. Dans des passages importants, M. B. analyse les grammaires et dictionnaires appartenant à ces différentes époques, esquisse l'évolution de la linguistique, examine la situation du français en France et à l'étranger, suit l'évolution des dialectes, des langages particuliers, etc. Un chapitre intéressant traite de la langue et de la littérature françaises au Canada.

Eugène KOHLER, *Antología de la literatura española de la Edad Media (1140-1500)*, t. I : *Textos*, t. II : *Traductions françaises*, Paris, Klincksieck, Coll. « Témoins de l'Espagne », 1957, 418 + 390 pages. — Cette anthologie rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à la langue espagnoles du moyen âge. Elle comprend des extraits de près de 70 textes classés par siècles et par genres littéraires. Ces extraits, bien choisis et soigneusement reproduits d'après les meilleures éditions, sont parfaitement représentatifs de la littérature médiévale de l'Espagne ; ils sont tous suffisamment homogènes et longs pour donner au lecteur une idée juste de l'œuvre dont ils sont tirés. Chaque extrait est précédé d'une introduction succincte sur l'œuvre en question, voire sur l'auteur, parfois sur la langue et son style, etc., ainsi que d'indications bibliographiques, notamment sur les éditions. Le tome I est accompagné d'un glossaire (p. 591-415) et d'une carte sommaire de l'Ibérie au moyen âge.

Werner BEINHAUER, *Spanische Umgangssprache*, Bonn, Dümmler, 1958, 308 pages. — Il s'agit d'une nouvelle éditition, substantiellement remaniée, d'un ouvrage paru il y a une trentaine d'années. L'auteur tient surtout compte de la langue de tous les jours et de celle du théâtre, mais il a aussi dépouillé quelques romans parus au cours de ces dernières années ; de même, il a mis à profit de nombreux ouvrages de linguistique jusqu'en 1956. Parmi les faits recueillis et classés dans cinq chapitres (Eröffnungsformen des Gespräches ; Höflichkeit ; Die affektische Ausdrucksweise ; Sparsamkeit und Bequemlichkeit ; Abschlussformen des Gespräches), l'aspect affectif du lexique, de la syntaxe et du style le préoccupe tout spécialement et les pages qu'il lui a consacrées sont particulièrement intéressantes. L'ouvrage entier est d'ailleurs fort instructif.

Georges STRAKA.

Gunnar von PROSCHWITZ, *Introduction à l'étude du vocabulaire de Beaumarchais*. Stockholm-Paris (Nizet) 1956. XII-387 pages, 16 × 23,5 (Collection Romanica Gothoburgensia V). — Qui lirait uniquement, pour juger de ce livre, la conclusion un peu brève (p. 351-353), n'en apercevrait pas toute la richesse. M. von PROSCHWITZ nous donne cependant dans cet ouvrage une étude qui sera précieuse à la fois pour les linguistes et pour les historiens de la Littérature. Il s'est proposé d'examiner « *ce que le vocabulaire acquiert, à l'époque de Beaumarchais, dans le domaine de la littérature, de la poli-*

tique et de la mode » (p. VII). Considérant la langue de Beaumarchais comme « *un reflet de la société contemporaine* », il s'efforce de définir d'après elle l'apport de l'époque au lexique français ; ce dessein l'entraîne à des recherches considérables, dont le résultat est important ; il a dépouillé une centaine de textes et de documents inédits ou peu connus, écrits entre 1765 et 1785. L'ouvrage a trois chapitres : I Beaumarchais homme de lettres. II Beaumarchais et la guerre d'Indépendance. III Modes et manies. Chacun d'eux s'achève sur un lexique dont la richesse est évidente ; le premier a 188 mots, le second 211, le troisième 61 ; chaque mot s'accompagne de renseignements abondants et précis : nouvelles datations, exemples datés. L'ensemble de ces chapitres évoque très heureusement le caractère et les activités de Beaumarchais, et montre d'une façon suggestive les incidences de la vie du temps sur l'enrichissement du vocabulaire. L'ouvrage se termine par un appendice où se trouvent édités des textes intéressants, et par un index des 900 mots étudiés ou cités. Les linguistes seront reconnaissants à l'auteur de la richesse et de la nouveauté de son étude qui éclaire d'une façon remarquable l'histoire du vocabulaire dans les trente dernières années du XVIIIe siècle ; les historiens de la littérature y apprécieront les détails précis et vivants sur la querelle du drame, sur l'activité généreuse et hardie de Beaumarchais dans la guerre d'Indépendance, et sur les engouements et les nouveautés de l'époque (la doctrine de Mesmer, l'invention des ballons, par exemple).

M. PARENT.

Pierre TRÉPOS, *Le pluriel breton*, Brest, 1957 ; 304 pages. — Bien qu'il ne s'agisse pas d'une langue romane, on peut signaler ici cette thèse pour le doctorat ès lettres, consacrée à un problème morphologique que connaissent toutes les langues. L'auteur doit sa documentation à l'*Atlas linguistique de Basse-Bretagne* de M. P. Le Roux, aux textes de la littérature populaire, mais surtout à l'expérience d'un dialecte qu'il parle depuis sa petite enfance.

Hans-Georg KOLL, *Die französischen Wörter ' Langue ' und ' langage ' im Mittelalter.* Droz, Genève, et Minard, Paris, 1958. 191 pages. — Cette thèse fait partie des publications du Séminaire roman de l'Université de Cologne. Elle étudie l'emploi des deux termes *langue* et *langage* en ancien et en moyen français. Dans le sens de « langue, idiome », c'est langage qui, aux XIIe et XIIIe siècles, était le plus populaire des deux. L'un et l'autre ont eu d'autres emplois et ont signifié notamment « nation, pays » (Languedoc). Intéressante étude, bien documentée, qui traite aussi, plus rapidement, de *parole, parlement, parlerie, parleure, raison, latin*, et aussi des mots latins comme *sermo, oratio, fabula*... et plus rapidement encore de LINGUA et *LINGUA-ATICUM en provençal, italien, espagnol et anglais.

A. C. KEYS, *French masculine nouns in -e. The historical approach to a problem of gender.* Auckland University College, Bulletin n° 52. 1957, 56 pages. Étude des diverses origines des mots français masculins terminés par *-e*. Une liste, peut-être exhaustive de ces mots classés d'après leur origine, termine le fascicule.

Willy BAL, *Poques èt djàrnons.* 1957, 62 pages. — Sous ce titre énigmatique « Plaies et germes », Willy Bal, l'auteur du *Lexique du parler de Jamioulx*, nous donne une plaquette de vers en patois de Jamioulx : des chansons, des complaintes, des prières. Voilà

les mots de son lexique qui se groupent pour former des phrases, et qui nous présentent un sens plus riche que celui de tous les jours, un peu de leur pouvoir d'évocation. Ce recueil de poèmes de Wallonie, de beaux poèmes, souvent mélancoliques, mérite de figurer à côté du *Lexique*, dont il est la meilleure illustration.

Pietro BELLONI e Hans NILSSON-EHLE, *Voci Romanesche. Aggiunte e commenti al Vocabolario Romanesco Chiappini-Rolandi* (Publications of The New Society of Letters at Lund, nº 50, Lund, 1957 ; XIV + 130 pages). — La plus grande partie des matériaux a été recueillie par un poète patoisant, Pietro Belloni, qui passa de longues années à observer le dialecte parlé à Rome. M. Nilsson-Ehle y a ajouté, avec le consentement de P. Belloni, un certain nombre de mots et de locutions relevés dans ses lectures. L'ouvrage se présente comme un complément au *Vocabolario romanesco* de Chiappini et Rolandi.

Werner BEINHAUER, *Spanische Umgangssprache*. Bonn (Ferd. Dümmlers), 1958 ; volume cartonné de 308 pages. — C'est, paraissant trente ans après la première, la seconde édition, « augmentée et améliorée », d'un ouvrage intéressant qui est en somme un manuel de stylistique de l'espagnol. L'auteur a puisé sa documentation dans le théâtre contemporain qui présente de nombreux exemples de la langue populaire. Les chapitres qui traitent des formules de politesse, de l'euphémisme, de la mise en relief... sont utiles à tous ceux qui s'occupent de stylistique.

Bengt HASSELROT, *Études sur la formation diminutive dans les langues romanes* (Uppsala Universitets Årsskrift, 11). Uppsala-Wiesbaden, 1957 ; 344 pages. — C'est en 1941 que M. H. a entrepris d'étudier les diminutifs. Envisageant les problèmes les uns après les autres, il publia d'abord sous forme d'articles les ébauches des chapitres de son livre d'aujourd'hui. D'où l'ordonnance de ce livre et son titre bien choisi « Études sur... ». M. H. considère d'abord l'origine des diminutifs romans en -ITTU, -ATTU, -OTTU ; écartant toutes les autres explications, il se rallie à la théorie celtique, à laquelle ses arguments donnent une incontestable vraisemblance. L'un des principaux est la répartition géographique de ces diminutifs ; nous ne sommes pas étonnés d'entendre raisonner de cette façon le dialectologue géographe, auteur de la belle thèse sur le parler d'Ollon et des excellentes études sur les possessifs en francoprovençal ou sur les noms de l'abricot. C'est encore en géographe qu'il traite, dans les chapitres 2 et 3, d'abord du chassé-croisé de -ITTU, -ATTU, -OTTU dans le Nord-Est de la France, et la carte qu'il donne est convaincante, ensuite des ethniques en *-tt*, dont l'origine ne peut être cherchée dans les mots grecs en *-otès*, puisque leur extension ne coïncide en rien avec les régions héllénisées de l'Italie. Des problèmes de forme phonétique occupent les chapitres 4 et 5 ; il faut signaler la loi phonétique indiquée pour Ollon (la répartition entre *-at* et *-ot* n'est pas arbitraire : *o* apparaît quand la syllabe précédente contient *a*, et *a*, quand la syllabe précédente contient *o*, p. 86), qui doit aussi s'appliquer dans d'autres régions. Le chapitre 6 traite du « changement de genre comme moyen d'indiquer une relation de grandeur » : suivant les cas, et dans les mêmes régions, tantôt c'est le masculin qui est plus grand (*bichet* en face de *bichette*) tantôt c'est le féminin (un *pré*, en face d'une *prée*). Les trois derniers chapitres s'occupent de la vitalité des diminutifs dans les diverses langues romanes et, plus succinctement, dans les langues non romanes. Mais c'est au français que M. H. s'arrête longuement (ch. 7). Il

précise, à l'aide de statistiques, le recul des diminutifs depuis le XVIe siècle, du moins dans le français des villes, car les patois les emploient encore volontiers. Il nous présente, p. 178-194, la liste de tous les diminutifs véritables qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer dans le français d'aujourd'hui ; bien que plusieurs ne soient que des créations littéraires et momentanées (la *bombinette* « petite bombe » de Béatrix Beck ou le *garaginet* de Colette) ; que d'autres aient quelque peu perdu leur valeur diminutive (il me semble qu'une *savonnette* est autre chose qu'un petit savon), cette liste est fort instructive, justement parce qu'elle contient fort peu de vrais diminutifs usuels (comme *angelot*, *chambrette*, *fillette*), mais surtout des créations de littérateurs curieux d'archaïsmes (*villotte*) ou de mots à effet (*réformette*, *révolutionnette*). M. H. recherche la cause de ce recul. Il fait l'historique des explications proposées et les écarte pour en proposer une nouvelle : l'abus des diminutifs au XVIe siècle ; leur expressivité s'alliait mal avec « l'idéal de discrétion dans l'expression des sentiments qui est un des signes les plus distinctifs de l'art classique, et auquel les Français, malgré l'idée contraire qu'on s'en fait parfois à l'étranger, sont restés étonnamment fidèles ». Je me rallie d'autant plus volontiers à ce point de vue, qu'il a le mérite d'expliquer le goût persistant de la langue populaire et des patois pour les diminutifs. Pour y penser il fallait cette connaissance très précise et très fine que M. H. a de notre langue et de notre littérature, et qui lui a inspiré un jour d'écrire sur Giraudoux l'un des articles les plus perspicaces que je connaisse. Ces *Études* forment un très beau livre, bien plus riche que je n'ai pu le dire dans ces quelques lignes. M. Hasselrot les a écrites dans une langue riche et nuancée, et d'un style alerte, personnel, souvent ému, que bien des Français lui envieront.

Miscelánea Homenage a André Martinet, vol. I, La Laguna, 1957, 306 pages. — Ce recueil fait partie de l'élégante collection, *Biblioteca Philológica*, publiée par l'université de La Laguna, sous la direction de M. Diego Catalan. Il porte en sous-titre « Estructuralismo e Historia ». Le thème imposé aux collaborateurs de cet Hommage offert à M. Martinet était en effet « factores estructurales y factores históricos en la evolución de las lenguas ». Voici les articles qui concernent les langues romanes : J. MATTOSO CAMARA Jr, *Ele comme un accusatif dans le Portugais du Brésil*, p. 39-46. — R. LAPESA, *Sobre el ceceo y el seseo andaluces*, p. 67-94. — Helmut LÜDTKE, *Beiträge zur Lautlehre portugiesischer Mundarten*, p. 95-112. — Knud TOGEBY, *Désorganisation et réorganisation dans l'histoire des langues romanes*, p. 277-287. Dans cet article bien court pour l'importance du sujet traité, mais qui retiendra l'attention des romanistes, M. T. donne d'abord une classification des nombreux facteurs qui entrent en jeu dans l'évolution linguistique. Il montre ensuite, grâce à quelques exemples rapides (mais qu'il a eu l'occasion de développer dans d'autres publications), les trois facteurs « créateurs » les plus efficaces à l'œuvre dans les principales évolutions morphologiques romanes. Ces trois facteurs sont : les tendances spontanées, le système, le substrat. — S. ULLMANN, *Historical semantics and the structure of the vocabulary*, p. 289-303.

— De la *Bibliothèque Méridionale*, de Toulouse, 2e série, tome XXXIV : *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal* (1180-1278) publiées par René LAVAUD. Texte, traduction, commentaire, analyse des travaux antérieurs, lexique. Toulouse, 1957. 778 pages. — Travail de toute une vie, laissé en manuscrit, et édité grâce à MM. Nelli et Séguy. Les philologues apprécieront cette publication intégrale, munie d'un apparat

critique complet, de nombreuses notes et d'une traduction. Les linguistes auront à utiliser ce lexique qui leur offre : 50 mots non rencontrés dans l'ancien provençal en dehors de Peire Cardenal, 48 formes nouvelles et 212 acceptions nouvelles de mots déjà connus. J'ai eu la joie de noter au passage la forme ancienne de mots qui figurent dans nos atlas linguistiques ou dans nos textes patois, par exemple : *esléna* « glisse », voir FEW 5, 249, ALLy 818, ALMC 57 ; *tartarassa* « buse », voir ALMC 327 ; *tirigossa* « tiraille », voir ce mot dans Vëy, Puitspelu, Mistral... Un seul regret, celui que René Lavaud, s'effaçant avec trop de modestie, nous ait donné sur son poète les jugements de tous ses devanciers et nous ait tu le sien, celui qui nous aurait le plus intéressés.

Pentti TILVIS, *Prosa-Lancelot-Studien* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae). Helsinki, 1957. 252 p., 4 tableaux hors texte.

Mario d'ELIA, *Ricerche sui dialetti Salentini*. Firenze, 1957. 51 pages. Tiré à part de *Atti dell'Academia Toscana di Scienze e Lettere* 1956.

P. GARDETTE.

CHRONIQUE

Nécrologies.

La Société a perdu un de ses membres les plus anciens, Giandomenico Serra, qui est décédé à Naples en février 1958. Après avoir enseigné pendant de nombreuses années à l'Université de Cluj en Roumanie et, ensuite, à l'Université de Cagliari, il a terminé sa longue carrière comme professeur de linguistique à l'Université de Naples ; c'est là qu'il a pris sa retraite, il y a deux ans. En juin 1957, l'Institut de Linguistique de cette dernière Université a pris l'initiative de publier un volume de *Mélanges* pour rappeler le cinquantième anniversaire de la parution de la première publication de M. Serra (*La Genesi della Parola*, 1907) et pour rendre hommage à sa féconde activité scientifique durant un demi-siècle ; c'est un hommage posthume que constituera ce volume. On sait que notre regretté confrère et ami s'est surtout intéressé, dans ses nombreux travaux, à des problèmes d'onomastique, notamment italienne et sarde, et à l'histoire des mots à travers lesquels il cherchait à découvrir divers aspects de la civilisation romane, voire préromane. Il suffit de rappeler ses ouvrages *Contributo toponomastico alla teoria della continuità nel medioevo delle comunità rurali romane e preromane dell'Italia superiore* (Cluj, 1931) et *La tradizione latina e greco-latina nell' onomastica medioevale italiana* (Göteborg, 1950), ses séries d'études *Per la storia del cognome italiano* (*Dacoromania*, 1924, 1926, *Rev. Filologica*, 1927), *Ceneri e Faville, note etimologiche e lessicali* (*Dacoromania*, 1928, 1936-38, *Arch. Gl. it.*, 1942), *Nomi d'Italia* (*Lingua Nostra*, de 1940 à 1956), *Aspetti della toponomastica ligure* (*Rivista di Studi Liguri*, de 1943 à 1948), ses mémoires importants sur *medaglia* (*Dacoromania*, 1923), sur l'histoire et le mythe du nom *Altilia-Attilia-Antilia* (*Studi italiene*, 1935), sur les noms de lieux lombards (*Zs. f. r. Ph.*, 1937), sur *civitas* en sarde médiéval (*Rev. port. de Fil.*, 1950), sur **pullicinus* et le suffixe préroman *-cinus* (*Quaderni Linguistici*, 1956), sur *balma* (*Rendiconti del Convegno di Studi Apuani*, 1956), sur les *Vie romane e romee nel Canavese* à la lumière des noms de lieux (*Mél. d'Hist. gén.*, Cluj. 1927), sur la *denominazione di cime alpine dalle ore del giorno* (*Zs. f. Namenforsch.*, 1938), sur les *Etruschi e Latini in Sardegna* d'après les noms de lieux et les noms de personnes (*Mél. Michaëlsson*, 1952), etc. Son dernier grand ouvrage, *Lineamenti di una Storia Linguistica dell'Italia Medioevale*, en deux volumes, date de 1954 et 1956. Pour plus de détails, v. *Orbis*, t. I, 1952, pp. 500-502 (*Studi sul sardo*), et *Elenco delle pubblicazioni del prof. Serra*, Naples, Impr. R. Pironti, 1956.

Dans la Chronique de juin 1957, nous avons déjà fait part du décès d'Ernest Hoepffner, en novembre 1956, mais notre Revue tient à rappeler au moins brièvement sa longue et belle carrière universitaire et scientifique, et à rendre ainsi hommage à la mémoire de ce romaniste éminent, membre de la Société depuis sa fondation en 1925. Né le 14 novembre 1879 à Runzenheim en Alsace, il a été nommé, dès 1907, Privat-

Dozent de Philologie romane à l'Université de Strasbourg, et en 1911, professeur à l'Université de Iéna ; de retour en Alsace après la Première Guerre mondiale, il est resté fidèle à son Université d'origine jusqu'à sa retraite en 1948. Directeur de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, de 1911 à 1918, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1939), docteur h. c. de l'université de Brno (1947), il a terminé sa carrière universitaire comme doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg (1945-1948). Son activité scientifique a surtout porté sur la langue et la littérature françaises des XIIe et XIVe siècles et sur l'ancien provençal. On connaît ses nombreuses éditions critiques et analyses philologiques de textes, des *Œuvres de Guillaume de Machaut* (3 vol., 1908, 1911, 1921), de la *Prise Amoureuse* de Jehan Acart de Hesdin (1910), des *Lais* de Marie de France (2 vol., 1921), de la *Folie Tristan de Berne* (1934, 2e éd. 1949), de la *Folie Tristan d'Oxford* (1938, 2e éd. 1943), de la *Chanson de Sainte Foy* (1926), des *Poésies de Bernart Marti* (1929). Ses principales études littéraires sont consacrées à *Eustache Deschamps* (1904), aux *Lais de Marie de France* (1935) et aux *Origines de la Nouvelle française* (1939); un an avant sa mort, il a publié un ouvrage magistral sur *les Troubadours* (1955), qui est un véritable bilan de toutes les recherches antérieures, y compris les siennes, et que seul un maître pouvait écrire (v. Imbs, in *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, t. XXV, p. 106-123) ; avant de s'éteindre, il a encore terminé une grande étude jusqu'à présent inédite, sur le troubadour Peire Vidal. Plus d'une cinquantaine de mémoires, qui traitent de différents problèmes de philologie et de littérature françaises et provençales du moyen âge et dont la plupart sont d'une importance capitale pour les études médiéviales, se trouvent insérés, depuis 1906, dans la *Zs. f. rom. Phil.*, dans la *Romania*, dans l'*Archivum Romanicum*, dans les *Studi Medievali* et dans divers recueils de *Mélanges* (Mélanges Picot, A. Thomas, A. Jeanroy, Kastner, P. Laumonnier, M. K. Pope, M. Roques, M. Křepinský ; Mélanges 1945, t. II; etc.). Une bibliographie complète des travaux d'E. Hoepffner figure dans les *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale* (1949) que lui ont offerts ses collègues, élèves et amis à l'occasion de son 70e anniversaire et auxquels ont collaboré plus de quarante romanistes du monde entier ; pour l'appréciation de l'ensemble de son œuvre et de sa personnalité humaine et scientifique v. les belles pages écrites par Paul Imbs dans les *Mélanges Hoepffner*, p. 1-3, et dans le *Bulletin de la Fac. des Lettres de Strasbourg*, t. XXXV, 1956, p. 147-150.

Georges Straka.

Karl Jaberg est mort tout récemment, le 30 mai 1958, dans sa quatre-vingt-deuxième année, après une vie tout entière consacrée à l'enseignement et à la recherche. Il aimait se réclamer de deux maîtres : Schuchardt et Gilliéron. Et il est très vrai que, docile à ces deux influences, il a été un linguiste et un géographe. Dès 1908 (il y a exactement 50 ans !) il publiait sous le titre de *Sprachgeographie* une plaquette, devenue introuvable, qui contient de remarquables explications de cartes de l'ALF. Bientôt il mettait en chantier avec son ami J. Jud un nouvel atlas, de la Suisse méridionale et de l'Italie du Nord, qui allait devenir le magnifique *AIS*. Son titre, *Sprach -und Sachatlas...*, indique dans quel sens Jaberg et Jud avaient perfectionné la méthode de Gilliéron ; ils s'attachaient plus que lui à l'étude des réalités, pensant très justement que l'histoire des mots ne peut se faire sans l'histoire des choses. Parallèlement au travail considérable que représenta pour les éditeurs la mise en œuvre des matériaux d'enquête pour la publication des huit volumes

de l'*AIS*, Karl Jaberg continua à écrire sur certaines cartes de l'*ALF*, puis de l'*AIS*, ces explications détaillées et précises qui demeurent des modèles : *S'asseoir* (1911), *Soif und die sprachliche Expansion in Nordfrankreich* (1911), *Die Bezeichnungsgeschichte des Begriffes « anfangen »* (1925), *Escalier* (1930). Du cas particulier de chacun de ces mots, il aimait à remonter aux problèmes généraux du langage, et il a été amené ainsi à consacrer des articles à l'aspect conservateur et à l'aspect créateur de la langue (*Sprache als Äusserung und Sprache als Mitteilung*, 1917), à l'expression (*Spiel und Scherz*, 1930, *Géographie linguistique et expressivisme phonétique : les noms de la balançoire en portugais*, 1946), à la création métaphorique et aux croyances ancestrales (*Krankheitsnamen*, 1951, *The birthmark in Folk Belief*, *Language*..., 1957). Il suivait de très près les travaux de ses collègues, et il a consacré des comptes rendus, riches de pensée personnelle, aux plus importants d'entre eux : à l'*Abeille* de Gilliéron (1920), à l'Atlas de la Catalogne de Mgr Griera (1924), aux premiers fascicules du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (1925), à la thèse de A. Duraffour (1934); il faut noter ici l'article qu'il écrivait récemment, à l'occasion de la mise en chantier et de la publication d'atlas linguistiques régionaux, dans lequel il précise les caractéristiques de ces atlas en face des atlas nationaux (*Grossräumige und kleinräumige Sprachatlanten*, 1954). Mais je n'ai pas la prétention de citer toutes les œuvres importantes de ce travailleur infatigable, pour qui ses plus intimes collaborateurs ont pu inscrire, en tête d'un livre jubilaire, cette dédicace : « Messori indefesso. » Une bibliographie a été publiée en 1937 (vol. VI des Romanica Helvetica). Elle devra être longuement complétée pour les années 1938-1958.

Il appartiendra à ses élèves de dire quel maître fut pour eux Karl Jaberg. Ceux qui ont profité plus tard de son enseignement, à travers ses ouvrages et ces conversations qu'il continuait généreusement dans des lettres pleines de conseils amicaux, écrites de cette haute écriture qui lui était particulière, ne sont pas près d'oublier le charme de cette correspondance, celui de son accueil dans sa maison de Berne ; et ces chers souvenirs rendent plus lourd leur chagrin d'avoir perdu un tel guide et un tel ami. P. Gardette.

Hommage a E. Edmont. — Les concitoyens, amis, disciples et admirateurs du modeste et grand travailleur que fut Edmond Edmont se proposent de lui rendre, le dimanche 5 octobre 1958, à Saint-Pol-sur-Ternoise, sa ville, un solennel hommage qui comportera en principe : à 11 heures, messe pour le repos de son âme, suivie du dépôt d'une gerbe sur sa tombe, au cimetière municipal ; à 13 heures, repas en commun ; à 15 heures, inauguration d'une plaque commémorative sur la maison où il est mort, 1, rue Nationale. Puis réception à la mairie par la municipalité. Au cours de la cérémonie des allocutions rappelleront les principales activités d'Edmont.

Les organisateurs seront reconnaissants à tous ceux qui par leur présence, leur patronage ou l'envoi d'une modeste obole (pour permettre la publication des allocutions), voudront bien s'associer à cet hommage.

Adresser la correspondance à : M. Julien Martel, 17, place du Marché aux Bestiaux, Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais) ; les fonds au C.C.P. Lille 982-80, M. Michel Vasseur.

IIe Congrès International de Langue et Littérature du Midi de la France (Aix-en-Provence, 3-7 septembre 1958). — La présence au Congrès d'Avignon, en sep-

tembre 1955, de près de deux cents érudits, venus de 22 pays, et la présentation de plus de 60 communications ayant démontré l'utilité d'une réunion périodique des spécialistes de langue et littérature d'Oc, anciennes et modernes, les professeurs des Universités françaises organisent le 2e Congrès International de Langue et Littérature du Midi de la France, qui aura lieu à Aix-en-Provence, du 3 au 7 septembre 1958, sous la présidence de M. Clovis Brunel, membre de l'Institut, Directeur honoraire de l'École Nationale des Chartes.

Organisation Scientifique du Congrès. — Deux sections sont prévues : 1° Langue, avec les sous-sections suivantes : Langue médiévale ; langue moderne (langue littéraire ; parlers). 2° Littérature, avec les sous-sections : Littérature médiévale : littérature moderne. Sans exclure, naturellement, tous autres sujets, le Comité estime qu'à la veille du centenaire de *Mirèio* (1859) et de la *Miougrano Entre-Duberto* (1860) d'Aubanel, des études touchant ces deux chefs-d'œuvre seraient particulièrement bienvenues.

Les romanistes qui n'auraient pas été touchés directement par une circulaire peuvent se mettre en relations avec le Secrétaire général du Congrès : M. Charles Rostaing, 23, boulevard Notre-Dame, Aix-en-Provence.

Congrès de la F.I.L.L.M. ; Liège, 28 août-4 septembre 1960. — La Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes, à laquelle la Société de Linguistique Romane est affiliée, tiendra son Congrès à Liège du 28 août au 4 septembre 1960. Le thème choisi est : La Littérature et la Langue.

IXe Congrès international de Linguistique romane
Lisbonne, 31 mars-4 avril 1959.

Le VIIIe Congrès International d'Études Romanes, qui a siégé à Florence en avril 1956, a décidé que le IXe Congrès International de Linguistique Romane se tiendrait au Portugal en 1959, sous les auspices de la Société de Linguistique Romane et de la Fédération Internationale des Associations d'Études Romanes.

Le Congrès aura lieu à Lisbonne la semaine après Pâques, du 31 mars au 4 avril 1959.

Trois thèmes principaux sont proposés aux participants :

1° Histoire de la langue et histoire de la culture ;
2° Langues littéraires ;
3° Dialectes et parlers.

Indépendamment des thèmes ci-dessus indiqués, le Congrès sera ouvert à toutes communications de linguistique romane.

Les Sociétaires de la Société de Linguistique Romane sont priés de considérer le présent avis comme une invitation. Ceux d'entre eux qui pensent pouvoir participer au Congrès voudront bien envoyer leur nom et leur adresse à :

Dr. Luís Filipe Lindley Cintra, Secrétaire du Comité Organisateur du IXe Congrès International de Linguistique Romane, Centro de Estudos Filologicos, Trav. do Arco a Jesus, 13, Lisboa (Portugal).

RAPPORT ANNUEL DU SECRÉTAIRE-TRÉSORIER

En 1957, une trentaine de nouveaux membres, dont la liste figure ci-dessous, ont adhéré à la Société de Linguistique Romane; de même le nombre des abonnements anonymes, transmis par des libraires, a assez sensiblement augmenté. Aussi le tome XXI de la *Revue* a-t-il été tiré en 600 exemplaires.

Actuellement, la Société compte 444 membres, dont 291 membres individuels et 153 bibliothèques et institutions. A ce chiffre, il y a lieu d'ajouter 72 abonnements de libraires, de sorte que la *Revue* est distribuée en 516 exemplaires au total.

Voici les comptes d'exploitation de la Société pour l'année 1957 :

Recettes :		
Reliquat de l'année 1956	136 037	fr.
Subvention du C. N. R. S.	450 000	»
Cotisations et abonnements de 1956, payés en retard	71 015	»
Cotisations et abonnements de 1957	471 520	»
Vente des années anciennes de la *Revue*	424 812	»
Agios	2 234	»
Total des recettes	1 555 618	»
Dépenses :		
Impression et distribution (paquetage et affranchissement) de la *Revue* par l'Imprimerie Protat :		
fascicules 81-82, janvier-juin 1957	663 526	»
fascicule 83-84, juillet-décembre 1957	585 096	»
Prix de revient des imprimés, exécutés par l'imprimerie Boehm, Strasbourg :		
4 000 formulaires « Factures »	20 300	»
2 200 étiquettes pour l'envoi de la *Revue*	4 500	»
1 000 enveloppes	3 800	»
Frais de secrétariat :		
heures supplémentaires de M[lle] Holder, secrétaire de l'Université de Strasbourg, du 1[er] janvier au 31 décembre 1957	25 000	»
Frais de timbres	10 000	»
Emballage de colis, rangement du stock de la *Revue*, etc. : heures supplémentaires de MM. Cacciaguerra et Krauth, concierges de l'Université de Strasbourg	5 500	»
Envoi des années anciennes aux acheteurs		
Transports Ehrhardt, Strasbourg	6 139	»
Transports Heppner, Strasbourg	1 801	»
Cotisation de la Société à la Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes		
année 1957	5 000	»
année 1958	8 400	»
Total des dépenses	1 339 062	»

Balance : recettes.............................. 1 555 618 fr.
dépenses.............................. 1 339 062 »

Reliquat.............................. 216 556 fr.
(deux-cent-seize-mille-cinq-cent-cinquante-six francs).

Ce reliquat ne représente cependant qu'une partie de la somme que la Société devrait avoir en caisse, car jusqu'à présent, 184 membres n'ont pas encore versé leurs cotisations de 1957 (au total 276 000 fr.) et 44 membres celles de 1956, voire des années antérieures (au total 66 000 fr). La somme totale que les Sociétaires nous doivent s'élève donc à 342 000 fr., et nous espérons qu'elle s'ajoutera rapidement au reliquat mentionné. Elle pourra être utilisée pour augmenter encore le volume de la *Revue* qui, déjà au cours des années précédentes, n'a cessé de s'accroître (258 pages en 1954, 301 pages en 1955, 340 pages en 1956, 353 pages en 1957).

Nous demandons instamment à nos confrères de s'acquitter sans tarder de leurs cotisations pour les années antérieures, ainsi que pour l'année en cours, et d'éviter ainsi à la Société les dépenses supplémentaires qu'entraînent les envois de factures et de rappels. En ce qui concerne le mode de paiement, nous les prions de se conformer aux indications figurant à la page 3 de la couverture du présent fascicule.

Strasbourg, le 15 avril 1958.

Georges STRAKA.

SUPPLÉMENT AUX LISTES DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE PUBLIÉES EN JUIN 1955, EN JUIN 1956 ET EN JUIN 1957

I

MEMBRES INDIVIDUELS

ALLIÈRES (Jacques), assistant à la Faculté des Lettres, 32 *bis*, rue Raymond-IV, Toulouse (Haute-Garonne, France).

BEC (Pierre), professeur au Collège des Minimes, Lyon, 5e (Rhône, France).

BORODINA (Melitta A., Mme), professeur à l'Université, Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences, 5, quai de l'Université, Léningrad V-164 (U.R.S.S.).

COHEN (Marcel), professeur honoraire de l'Écoles des Langues Orientales, directeur d'études à l'École des Hautes Études, 20, rue Joseph-Bertrand, Viroflay (S.-et-O., France).

DUBOIS (Raymond), collaborateur du C.N.R S., Sus-Saint-Léger (Pas-de-Calais, France).

DUBUISSON (Pierrette, Mlle), collaboratrice du C.N.R.S., 1, quai Pluviose, Saint-Amand-Montrond (Cher, France).

HOLLYMAN (K. J.), professeur à Auckland University College, P. O. Box 2553, Auckland (New Zeeland).
LANLY (A.), inspecteur d'Académie, 8 av. Jonnart, Alger (Algérie).
LAPESA (Rafael), professeur à l'Université, membre de l'Académie Royale d'Espagne, Residencia de Profesores, 3, Calle de Isaac Peral, Madrid (Espagne).
MASSIGNON (Geneviève, Mlle), collaboratrice du C.N.R.S., 21, rue Monsieur, Paris, VIIe (France).
MELILLO (Michele), docent à l'Université, Viale C. Colombo 348, Roma (Italie).
MULLER (Marianne, Mlle), collaboratrice au F.E.W., Riehenstrasse, 151, Bâle (Suisse).
RENSON (Jean), assistant à l'Université, 188, rue de Bois-de-Breux, Jupille-Liège (Belgique).
ROSETTI (Alexandre), professeur à l'Université, membre de l'Académie Roumaine, 56 strada Dionisie Lupu, Bucureşti (Roumanie).
RUELLE (Pierre), professeur, docteur en philologie romane, 35, avenue des Guérites, Mons (Belgique).
SPENCE (Nicol C. W., Dr.), professeur à l'Université, Mediaeval French Department, The Queen's University, Belfast (Grande-Bretagne).
THIERBACH (Alfred, Dr.), professeur, Frauenlobstrasse 3, Berlin-Baumschulenweg (Allemagne).
VOILLAT (François), collaborateur au F.E.W., Steinengraben 25, Bâle (Suisse).

II

BIBLIOTHÈQUES ET INSTITUTIONS

ALGER, Bibliothèque de l'Université, rue Michelet, Alger (Algérie).
AMSTERDAM, Bibliotheek der Vrije Universiteit, Keizersgracht 164, Amsterdam (Pays-Bas).
BELFAST, University Library, Queen's University, Belfast (Grande-Bretagne).
BERLIN, Institut für romanische Sprachwissenschaft der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Leipziger Str. 3-4, Berlin W 1 (Allemagne).
BOULDER, University of Colorado Libraries, Boulder (Colorado, U.S.A.).
CABOUL, Ambassade de France, Caboul (Afganistan).
CLUJ, Biblioteca Centrala Universitara, 2 strada Miko, Cluj (Roumanie).
HEIDELBERG, Romanisches Seminar, Universität, Grabengasse 1, Heidelberg (Allemagne).
HELSINKI, Institutum Historico-Philologicum, Université, Helsinki (Finlande).
MELBOURNE, University of Melbourne, General Library, Carlton, N. 3, Victoria (Australie).
NIMÈGUE, Cercle français de l'Université, Luciaweg 3, Nijmegen (Pays-Bas).
PENNSYLVANIE, Pennsylvania State University, Patee Library, University Park, Pennsylvania (U.S.A.).

RECTIFICATIONS DES LISTES DE MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE PUBLIÉES EN 1955, 1956 ET 1957

CHANGEMENTS D'ADRESSES, DE SITUATION, ETC.*

* Les additions et les rectifications sont imprimées en italique.

I

MEMBRES INDIVIDUELS

ALESSIO (Giovanni), professeur à l'Université, *Via Posillipo 102, Napoli* (Italie).

BALDINGER (Kurt), professeur à l'Université de *Heidelberg, Peter-Schnell-bachstrasse 53, Neckargemünd* (Allemagne).

BLONDIN (Roland), professeur, *38, rue, Lucien-Perquel, Montmorency (S.-et-O., France).*

BOTTKE (Karl G.), professeur à l'Université, *412 North Lake Street, Madison 5* (Wisconsin, U.S.A.).

CINTRA (Luis Filipe LINDLEY), professeur à l'Université, *Avenida dos Estados Unidos da América, JFL-l, 5° E,* Lisbõa (Portugal).

COLOTTE (Pierre), *démissionnaire.*

CORNU (Maurice), professeur, *Luzernstrasse 873, Zurich* (Suisse),

FOX (John), professeur à l'Université, 6 *Hill Close, Higher Kings Avenue,* Exeter (Grande-Bretagne).

FRAPPIER (Jean), professeur à l'Université, *28, avenue Daumesnil, Paris, XII*e.

IORDAN (Iorgu), professeur à l'Université, membre de l'Académie Roumaine, *21 strada Sofia,* Bucureşti (Roumanie).

KRÖLL (Heinz, Dr.), chargé de cours, *Kaiserstrasse 36, VI, 110, Mainz* (Allemagne).

LACHAT (J.), *Le Cognot, Laroche s. Cydrane* (Yonne, France).

LEROY (Maurice), professeur à l'Université, 30, av. du Roi-Chevalier, *Bruxelles 15* (Belgique).

LOZOVAN (Eugène), *chargé de cours à l'Université de Copenhague, Frederiksgade 17, København K (Danemark).*

MALMBERG (Bertil), professeur à l'Université,..... *Kävlingevägen 20,* Lund (Suède).

MAZALEYRAT (Jean), professeur à l'Université, *15, rue Beaumarchais, Clermond-Ferrand (Puy-de-Dôme,* France).

NÈGRE (Ernest, abbé), professeur, *42, avenue Camille-Pujol, Toulouse (Haute-Garonne,* France).

PIRON (Maurice), professeur à l'Université, *Université Officielle, B. P. 1825, Elisabethville (Congo Belge).*

PLATZ (Ernest), *décédé.*

PRATI (Angelico), professeur à l'Université, *Vicolo Senza Uscita 3, Velletri* (Roma, Italie).

Proschwitz (Gunnar von), *maître de conférences à l'Université,* 4 Högåsplatsen, Göteborg (Suède).

Reid (T. B. W.), professeur à l'Université *d'Oxford, Trinity College, Oxford* (Grande-Bretagne).

Renkonen-Streng (W. O.), *démissionnaire.*

Rongalia (Aurelio), professeur à l'Université de Rome, *Via Ugo Balzani 51, Roma* (Italie).

Serra (Giandomenico), *décédé.*

Sindou (Raymond), *3 bis avenue J.-B.-Clément, Boulogne-sur-Seine (Seine,* France).

Stimm (Helmut), *professeur à l'Université de la Sarre, Kaiserslauterner Str. 85, Saarbrücken 3* (Allemagne).

Straka (Georges), professeur à l'Université, *6, quai Rouget-de-l'Isle,* Strasbourg (Bas-Rhin, France).

Väänänen (Veikko), professeur à l'Université, *Pietarinkatu 9 B 5,* Helsinki (Finlande).

II

BIBLIOTHÈQUES ET INSTITUTIONS

Amsterdam, Séminaire roman, Université : *démissionnaire.*

Copenhague, Institut Français : *démissionnaire.*

Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève : *démissionnaire.*

Listes arrêtées le 15 avril 1958.

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — JUIN 1958.
DÉPOT LÉGAL : 3e TRIMESTRE 1958. — Nos D'ORDRE : IMPRIMEUR 2568. — ÉDITEUR : 3.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

O. Bloch et A. Terracher, fondateurs.

BUREAU

Toutes les communications relatives à la RÉDACTION de la Revue doivent être adressées à M. P. GARDETTE, Facultés Catholiques, 25, rue du Plat, Lyon.

Toutes les communications relatives à la Société, notamment les ADHÉSIONS de nouveaux membres, les CHANGEMENTS D'ADRESSES et de situations, les COMMANDES de fascicules anciens et les ABONNEMENTS de libraires, doivent être adressées à M. G. STRAKA, Palais de l'Université, Strasbourg.

COTISATION ET ABONNEMENT EN 1958

COTISATION ANNUELLE des membres de la Société (donnant droit au service de la Revue).................................. frs-fr. **2.400**

Pour les membres qui versent leur cotisation directement à la Société selon les indications ci-dessous, et non par l'intermédiaire d'une librairie, la cotisation annuelle est réduite à....... **1.800**

ABONNEMENT FRANCE et ÉTRANGER (pour les abonnés ne faisant pas partie de la Société).................................. **3.000**

ANNÉES ÉCOULÉES (France et Étranger).................. **4.000**

Certains tomes anciens n'existant plus qu'en nombre très limité ne seront vendus qu'aux acheteurs de la collection complète.

MODE DE PAIEMENT

Les **cotisations** et **abonnements** doivent être versés avant le 1er juin de chaque année :

— soit *par chèque bancaire* (de préférence barré) à l'ordre de la *Société de Linguistique romane*, portant le prix de la cotisation ou de l'abonnement en francs français et envoyé sous enveloppe à M. Georges Straka, Palais de l'Université, Strasbourg;

— soit *au compte bancaire* « *Société de Linguistique romane* », nº 12-34562, au *Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine, Strasbourg* (par virement bancaire en francs français de la somme totale due à la Société, les frais de transfert et d'encaissement devant être à la charge de l'expéditeur);

— soit *au chèque postal* du *Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine*, Strasbourg, c. c. p. Strasbourg 1681, en spécifiant le libellé et le numéro du compte bancaire de la Société, indiqués ci-dessus;

— soit *au chèque postal Strasbourg 524-09*, libellé au nom de M. Georges Straka, Secrétaire de la Société de Linguistique romane, Palais de l'Université, Strasbourg.

Dans tous les cas, il est instamment recommandé d'indiquer clairement le nom et l'adresse du cotisant.

Les sociétaires et les abonnés étrangers sont priés de ne pas utiliser de chèques en monnaie étrangère dont l'encaissement en France est grevé de frais trop élevés.